1115233H93

LE

# PHILOSOPHE
## ANGLOIS,
OU
# HISTOIRE
## DE MONSIEUR
# CLÉVELAND,
## FILS NATUREL
# DE CROMWEL;

*Ecrite par lui-même, & traduite de l'Anglois par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.*

TOME SECOND.



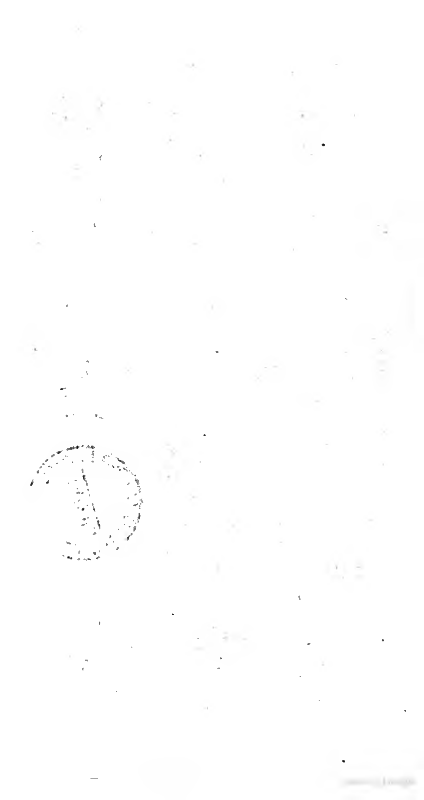
BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI VITTORIO EMANUELE III

A ROUEN,

Chez la Veuve de Pierre Dumesnil, rue Poterne. Labbey, près le Collége.

M. DCC. LXXXI.

AVEC PERMISSION.





# LE PHILOSOPHE *ANGLOIS*, OU HISTOIRE DE *M. CLÉVELAND*, FILS NATUREL DE CROMWEL.



## *LIVRE TROISIEME.*

J'ENTRE dans la mer immense de mes infortunes. Je commence une narration que je vais accompagner de mes larmes, & qui en fera couler des yeux de mes lecteurs. Cette pensée me cause quelque satisfaction en écrivant : j'obtiendrai la pitié des cœurs tendres. Je les fais les Juges de mes peines : c'est à leur Tribunal que je les présente. Mais je les prie

de juger moins de ma douleur par les apparences, que par leur propre sentiment; c'est-à-dire, que, s'ils me trouvent dans mes malheurs & dans mes pertes plus de fermeté extérieure qu'ils ne se sentent capables d'en avoir, je ne demande point qu'ils se forment sur ces dehors trompeurs l'idée qu'ils prendront de moi. A la vérité le courage & la constance inaltérable que j'ai fait paroître dans toutes mes disgraces, m'a mérité le nom de Philosophe; on n'a pas cru que ma patience toujours égale, & la sérénité apparente de mon humeur, sous les plus rigoureux coups de la fortune, pussent être l'effet d'une vertu ordinaire. On les a honorés du nom de Philosophe. Superbe nom! Hélas! qu'il m'a coûté cher! Ceux qui me l'ont donné, n'ont jamais connu le secret de mon ame. J'ai tiré en effet de la Philosophie tout le secours qu'elle peut donner : elle a éclairé mes entreprises, elle a réglé mes dehors, elle a soutenu ma prudence, elle m'a fourni des consolations contre le désespoir; mais elle n'a jamais diminué le sentiment intérieur de mes peines, & elle ne m'a point empêché de reconnoître qu'un Philosophe est toujours homme par le cœur. Développons cette malheureuse suite d'aventures, ou tendres ou tragiques; mais toutes si tristes & si intéressantes, qu'elles me répondent de la compassion de mes Lecteurs.

Le Roi ayant consenti à mon mariage, & Milord marquant autant d'ardeur que moi pour le voir accompli, il sembloit qu'il ne pouvoit rien arriver, dans l'espace de vingt-quatre heures, qui fût capable de me troubler dans une si douce attente. Je passai une partie de l'après-midi à m'entretenir avec Fanny, & l'autre à réfléchir sur cette fortune inespérée qui m'élevoit tout-d'un-coup au sommet du bonheur. En me li-

vrant seul à la joie, je ne laissois pas de conserver assez de pouvoir sur moi-même, pour y mêler quelques considérations sérieuses qui m'étoient toujours suggérées par la longue habitude que j'avois formée de méditer & de me recueillir dans mes pensées. Voilà, disois-je, mes desirs & mes projets accomplis. J'ai souhaité de devenir heureux par l'amour; je touche au moment de l'être; & mon cœur est si agréablement rempli, qu'il m'est aisé de sentir que ce n'étoit point un faux bonheur que je m'étois proposé. J'avois deux buts, ajoutois-je: quel étoit l'autre? C'étoit de travailler incessamment à me rendre sage, par le secours de l'étude & de mes réflexions. Je ne m'en suis point écarté jusqu'aujourd'hui, & je suis résolu de ne m'en écarter jamais. Mais ma condition change; j'ai d'autres regles à suivre. Quoique la sagesse soit toujours la même, elle prend différentes formes dans les divers états de la vie. J'ai déja eu l'occasion de faire assez de remarques sur cette variété de conditions & de devoirs, pour me former un plan qui convienne à la situation où je vais entrer. Voyons & faisons aller de pair, autant qu'il m'est possible, la sagesse & l'amour. Là-dessus, je me fis réellement, je ne dis point un ordre d'occupation, je ne pouvois prévoir les événements assez juste pour m'assurer que j'eusse la liberté de le suivre; mais un fond de nouveaux principes, qui me parut convenir en général à l'état où j'entrois, & dont il ne me resteroit que l'application à faire aux diverses conjectures. Je m'occupai de cette rêverie sérieuse, jusqu'à ce qu'on vint m'avertir que Milord demandoit avec empressement à me parler.

C'étoit James qui me venoit appeller. Je lui vis un air triste, qui me fit mal augurer de sa

commission. Il n'attendit point que je l'interrogeasse, pour me dire que mon mariage étoit, sinon tout-à-fait rompu, du moins différé jusqu'à Rouen, à la priere de M. Cléveland, qui s'étoit jetté aux pieds du Roi pour lui demander ce délai, comme la plus grande de toutes les faveurs. C'est tout ce que j'ai appris, me dit James : Milord vous en expliquera davantage. Je me rendis promptement auprès de lui. Je le trouvai rêveur & chagrin. Votre grand-pere est un brutal, me dit-il en me voyant entrer. Il n'y a que sa vieillesse & la considération du Roi, qui m'aient empêché de le traiter comme il mérite de l'être. Il m'apprit en même-temps que M. Cléveland étoit venu lui reprocher, d'un ton railleur, le dessein qu'il avoit de m'accorder sa fille sans sa participation, & de se faire accompagner de moi en Amérique ; qu'il lui avoit dit grossiérement que c'étoit en vain qu'il s'en flattoit, puisqu'il avoit obtenu du Roi des ordres tout opposés ; qu'il venoit les lui annoncer lui-même de la part de ce Prince, & lui défendre de penser aux noces de sa fille avant que d'être arrivé à Rouen, où le Roi se proposoit de passer en allant en Flandre, & où il vouloit que nous le suivissions. Choqué, continua Milord, de l'air brusque dont il m'a parlé, je n'ai pu m'empêcher de lui en témoigner quelque ressentiment, & de lui faire entendre, que ce n'étoit rien moins qu'un déshonneur pour vous d'entrer dans ma famille. Il a eu l'impudence de me reprocher là-dessus la malheureuse aventure de mon épouse, que j'ai confiée trop légérement au Roi, & dont il y a apparence que ce Prince ne lui a pas fait un secret. Je vous avoue, continua le Vicomte, que, s'il n'étoit sorti promptement après m'avoir fait cet outrage,

il n'y auroit point eu de raiſon aſſez forte pour arrêter le premier feu de ma colere. Je me ſuis contenté, après ſon départ, d'en aller porter mes plaintes au Roi. Il l'a fait appeller pour me faire des excuſes : mais il m'a renouvellé l'ordre de différer votre mariage, ſous prétexte que la cérémonie ſe fera plus commodément à Rouen, & que je trouverai enſuite au Havre-de-Grace un vaiſſeau pour l'Amérique, qui me portera plus proche de nos colonies que celui qui eſt prêt à partir pour Bayonne. Milord Axminſter eut l'honnêteté de convenir, après ce diſcours, qu'il avoit eu tort de propoſer mon mariage au Roi ſans avoir prévenu M. Cléveland ; &, comme il n'attribuoit ſon oppoſition qu'au dépit qu'il lui ſuppoſoit de ſe voir négligé, il me dit, avec ſa tendreſſe ordinaire, qu'il vouloit bien oublier ſon reſſentiment en ma faveur. Il m'exhorta même à tâcher de remettre l'eſprit de mon grand-pere par quelques civilités, dont il reconnoiſſoit dans le fond que je ne pouvois me diſpenſer.

J'allai le trouver ſur le champ. Il me fit des plaintes fort vives du peu d'attention que j'avois marqué pour lui ; &, m'ayant repréſenté tout ce que je lui devois de tendreſſe & d'attachement en qualité de petit-fils, il m'expliqua enſuite, d'un ton ſévere, l'autorité que le titre de grand-pere lui donnoit ſur ma perſonne & ſur ma conduite. Je ne lui conteſtai rien ; je me contentai de lui parler de l'honneur & des avantages qui me revenoient de l'alliance de Milord Axminſter. Je continuai de vivre honnêtement avec lui juſqu'au départ, ſans qu'il me fît la moindre ouverture des cruelles vues qu'il avoit ſur moi.

Comme je n'avois nulle raiſon de m'en défier, je me conſolai aux pieds de Fanny du

retardement qu'on apportoit à mes desirs. Milord lui-même étoit si éloigné de prévoir le dessein de M. Cléveland, qu'il ne fit pas difficulté de se réconcilier & de bien vivre avec lui. Nous quittâmes Bayonne, & nous arrivâmes à Rouen presqu'aussi-tôt que le Roi. Il reçut de grands honneurs, & un logement convenable dans la Ville. Milord Axminster reprit avec nous sa demeure à l'Hôtellerie. Ce fut une vive mortification pour M. Cléveland, qui s'attendoit que je m'attacherois à lui, & qui m'avoit même fait marquer un logement chez le Roi. Le bruit de notre retour avec ce Prince s'étant aussi-tôt répandu, nous reçûmes la visite de Milord Omerson, & de nos autres amis. Ils crurent me faire plaisir, en me félicitant sur la disposition avantageuse que Madame Lallin avoit conservée pour moi. Milord Omerson me sollicita vivement de ne pas tarder à faire une visite à cette Dame. Je le surpris, en lui déclarant mes engagements avec Fanny, & l'espérance que j'avois de l'épouser au premier jour. Il n'y a point d'apparence que Madame Lallin, qui apprit sans doute cette nouvelle, eût persisté dans le dessein qu'elle avoit en ma faveur, si on lui eût laissé la liberté de réfléchir que mon ingratitude ne m'en rendoit pas digne; mais son malheur & le mien lui firent prêter trop facilement l'oreille à des conseils pernicieux, qui causerent sa ruine, & qui ne me furent guere moins funestes qu'à elle.

Le véritable dessein de M. Cléveland, en obtenant du Roi le délai de mon mariage, avoit été de chercher les moyens de le rompre entiérement: non qu'il ne regardât la fille de Milord Axminster comme un parti au-dessus de moi, & flatteur par conséquent pour son ambi-

tion, mais l'extrême affection qu'il me portoit, ne lui permettoit pas de penser sans douleur à mon départ pour l'Amérique. Il me regardoit comme seul reste de sa famille. Il étoit dans un âge si avancé, que le plaisir de me revoir à mon retour n'étoit point un bien qu'il pût espérer. Il vouloit, à quelque prix que ce fût, m'attacher à la suite du Roi, pour m'avoir continuellement auprès de lui-même. Ce ne fut que le lendemain de notre arrivée à Rouen, qu'il me communiqua ce desir pour la premiere fois. J'y fus aussi sensible que je le devois; mais, après lui avoir marqué de la reconnoissance, je m'expliquai d'une maniere si forte sur les engagements que j'avois pris avec Milord & Fanny, qu'il comprit que ce ne seroit jamais volontairement qu'il me les feroit rompre. Il apprit presqu'aussi-tôt les tendres intentions que Madame Lallin avoit pour moi. C'en fut assez pour lui faire former le plan d'un nouvel artifice, dont l'exécution ne lui réussit que trop heureusement. Il se fit introduire chez cette Dame; & s'étant fait connoître à elle pour mon grand-pere, il la remercia des sentiments de bonté qu'elle avoit pour moi. Elle ne les déguisa point. Elle lui marqua même du chagrin de m'y voir répondre si incivilement. Il profita de cette ouverture, pour lui offrir de s'employer à me faire ouvrir les yeux sur ses charmes, & sur le prix de ses faveurs. Il lui fit entendre que, pour peu qu'elle voulût se prêter au dessein qu'il avoit, il m'enleveroit infailliblement à sa rivale; car elle étoit déjà informée qu'elle en avoit une, & que c'étoit la cause de ma froideur pour elle. Il ménagea si bien son esprit, qu'après l'avoir su persuader que sa réputation ne seroit nullement commise, & que ce qu'il projettoit

ne feroit connu que du Roi d'Angleterre, il l'engagea à feindre que je lui eusse fait une promesse de mariage, & à supplier le Roi d'entremettre son autorité pour me la faire exécuter. Ce complot ne fut communiqué qu'à Mylord Omerson & à quelques Anglois, qui entrerent volontiers, autant par le souvenir des obligations qu'ils avoient à cette Dame, que parce qu'ils étoient charmés de lui voir des inclinations si favorables pour la Nation. M. Cléveland eut encore assez d'adresse le même jour, pour tirer de moi mon nom par écrit. Je le donnai sans défiance, sur un prétexte fort léger qu'il m'apporta. Il s'en servit pour dresser une promesse dans les formes légales, il remit cette piece authentique à Madame Lallin.

Je pressai pendant ce temps-là Milord Axminster de conclure mon mariage avec Fanny. Il me répondit avec raison qu'ayant les mains liées par l'ordre du Roi, il n'osoit passer outre, sans avoir connu ses volontés. C'étoit moi naturellement que cette commission regardoit. Je me rendis au logement de ce Prince. Il devina en me voyant le motif qui m'amenoit; &, sans me faire la moindre objection, il me dit qu'il consentoit à mes desirs, si Milord Axminster & M. Cléveland s'accordoient à les approuver. Je craignois quelqu'opposition de la part de M. Cléveland. Le Roi qui s'en apperçut, me dit qu'il l'alloit faire appeller, pour apprendre de lui-même ses sentiments. Il parut; &, loin de me refuser son aveu, il me félicita sur les charmes de Fanny, qu'il traita par avance de mon épouse. Je sortis le plus content des hommes, & j'allai répandre ma joie dans la famille du Vicomte. Il me vint, quelques heures après, un ordre de retourner chez le Roi.

Je

Je le trouvai avec un papier à la main, & le visage moins ouvert qu'il ne l'avoit lorsque je l'avois quitté. Il m'ordonna d'approcher; &, m'ayant montré mon nom qui étoit au bas du papier qu'il tenoit, il me demanda d'un ton sévere, si l'écriture étoit de ma main. Je ne pus méconnoître mes caracteres. Je lui répondis qu'elle en étoit, mais que j'avois peine à comprendre comment elle se trouvoit dans la sienne. Je m'imagine, reprit-il, que vous en devez être surpris : c'est quelque chose du moins que vous l'ayez reconnue. Il me fit ensuite diverses interrogations sur mes liaisons avec Madame Lallin, & sur les raisons que j'avois eues de l'abandonner, après m'être engagé si saintement à l'épouser. Je ne pouvois répondre clairement à des questions qui étoient si obscures pour moi : ma surprise ressembloit sans doute à l'embarras d'un homme coupable. Le Roi s'offensa vivement d'un silence qu'il regarda comme un effet d'obstination. Il me traita de la maniere la plus dure, & il m'ordonna les arrêts dans son propre logis. M. Cléveland me vint voir aussi-tôt dans la chambre où j'avois ordre de demeurer. Il contrefit l'affligé, & il me demanda, d'un air de compassion affectée, ce qui m'avoit attiré la colere du Roi. Je lui rapportai ce que j'avois pu recueillir d'une conversation dont j'ignorois absolument le sujet. Ce fut alors que le rusé Vieillard employa tous les ressorts de ses artifices, pour m'amener insensiblement à son but. Après avoir fait semblant de réfléchir sur mon récit, il me dit qu'il conjecturoit de quoi il étoit question; qu'il avoit entendu parler depuis son arrivée à Rouen, d'un Ecrit par lequel on publioit que je m'étois engagé d'épouser Madame Lallin; qu'il

falloit que quelque personne mal intentionnée en eût informé le Roi ; que je devois connoître mieux que personne ce qu'il y avoit de réel dans cette affaire ; que, pour lui, il n'avoit point jugé à propos de m'apprendre jusqu'alors ce que le public en pensoit, parce qu'étant à la veille de mon mariage avec Fanny, il lui avoit semblé que j'avois peu de sujet de craindre le ressentiment de Madame Lallin : mais que les choses changeoient tout-à-fait de face, puisque c'étoit cette Dame, sans doute, qui avoit pris le parti de porter elle-même ses plaintes au Roi ; que ce Prince, équitable comme il étoit, & jaloux d'ailleurs de sa réputation dans un Royaume étranger, ne souffriroit jamais qu'une femme du rang & du mérite de Madame Lallin fût trahie & insultée impunément par un Anglois ; que, quand il n'y seroit point porté par l'amour de la justice & de la gloire, il devoit cette considération à un grand nombre de ses plus illustres Sujets qui étoient refugiés à Rouen, & qui avoient besoin de la protection des habitants de cette Ville. Enfin, ajouta M. Cléveland, plus j'envisage cette affaire, plus j'y trouve de danger pour vous. Mais non, reprit-il en s'interrompant, il y a une voie courte de vous mettre à couvert, & une voie qui ne vous expose à rien ; c'est de remplir la promesse que vous avez faite à Madame Lallin. Vous satisferez par-là à votre honneur ; vous arrêterez ses plaintes, & la colere du Roi. Elle est d'ailleurs assez riche & assez aimable, pour qu'un honnête homme puisse accepter sa main sans répugnance. Croyez-moi, me dit-il encore en m'embrassant, épousez-la ; je serai plus satisfait moi-même de vous voir marier à Rouen, que de vous voir courir au-delà des Mers, dans un pays perdu, d'où

il est incertain que vous reveniez jamais, & où il est fort assuré que vous auriez mille incommodités à souffrir.

J'avois écouté M. Cléveland avec beaucoup d'attention, & peut-être se flattoit-il que son discours m'avoit ébranlé ; mais je n'avois point eu d'autre vue que de m'éclaircir tout-à-fait du noir dessein que je voyois trop clairement qu'on tramoit contre moi. La Lettre que Milord Axminster avoit reçue à Bayonne, étoit une clef qui me donnoit quelque entrée dans le mystere. Je découvrois sans peine que Madame Lallin ne me causoit trop de mal, que parce qu'elle me vouloit trop de bien. Mais cette promesse signée de ma main étoit un abyme dont le fond échappoit à ma pénétration. Je n'avois point la moindre défiance de M. Cléveland, il aidoit encore à l'éloigner par l'air de sincérité avec lequel il me faisoit mille questions ; car, aussi-tôt que je lui eus protesté, avec serment, que l'Ecrit que le Roi m'avoit montré étoit une piece fausse, qui n'étoit jamais sortie de ma main, il me demanda si je n'avois point indiscrétement signé quelque Billet, ou écrit quelque Lettre dont on eût pu déchirer malignement le seing. J'étois sûr de n'avoir pas même écrit une seule Lettre dans toute ma vie. La certitude avec laquelle je l'en assurai, parut l'étonner beaucoup. Il faut donc, reprit-il, qu'on ait contrefait votre caractere. Les Dames Françoises ont des artifices admirables en galanterie. Mais enfin, comme j'aurois plus de zele que personne à vous détourner d'épouser Madame Lallin, si c'étoit un parti qui vous fût désavantageux, je crois que dans les circonstances où vous êtes, la sagesse vous oblige d'accepter la main qu'elle vous présente. Les raisonnements

de M. Cléveland firent si peu d'impression sur moi, que je ne m'arrêtai pas même à lui répondre. Je le priai seulement de faire avertir Milord Axminster de mon malheur. Cette confiance que je faisois paroître pour le Vicomte, tandis que je lui en marquois si peu, le piqua jusqu'au vif. Il me répondit que je pensois en jeune homme, c'est-à-dire, que je me trompois beaucoup, si je me figurois que ce Seigneur pût conserver quelque estime pour moi, & persister dans le dessein de me donner sa fille, lorsqu'il apprendroit le démêlé que j'avois avec Madame Lallin. Comptez, me dit-il, que, quelque tour que prenne cette affaire, c'est une tache qui vous exclut d'épouser Fanny. Et cette raison, ajouta-t-il, avec une espece d'indifférence, est une des plus fortes qui m'aient porté à vous dire que votre intérêt vous oblige de profiter des bontés de Madame Lallin.

Cette maligne réflexion de M. Cléveland fut le plus funeste de tous ses coups. Je n'y trouvai que trop de vraisemblance; &, commençant à considérer le malheur qui venoit de m'arriver comme la ruine de mon amour, je sentis mon cœur se glacer de crainte, & frémir de saisissement. Mon impitoyable grand-pere s'applaudit de cet étrange effet de sa tendresse. J'étois dans la situation où il avoit entrepris de me mettre; c'est-à-dire, prêt de perdre l'espoir d'être à Fanny, & la confiance que j'avois dans l'amitié de Milord Axminster. Il s'en apperçut, & il eut la dureté de me quitter aussi-tôt, pour laisser au poison le temps de se répandre & d'agir de toute sa force. Je le conjurai en sortant de ne pas laisser de faire avertir Milord de ma captivité. Il me le promit; mais la maniere dont il l'exécuta mit le comble à ma perte, & fut le plus dangereux de tous ses artifices.

Je demeurai seul dans un accablement qui ne peut être exprimé. Je me représentai quel alloit être l'étonnement de Milord & de Fanny, en apprenant par des rapports infideles le sujet de la colere du Roi & la cause de mon emprisonnement. Je ne pouvois m'attendre qu'à leur haine & leur mépris. Quelle idée ne doivent-ils pas se former de mon caractere ! J'avois été assez heureux pour les persuader de mon innocence à Bayonne ; mais cette derniere aventure faisant revivre la premiere, ils alloient me croire capable, non-seulement de les tromper, mais de joindre encore l'hypocrisie & le parjure à la duplicité, pour abuser de leur franchise & de leur amitié. J'étois donc à la veille de perdre tout ce que j'avois de plus cher, l'estime de Milord & la tendresse de Fanny. Je les perdois par une horrible malignité, qui m'enlevoit en même-temps ma réputation ; & j'étois si malheureux, qu'il ne m'étoit pas même permis de faire mes efforts pour la défendre & me justifier. Effectivement, mes ennemis employoient, pour achever ma ruine, tous les moments que je passois inutilement à la pleurer. M. Cléveland étoit allé trouver Milord Axminster en me quittant. Il ne lui apprit point mon malheur, parce qu'il en étoit déjà informé ; mais, voyant qu'il balançoit à me croire coupable, il ne manqua point d'invention pour détruire ce reste de bonté qui combattoit encore en ma faveur. Il feignit d'être persuadé trop tristement lui-même de la tromperie odieuse dont on m'accusoit. Il confessa à Milord qu'il se croyoit obligé de lui en faire des excuses, & qu'il n'étoit venu chez lui que dans ce dessein. Il parut étonné qu'à mon âge, & avec des dehors qui sembloient promettre de l'honneur & de la droiture, j'eusse été capable

de tant d'artifice. Je ne le croirois jamais, ajouta-t-il, en dépliant la promesse prétendue qu'il avoit eu soin de tirer des mains du Roi, si je ne voyois son nom écrit de sa propre main. Le voilà; il n'ose lui-même désavouer son caractere. Ce qui me console, c'est qu'il paroît disposé à se rendre du moins aux ordres du Roi, qui veut absolument qu'il remplisse sa promesse.

Milord étoit un homme d'esprit & d'expérience, qui m'avoit reproché cent fois ma crédulité, & qui m'en avoit même corrigé, à force de me parler de la corruption des hommes, & de la sage défiance dont on a besoin sans cesse en vivant avec eux. Cependant il fut la dupe de ses ennemis & des miens. L'accusation lui parut si bien prouvée, qu'il ne souhaita pas même de me voir un moment pour s'éclaircir avec moi. Il savoit que Madame Lallin avoit adressé sa plainte au Roi, & qu'elle avoit laissé la promesse entre ses mains; il la voyoit dans celles de M. Cléveland; il connoissoit mon caractere: c'en étoit trop en effet pour lui laisser la moindre incertitude. Il ne me regarda plus que comme un monstre d'ingratitude & de perfidie, & il crut ne pouvoir mieux se venger de moi qu'en m'abandonnant tout-à-fait, & en ordonnant à sa fille de m'oublier. Comme il n'avoit point eu d'autre raison que mon mariage pour différer son voyage d'Amérique, il résolut de ne s'arrêter à Rouen qu'autant qu'il étoit nécessaire pour s'assûrer du départ d'un Vaisseau. Il envoya en diligence au Havre-de-Grace, & le hazard lui en ayant fait trouver un qui devoit mettre à la voile cinq ou six jours après pour la Martinique, il résolut de prendre cette occasion de s'embarquer. Ses adieux furent courts.

Il reçut du Roi le titre & la commiſſion de Gouverneur Général des Colonies Angloiſes en Amérique ; & , ayant pris les derniers ordres de ce Prince , il partit avec ſa fille & Madame Riding. Sa ſuite n'étoit compoſée que de ſes domeſtiques & de cinq ou ſix Anglois refugiés, qui s'attachérent à ſa fortune.

Pendant que mon mauvais deſtin me préparoit ainſi le plus cruel ſujet de douleur , il étoit arrivé du changement dans ma demeure & dans la conduite de M. Cléveland. La conſtance qu'il me voyoit dans mon inclination pour Fanny , lui ayant fait craindre que je ne cherchaſſe le moyen de m'évader du logis du Roi , & que je ne trouvaſſe enſuite celui de me juſtifier aux yeux de Milord Axminſter , il avoit jugé à propos de me transférer dans un lieu où il pût être aſſuré non-ſeulement que je ne réuſſirois point à m'échapper , mais que je ne pourrois même être informé du départ prochain de ce Seigneur & de ſa fille. C'étoit apparemment de concert avec Madame Lallin qu'il avoit pris cette réſolution , puiſque ce fut la maiſon même de cette Dame qui fut choiſie pour ma nouvelle priſon. Il n'eut point de difficulté à obtenir du Roi un empire abſolu ſur ma conduite. C'étoit un foible que ce Prince a conſervé toute ſa vie , de ſe laiſſer preſque entiérement gouverner par ceux qui avoient pris une fois quelque aſcendant ſur ſon cœur ou ſur ſon eſprit. Je fus donc tranſporté le ſoir chez Madame Lallin , & renfermé étroitement dans une chambre. On m'y fit entrer avec tant de précaution , qu'il me fut impoſſible de reconnoître dans quel lieu j'avois été conduit. J'y fus traité avec ſoin , & même avec magnificence ; mais je de-

meurai quelques jours sans voir personne, excepté M. Cléveland, qui venoit passer avec moi une partie de l'après-midi. Je le conjurai mille fois de m'apprendre à quoi devoit se terminer une si étrange conduite, & de me donner du moins quelques nouvelles de Milord Axminster & de Fanny. Il répondit, à la premiere question, qu'on ne faisoit qu'exécuter les ordres du Roi, & qu'il n'avoit encore pu savoir précisément quelles étoient ses intentions. Pour ce qui regarde Milord & sa fille, il m'assura, comme il avoit fait le premier jour de ma captivité, que je ne pouvois me flatter avec raison que ce Seigneur pensât désormais à m'accepter pour son gendre. Malgré le chagrin violent que me causoit la répétition continuelle de cette réponse, je ne laissois pas d'entretenir un reste d'espérance. Je connoissois la bonté de Milord, & je faisois un fond infini sur la tendresse de sa fille. Il n'étoit pas vraisemblable qu'on me retînt éternellement captif. Je ne souhaitois qu'un moment de liberté, pour détromper ces deux cheres personnes. Je me promettois que mon innocence l'emporteroit sur tous les artifices de Madame Lallin, car je n'avois encore soupçonné qu'elle; & j'étois si éloigné de concevoir la moindre défiance de M. Cléveland, qu'étant persuadé d'ailleurs de l'extrême affection qu'il me portoit, je le croyois presque aussi touché que moi de mon infortune & de ma captivité.

Mais la fin de mon erreur approchoit. Le jour du départ de Milord Axminster me fut annoncé par M. Cléveland. Jour fatal d'où je dois commencer à compter le cours de mes déplorables aventures. J'étois dans ma chambre à m'entretenir de mes tristes idées. M. Cléveland y en-

tra avec un air de contentement, qui me fit attendre d'heureuses nouvelles. Vous serez libre, me dit-il, aussi-tôt que vous le voudrez. Le Roi consent à votre liberté, parce qu'il espere que Milord Axminster étant parti pour l'Amérique avec sa fille, vous ne ferez plus difficulté d'épouser Madame Lallin. Il voulut ensuite m'embrasser à son ordinaire : il ne s'appercevoit pas que son cruel discours m'ôtoit la vie, & que j'avois besoin d'être soutenu. Oh! laissez-moi, lui dis-je d'une voix altérée : ne voyez-vous pas que vous m'avez tué barbarement, & que j'ai à peine la force de respirer? J'étois si pâle en effet, qu'il me crut prêt de m'évanouir. Je refusai néanmoins ses secours. Laissez-moi, répétai-je en l'écartant, je hais tout ce qui peut m'empêcher de mourir. Si Milord & Fanny sont partis, j'ai perdu sans ressource leur estime, & leur affection, deux biens sans lesquels il m'est impossible de vivre. Je m'assis, sans vouloir le regarder, ni l'entendre. Sa tendresse pour moi, qui étoit au-dessus de toute expression, s'alarma véritablement, lorsqu'il me vit obstiné à me taire, & dans une posture immobile, qui lui fit douter si ma vie n'étoit pas dans le dernier péril. Il se hâta d'appeller les domestiques, pour me faire apporter quelque assistance. Madame Lallin accourut la premiere. Si j'avois perdu effectivement une partie de mes forces, je les recouvrai tout-d'un-coup à sa vue, pour l'accabler de mille reproches piquants, & pour lui donner tous les noms odieux dont il me sembloit que son lâche artifice la rendoit digne. Cette Dame m'aimoit véritablement. Je dois confesser aussi, que, malgré la foiblesse qu'elle avoit de se prêter au dessein de M. Cléveland, elle étoit droite & généreuse. Mes reproches la

toucherent si vivement, que, fondant en larmes, elle se tourna vers mon grand-pere, pour se plaindre avec amertume de la honteuse démarche à laquelle il l'avoit engagée. Ses plaintes & les excuses qu'elle me fit, m'ouvrirent les yeux sur tout ce qui s'étoit passé. Ce fut alors que sentant mieux que jamais que j'étois perdu, trahi, méprisé de Milord Axminster, & abandonné de Fanny, je tombai sans force & sans sentiment aux pieds de Madame Lallin.

Ce spectacle la toucha si vivement, qu'après avoir employé tous ses soins pour me rappeller la connoissance, elle pria M. Cléveland de sortir de sa maison, & de n'y retourner jamais. Il crut devoir céder pour un moment à cet orage. Il se retira. Je demeurai seul avec elle. Ses pleurs, qui couloient en abondance, & ses tendres excuses, me persuaderent de son repentir. Hélas! je vous pardonne, lui dis-je; je ne vois que trop qu'on vous a séduite pour vous faire servir à ma perte. Mais, si vous avez été l'instrument de ma ruine, il vous reste un moyen de me faire oublier le tort que vous m'avez fait. Procurez-moi la liberté de sortir de cette ville. Je suis chez vous, j'en juge par la maniere dont vous venez de parler à M. Cléveland : ouvrez-moi les portes de ma prison; &, loin de vous regarder comme une ennemie, je me croirai redevable de la vie à vos bienfaits. Il lui fut aisé de juger que mon dessein, en souhaitant de me voir libre, étoit de suivre les traces de Milord Axminster & de sa fille. Ma fuite étoit trop contraire aux intérêts de son amour. Elle me répondit en baissant les yeux, qu'elle s'étoit attendue que je reconnoîtrois autrement le sincere regret qu'elle m'avoit marqué de m'avoir causé du chagrin; qu'à la vérité, on l'avoit fait

agir contre son caractere & son inclination, en la faisant entrer dans le noir complot qui avoit produit mon emprisonnement, mais qu'elle ne pouvoit se repentir néanmoins de m'avoir enlevé à une rivale, qui n'avoit jamais eu pour moi autant de tendresse & d'estime qu'elle m'en promettoit; que sa fortune & sa personne n'ayant rien qui pût lui attirer mon mépris, elle prenoit la hardiesse de m'offrir l'une & l'autre, & qu'elle étoit persuadée que, lorsque je viendrois à connoître le fond de son cœur, je ne regretterois point de m'en être rendu le maître. Elle accompagna ce discours de mille regards tendres, & de tout ce qu'une femme modeste peut mettre en usage pour cacher un homme qu'elle aime. Du caractere dont j'étois, cette honnête franchise étoit plus propre à faire impression sur mon cœur, que tous les détours de l'artifice. Je le dis naturellement à Madame Lallin. Je l'assurai que je lui rendois mon estime, & que, si j'eusse été libre, j'aurois peut-être senti pour elle quelque chose de plus tendre. Mais cette rivale, ajoutai-je, que vous voulez supplanter, je l'adore; j'avois le bonheur d'en être aimé; c'est vous qui m'avez arraché mon affection; il n'y a rien qui puisse m'empêcher de courir sur ses pas, pour me justifier à ses yeux, ou pour y mourir. Si vous êtes tendre & généreuse, lui dis-je encore, accordez-moi la liberté. C'est la seule marque de bonté que je vous demande, & à laquelle je puisse être sensible. Elle réfléchit un moment sur cette proposition. Je ne puis vous laisser sortir, reprit-elle, dans l'état où vous êtes. Vous manquez de tout, & vous m'êtes trop cher pour vous voir partir sans les commodités nécessaires pour le voyage que vous méditez. Souffrez, ajouta-t-elle en rougissant, que je vous propose à mon tour un autre parti. Je vous offre de vous

accompagner. J'ai assez de bien pour en faire tout-d'un-coup une somme considérable, qui nous mettra au-dessus de toute crainte, en quelque endroit que la fortune nous jette. Frappé d'une proposition si extraordinaire, je lui en marquai le plus vif étonnement. Hé! quelle seroit donc votre espérance, lui dis-je? Songez-vous, Madame, qu'il m'est impossible d'être à vous, & que vous ne gagneriez, à me suivre, que la fatigue d'un voyage inutile? Elle me protesta qu'elle ne vouloit rien obtenir davantage. Ne croyez pas néanmoins, me dit-elle, que ce soit tout-à-fait sans raison que je prends cet étrange parti. J'en ai deux très-fortes, outre celle de suivre l'invincible penchant qui me porte à vous aimer. L'une est la perte de ma réputation, qu'il m'est impossible de réparer, si je ne deviens point votre épouse. Malgré les promesses de M. Cléveland, toute la ville est informée des démarches que j'ai faites, à sa persuasion, pour rompre votre mariage avec la fille de Milord Axminster. On sait même, en dépit de toutes mes précautions, que vous êtes actuellement renfermé dans ma maison. Je suis l'entretien & la fable de toutes les compagnies. J'ai compté ce malheur pour rien, tant que j'ai eu l'espérance de vous épouser; un mariage solemnel auroit réparé tout: mais, si vous refusez absolument d'y consentir, je ne puis demeurer plus long-temps dans une ville, où je me crois deshonorée sans retour. Une autre raison, continua-t-elle, qui n'est guere moins puissante, ce sont les menaces continuelles que je reçois de mon frere. Sa rage est extrême contre moi, depuis qu'il m'a soupçonnée de l'avoir trahi. Il eût achevé de me tuer, s'il ne m'eût crue morte du coup d'épée qu'il me donna avant son départ. Il a appris mon rétablissement, & la liaison étroite que j'ai

entretenue depuis avec ses ennemis. Je reçois de lui, à chaque ordinaire, des lettres pleines d'outrages & d'horribles serments, par lesquels il proteste qu'il m'ôtera tôt ou tard la vie de ses propres mains. Je le connois, il en est capable, & je ne doute point que sa haine ne redouble, lorsqu'il sera instruit de cette derniere aventure. Je suis donc réduite à quitter Rouen, ajouta-t-elle, autant pour la sûreté de ma vie que pour mon honneur. Où fuirai-je avec plus de plaisir qu'avec vous ? Si je réussis, par ma tendresse & par mes soins, à vous rendre plus sensible, je trouverai mon bonheur à vous avoir suivi, & vous m'accorderez ailleurs la qualité que vous me refusez ici. Si vous vous opiniâtrez dans votre constance pour la fille de Milord Axminster, je vous accompagnerai du moins jusqu'auprès d'elle ; j'y rendrai témoignage de votre innocence ; & je me ferai un mérite des services que vous avez reçus de moi, pour trouver auprès de son pere un asyle & de la protection. Madame Lallin me demanda, en finissant, ce que je pensois de son discours.

Il est certain que, quelque extravagance que j'eusse trouvé d'abord dans sa proposition, elle me parut toute différente sous ce nouveau tour. Mon intérêt même sembloit demander que j'y consentisse, car elle avoit eu raison de me faire observer que j'étois dépourvu de tout. M. Cléveland étoit le seul de qui je pusse espérer les secours dont j'avois besoin pour le voyage, & l'on juge aisément que ce n'étoit pas de lui que je devois les attendre. Cependant la seule vue de ma commodité n'auroit pas suffi pour me faire entrer dans le projet de Madame Lallin. Je prévoyois d'ailleurs que l'utilité que je pourrois tirer d'elle auprès de Milord & de Fanny, pour la preuve de mon innocence, n'égaleroit peut-être pas le

mauvais effet que produiroit sa présence, & sa pensée qu'elle n'auroit point entrepris de me suivre sans m'être attaché par l'amour. Je lui fis cette objection. Elle n'y répondit que par ses larmes, & en me disant qu'une raison si foible ne devoit point m'empêcher de lui accorder une faveur qui assuroit tout-à-la-fois son bonheur & sa vie. Je me laissai toucher ; & le Ciel m'est témoin, qu'en consentant à sa priere, je ne suivis que le mouvement de cette bonté naturelle qui m'attendrissoit à la vue des malheurs d'autrui, & qui me faisoit souhaiter d'être utile à tous les misérables.

Il ne fut plus question que de prendre des mesures pour amasser de l'argent, & pour tenir notre départ secret. Madame Lallin me dit que, dans une ville telle que Rouen, elle n'avoit besoin que d'une heure pour trouver en argent comptant la valeur de tout son bien. En effet, étant sortie dans le moment, elle trouva chez divers Marchands environ cent mille écus sur son billet. Ces emprunts ne devoient porter préjudice à personne, puisqu'elle leur abandonnoit, par son départ, des terres qui excédoient considérablement cette somme. Elle s'occupa le reste du jour à faire préparer secrétement une voiture pour gagner le Havre où nous nous flattions de trouver quelque vaisseau prêt à faire voile. Elle ne mit dans sa confidence qu'un valet & une fille, qui devoient nous suivre. C'étoit la nuit suivante que nous nous proposions de partir. M. Cléveland vint me voir avant la fin du jour, malgré la priere que cette Dame lui avoit faite de ne plus reparoître chez elle. Il fut surpris de me trouver plus tranquille qu'à l'ordinaire. Comme il m'avoit laissé seul avec Madame Lallin quelques heures auparavant, il attribua ce changement à la conver-

fation que j'avois eue avec elle, & s'imagina qu'elle avoit pu m'inspirer de l'amour. Il en fut si satisfait, qu'il me promit de me faire rendre le lendemain la liberté. Je ne le laissai point sortir sans m'être informé adroitement de la route que Milord Axminster avoit prise, & du lieu où il devoit commencer l'entreprise qu'il avoit formée pour le service du Roi. J'appris ainsi qu'il étoit allé droit à la Martinique, parce qu'il ne s'étoit point rencontré de vaisseau qui pût le porter plus proche de nos Colonies; delà, son dessein étoit de se rendre à la Jamaïque, ou à la nouvelle Angleterre, selon qu'il en trouveroit l'occasion plus prompte & plus facile.

La nuit étant venue, & Madame Lallin se trouvant aussi libre que moi, nous sortîmes de sa maison, chargés de divers paquets, & accompagnés seulement de nos deux domestiques. Nous gagnâmes à pied la porte de la Ville, où la voiture nous attendoit. Notre route jusqu'au Havre se fit heureusement, & sans obstacle. Il n'étoit que sept heures du matin lorsque nous y arrivâmes. Nous cherchâmes d'abord un vaisseau qui fût prêt à partir pour les Isles. On nous dit que le dernier qui devoit faire le voyage cette année-là, avoit mis à la voile quelques jours auparavant. C'étoit celui du Vicomte d'Axminster. Nous délibérâmes si nous descendrions jusqu'à la Rochelle. Quelques Anglois qui se trouverent au Havre, nous conseillerent, comme le parti le plus court & le plus sûr, d'aller plutôt jusqu'à Londres où nous ne manquerions pas de trouver tous les jours des occasions pour l'Amérique. Madame Lallin craignoit le malheur d'y être reconnue par son frere; j'avois aussi mes craintes. Cependant, comme notre péril le plus pressant paroissoit être du côté de la France,

nous nous embarquâmes sur le premier bâtiment qui partit pour l'Angleterre. Nous y arrivâmes en moins de deux jours; &, par le plus heureux hazard, nous trouvâmes en débarquant à la Tour de Londres, un vaisseau de guerre qui levoit l'ancre pour faire voile à la Jamaïque. Nous y montâmes, sans avoir touché la terre. Le Capitaine fut ravi de voir augmenter le nombre des Passagers, par deux personnes qui portoient quelques marques de distinction. Quatre jours après, nous perdîmes la vue des côtes de l'Europe.

Il faut que je le confesse : au milieu de l'amertume dont mon cœur étoit rempli, il se trouva place encore pour des sentiments de joie, lorsque je vins à considérer que j'étois dans la route qui m'alloit conduire auprès de Fanny. J'oubliai, pendant quelque temps, que Milord & son aimable fille étoient irrités contre moi, & qu'ils l'étoient jusqu'au point d'avoir quitté l'Europe sans m'avoir dit du moins le dernier adieu. Je me figurois, au contraire, qu'ils partageroient avec moi le plaisir de nous rejoindre, & que charmés de l'ardeur qui me faisoit voler après eux jusqu'en Amérique, ils me rendroient leur estime & leur affection. J'observe cette courte joie dont je fus redevable à mon imagination, parce que c'est la derniere que j'ai goûtée sans mélange. Le cours de mes malheurs étoit commencé, & ce n'étoit plus que pour les augmenter de jour en jour, que le Ciel y devoit mettre du changement. S'il tenoit encore pour moi quelques plaisirs en réserve, ils devoient se changer en douleurs; &, par une étrange disposition de mon sort, j'étois attendu par une félicité si bizarre, qu'elle devoit causer mes plus cruelles peines, & qu'elle ne pouvoit être extrême,

ſans être accompagnée de tourments inſupportables.

Les premiers jours qu'on paſſe dans un vaiſſeau, s'emploient à lier des connoiſſances. J'en fis une fort étroite avec le Capitaine, qui ſe nommoit M. *Jonh Will*. Je crus appercevoir en lui de l'honneur & de la générosité, les deux choſes du monde qui étoient les plus capables de lui concilier mon amitié. Je l'étudiai avant que de vivre trop familiérement avec lui, & je me perſuadai, après avoir ſuivi toutes les regles de la prudence, que je pouvois le choiſir pour en faire un Ami. Je n'ai jamais pu croire, même après avoir eſſuyé ſes noires perfidies, que je me fuſſe trompé dans mon jugement, & qu'il fût naturellement trompeur. C'étoit un homme droit & ſincere, lorſque je commençai à le connoître; je le penſe encore. Mais de quoi les paſſions ne nous rendent-elles pas capables, lorſque nous leur abandonnons l'empire de notre cœur ! Il m'a trahi, & il m'a expoſé à des maux inexprimables; je me ſens aſſez de force pour lui pardonner. Il a abuſé de ma confiance, pour perdre le plus aimable de tous les hommes, & le plus cher de mes amis : c'eſt au Ciel que j'en ai laiſſé la vengeance; mais je ne puis m'empêcher de faire des vœux pour l'obtenir.

L'amitié que nous liâmes fut bientôt ſi étroite, que tout le temps que je n'emplovois pas à la lecture, ou à entretenir Madame Lallin, je le paſſois avec lui. Il me fit l'ouverture de tous les ſecrets de ſon cœur. Les affaires de ſa famille, les ſiennes, ſes peines & ſes joies, tout fut dépoſé dans mon ſein, comme dans le ſanctuaire de l'amitié. Je ne m'ouvris point d'abord à lui avec ſi peu de réſerve. Je n'avois point oublié les préceptes du Vicomte d'Axminſter,

ni le fruit que j'avois tiré de quelques mois d'expérience. Cependant, l'ayant reconnu d'un caractere férieux & folide, je ne fis pas difficulté, après quelques femaines de navigation, de lui apprendre qui j'étois, & de lui raconter une partie de mes aventures. Il reçut cette confidence comme j'avois fait les fiennes; c'eft-à-dire, en y prenant un fenfible intérêt, & en me renouvellant l'affurance d'une immortelle affection. Je ne lui avois découvert jufques-là que les traits de ma vie où j'étois feul intéreffé. Le nom de Milord Axminfter, & celui de Madame Lallin, n'étoient pas même jamais échappés de ma bouche en fa préfence. Je favois quelle différence un honnête homme eft obligé de mettre entre fon fecret, & celui de fes amis. Mais, comme il étoit impoffible que notre converfation ne retombât pas fouvent fur mon pere, il me parut que, loin d'être un de fes partifans zélés, il gémiffoit avec tous les bons Anglois, de l'oppreffion de notre malheureufe Patrie. Je pris plaifir à le voir dans ces fentiments; &, lorfqu'une plus longue habitude m'eût confirmé dans l'opinion qu'il m'avoit donnée de lui, je m'imaginai que je pourrois le faire entrer peu-à-peu dans les intérêts du Roi Charles, & par conféquent dans ceux de Milord Axminfter. Les premieres tentatives que je fis fur fon efprit réuffirent fi heureufement, que je ne doutai plus de ma conquête. Je le mis dans le fecret du voyage de Milord, en me contentant de prendre fa parole & fon ferment pour garant de fa fidélité & de fa difcrétion. Il s'engagea à fe lier d'intérêt avec ce Seigneur, auffitôt qu'il pourroit le rencontrer. Son vaiffeau, fon bras, tout devoit être employé à fon fervice; il eût fouhaité même de pouvoir l'aller

prendre à la Martinique, s'il n'eût craint de nuire, par cette affectation, aux affaires du Roi, qu'il commençoit à regarder comme les siennes. Mais n'ayant point de prétexte pour s'écarter si loin de sa route, nous résolûmes ensemble, que, si le Vicomte tardoit à se rendre à la Jamaïque, nous ferions partir de cette Isle, sur quelques raisons de commerce, un vaisseau léger qui nous l'ameneroit dans peu de temps. Je le répete, M. Will étoit sincere dans cette résolution ; &, si ma confidence fut malheureuse, elle n'avoit point été légere ni imprudente.

Madame Lallin menoit pendant ce temps-là une vie assez tranquille dans le Vaisseau. Mon estime pour elle s'étoit augmentée infiniment, depuis que nous avions associé nos infortunes. J'admirois son esprit, sa politesse & sa complaisance. Quoiqu'elle conservât toujours le même fond de bonté & d'inclination pour moi, elle n'espéroit plus faire naître dans mon cœur rien au-delà du respect & de l'amitié. Je lui avois déclaré tant de fois que j'étois attaché pour toute ma vie à la fille de Milord Axminster, qu'elle sembloit avoir renoncé à ses prétentions. Ce n'étoit plus que par ses soins, & par des marques d'attention continuelle, qu'elle me laissoit connoître ce qui se passoit encore dans son ame en ma faveur. Enfin, elle tenoit fidélement la promesse qu'elle m'avoit faite à Rouen. Le Capitaine Will n'avoit pas manqué de la trouver aimable ; elle l'étoit trop en effet pour un homme de mer. Peut-être s'étoit-il rendu justice pendant les premieres semaines après notre embarquement. Ses manieres avoient toujours été respectueuses. Il s'appliquoit avec moi à lui apprendre notre langue, dont elle alloit avoir besoin nécessairement à la Jamaïque. Mais la familiarité ayant succédé peu-

à-peu au respect, il changea tellement de conduite à son égard, qu'elle m'en fit un jour des plaintes. J'avois pour cette Dame une si parfaite considération, que j'aurois tout exposé pour la sauver d'une insulte. Je m'expliquai fort sérieusement avec M. Will. Il ne parut point s'offenser de mon discours. Il tourna même en raillerie quelques grossiéretés auxquelles il s'étoit échappé; &, m'ayant assuré qu'il la respectoit infiniment, il vécut pendant quelques jours avec plus de réserve. Cependant, s'il prit avec elle des manieres plus mesurées, je m'apperçus qu'il en prenoit aussi des plus froides & des plus mystérieuses avec moi. Madame Lallin me dit un jour, les larmes aux yeux, qu'il l'avoit interrogée curieusement sur les liaisons que nous paroissions avoir ensemble, & que lui ayant répondu qu'elle étoit ma tante, comme nous en étions convenus en entrant dans le vaisseau, il avoit branlé la tête, en lui disant, qu'il connoissoit quantité de parents qui ne l'étoient pas plus que nous, & que, si elle étoit ma tante dans ce sens, il espéroit qu'elle voudroit bien devenir du moins sa cousine. Il a renouvellé alors ses insolences, ajouta-t-elle, & il m'a fait entendre qu'une femme qui s'expose sur un vaisseau, doit avoir certaines complaisances pour son Capitaine.

J'admirai qu'un homme que je croyois honnête & généreux, fût capable de s'oublier jusqu'à ce point; j'eus une seconde explication avec lui. Il m'écouta impatiemment, & il me répondit d'un ton brusque qu'il s'étoit apperçu, depuis quelque-temps, que je tranchois du Maître sur le vaisseau, mais qu'il me prioit de me souvenir qu'il étoit le mien. Mon Maître! lui dis-je en le regardant. Non, M. Will: vous êtes mon ami, vous êtes un honnête homme, que j'aime & que j'ho-

nôre sincérement; mais je vous prie à mon tour, de vous souvenir que vous n'avez nul empire sur ma tante ni sur moi. Il me quitta, sans ajouter un seul mot. Je ne changeai rien à la conduite que j'avois tenue jusqu'alors avec lui; mais il me fut aisé de remarquer, par son humeur sombre & ses profondes rêveries, qu'il méditoit quelque dessein extraordinaire.

Nous étions en mer depuis six semaines; &, loin d'avoir eu l'orage à craindre, nous avions manqué de vent pendant près de quinze jours, ce qui avoit retardé extrêmement notre route. Un jour, au matin, nous apperçûmes un vaisseau qui croisoit la mer devant nous, environ à la portée du canon. Il portoit pavillon Anglois. Notre-Capitaine fit tourner la voile aussi-tôt vers lui, avec le dessein de l'aborder. S'en étant approché dans un moment, il descendit dans sa chaloupe, & il refusa l'offre que je lui fis de l'accompagner. Tout ce que je pus m'imaginer, fut qu'il alloit s'instruire de ce qui se passoit sur ces mers, & de la route que tenoit l'autre Capitaine. Il ne fut point absent plus d'un quart-d'heure. Je le vis revenir avec quelques personnes, qu'il n'avoit point en nous quittant. Je m'imaginai que c'étoit quelques-uns de nos compatriotes, qu'il amenoit par civilité sur notre bord. Ils arriverent à nous; & la premiere action que fit M. Will en mettant le pied dans son vaisseau, fut de me prendre au collet, & de me dire qu'il m'arrêtoit au nom de Milord Protecteur & du Parlement. Il me fit lier sur le champ, sans que la surprise où j'étois me permît de prononcer une seule parole. Je fus transporté en un moment dans la chaloupe, & conduit dans l'instant à l'autre bord. Cette exécution se fit si promptement, que j'eus à peine le

temps de voir Madame Lallin, qui tendoit les bras vers moi du haut du vaisseau, & d'entendre les cris perçants qu'elle jettoit à la vue de mon malheur, & sans doute par le pressentiment du sien.

Je fus enfermé aussi-tôt dans un endroit profond, où l'on me laissa lié comme j'étois en arrivant. J'y demeurai seul aussi long-temps que les deux Vaisseaux qui avoient jetté l'ancre furent à les lever. Mon infortune n'étoit point obscure. Il étoit clair que le Capitaine Will étoit un traître, qui me livroit comme un ennemi du Protecteur, & que le motif de sa trahison étoit son amour pour Madame Lallin. Ma premiere compassion tomba sur cette malheureuse Dame. Quel sort pour elle, de se voir sous l'empire absolu d'un homme capable d'une si noire perfidie ! Je la recommandai au Ciel, qui pouvoit seul la sauver d'une main si dangereuse. Je n'avois pas contribué volontairement à son malheur ; mais j'étois obligé de reconnoître que j'en étois la premiere cause. Elle fût demeurée tranquille à Rouen, si elle ne m'eût jamais connu ; ou du moins, elle n'eût pas pris le parti de s'exposer sur mer à toutes les extrémités qu'elle étoit peut-être à la veille d'essuyer. La reconnoissance que je croyois lui devoir, causa dans mon cœur presqu'autant de désordre, qu'en auroit causé le remords, si j'eusse eu véritablement sa perte à me reprocher.

Mais moi, qui m'occupois à plaindre le sort d'autrui, que devois-je penser du mien ? J'étois trahi par un perfide ; dans quelles mains m'avoit-il remis. Mes chaînes m'annonçoient assez que j'allois être traité en criminel. C'étoit sans doute en Angleterre que je devois être conduit. Je jugeois avec raison que le vaisseau sur

lequel j'étois, retournoit à Londres, & que l'infidele Will avoit donné au Capitaine toutes les instructions qui pouvoient rendre mon châtiment certain. Il falloit s'attendre à la mort; &, ce qui m'étoit bien plus douloureux, perdre l'espérance de rentrer, avant que de mourir, dans l'estime de Milord Axminster & dans le cœur de Fanny : ils ignoreront même ma perte, disois-je, ou, s'ils l'apprennent, ils ne la plaindront point. Quel espoir me reste-t-il qu'ils puissent jamais être instruits de mon innocence? Quelques accablantes que fussent ces réflexions, elles l'étoient beaucoup moins que celle qui succéda tout-d'un-coup. Il me vint à l'esprit, que la trahison de Will ne se borneroit point à moi, & qu'un perfide ne l'étant jamais à demi, il ne manqueroit point d'envelopper Milord Axminster dans ma ruine. Cette pensée se présenta à moi si subitement, & d'une maniere si effrayante, qu'elle causa une espece de silence dans mon ame & dans tous mes sens. Je demeurai attaché à la considérer, avec un étonnement qui me rendoit immobile. O crime! ô douleur, m'écriai-je, j'ai trahi mon cher patron, mon pere, mon bienfaicteur : j'ai trahi Fanny, Madame Riding, tout ce que je dois aimer & respecter sur la terre. Mon indiscrétion va leur coûter la vie. Ah! c'est moi seul qui mérite à présent de mourir : si ce n'est pour expier mon crime, que ce soit du moins pour dérober à mes propres yeux ma honte & mon infamie. Je passai plus d'une heure dans cette agitation. Je ne pouvois soutenir la vue de moi-même. J'aurois souhaité d'être à Londres, & que ma tête y fût déja sur un échafaud. Y avoit-il rien, en effet, de si cruel que mon sort? je me trouvois exposé pour la troisieme fois à l'accusation de perfide; c'est-à-

dire, de ce qui étoit le plus opposé à mon caractere. Mes crimes, ou faux ou involontaires, produisoient le même effet que s'ils eussent été réels & commis à dessein. Le plus mortel ennemi du Vicomte & de sa fille n'auroit pas réussi mieux que moi à les perdre. Et qu'avois-je néanmoins de plus cher & de plus précieux dans la vie, que ces deux aimables personnes? Pour qui aurois-je répandu tout mon sang, aussi volontiers que pour eux? l'un m'avoit tenu lieu de pere; il en avoit eu pour moi tous les sentiments. L'autre étoit la maîtresse de mon cœur : hélas! il avoit été un temps heureux, où il m'étoit permis de me croire maître du sien.

Je ne sais à quoi ces mortelles réflexions m'auroient conduit, si mon nouveau Capitaine ne fût venu me visiter une heure après dans mon cachot. L'ancre étoit levée, & le vaisseau continuoit sa route. Il me dit, en m'abordant, qu'il avoit une extrême impatience d'être informé par moi-même de la vérité des accusations du Capitaine Will. Consolez-vous, ajouta-t-il, vous êtes tombé dans de meilleures mains que vous ne vous l'imaginez. Mais je vous prie d'être sincere dans la relation que je vous demande. Une interrogation si pressante me jetta dans un nouvel embarras. Je craignis de l'offenser, si je ne lui répétois exactement tout ce qu'il pouvoit avoir appris du perfide Will, & j'appréhendois encore plus de m'avancer trop en voulant être exact, & de lui découvrir, par rapport à Milord Axminster & à moi-même, des particularités qu'il pouvoit ignorer. Il y avoit, à la vérité, dans son visage & dans le son de sa voix, quelque chose de prévenant qui sembloit m'exciter à la confiance : mais quel fond avois-je à faire désormais sur les dehors des hommes, après l'exemple d'une infidélité aussi noire que cel-

le

le de Will ? Ces idées se formerent dans mon esprit en un moment. Le parti que je pris, fut d'être sincere jusques dans les moindres circonstances qui me regardoient, & de m'abstenir entiérement de lui nommer Milord Axminster, & de lui parler de ses desseins, à moins que je n'y fusse contraint par ses interrogations. Je commençai par lui déclarer naturellement que j'étois le fils de Cromwel, mais un fils malheureux, proscrit par mon pere, & abandonné même avant ma naissance. Je lui représentai vivement la dureté de ce pere barbare, pour justifier une aversion qui m'étoit aussi naturelle que la tendresse l'est dans les autres fils. Je lui parlai des malheurs & de la fin déplorable de ma mere. Et, comme mon cœur n'avoit point eu le temps de se remettre du trouble où il avoit été un moment auparavant, le souvenir de cette chere mere acheva tellement de m'attendrir que mes yeux se couvrirent de pleurs. J'interrompis mon récit pour les essuyer, & les levant ensuite sur le Capitaine, je fus étonné d'appercevoir qu'en me regardant attentivement, il en versoit aussi. Je les attribuai à sa compassion. Que le Ciel, lui dis-je, récompense cette généreuse pitié qui vous fait prendre tant de part à mes peines! J'allois reprendre ma narration : Arrêtez, aimable jeune homme, interrompit-il d'une voix entrecoupée de soupirs : arrêtez. Permettez que je vous ôte ces liens qui ne conviennent point à vos mains, & que j'ai regret de vous avoir laissés si long-temps. Il délia lui-même les nœuds qui me serroient étroitement; il me prit ensuite par la main, & m'ayant conduit à sa chambre, il me fit asseoir auprès de lui, après avoir fermé la porte avec soin.

Il me parut rêveur, & il s'attacha encore à me regarder pendant quelques moments. Ses soupirs

marquoient un cœur agité. Faites-moi donc connoître plus clairement qui vous êtes, me dit-il enfin, & apprenez-moi par quel caprice de la fortune tous les commencements de votre vie ont presque une entiere ressemblance avec ceux de la mienne. Vous êtes fils de Cromwel : mais comment s'appelloit cette mere qui a tant souffert des injustices & de la cruauté de votre pere ? Je lui répondis qu'elle se nommoit Cléveland. Hélas ! reprit-il, ce nom n'est jamais venu jusqu'à mes oreilles. Vous n'en serez point surpris, quand vous saurez la triste maniere dont j'ai été élevé. Mais seroit-il possible que vous n'eussiez jamais entendu parler de Mally Bridge & de son malheureux fils ? Mon étonnement lui fit connoître, aussi-tôt que ma réponse, que j'étois instruit de son nom & de ses malheurs. Bridge ! m'écriai-je : quoi ! l'habitant de Romney-hole, l'éleve de Madame Riding ? Vous le voyez devant vous, ajouta-t-il en m'embrassant tendrement, c'est moi-même. Je le serrai à mon tour entre mes bras : cher Bridge, lui dis-je, que ne dois-je point au Ciel, qui me fait trouver un frere dans un homme auquel on m'a livré comme un ennemi ? Voilà les desseins du traître Wil bien trompés. Mais ne m'apprendrez-vous pas comment il se peut faire que vous soyez au monde, vous que Madame Riding a cru mort, & dont elle m'a raconté plusieurs fois la funeste histoire ? Il me promit de m'instruire du miracle que le Ciel avoit opéré pour son salut. Mais ne vous en réjouissez, ajouta-t-il, que parce que je suis assez heureux aujourd'hui pour vous être utile, car la vie est un fardeau si pesant pour moi, que je ne puis regarder comme un bonheur le hazard qui me l'a conservée.

Il me pressa alors de lui expliquer l'état présent

de ma fortune, & par quelle raison le Capitaine Will m'avoit livré à lui pour être conduit à Londres, & mis entre les mains de Cromwel. Je lui appris en peu de mots mes liaisons entre Milord Axminster, & le dessein qui m'amenoit sur ses traces en Amérique. Je lui confessai que ce Seigneur étoit chargé des ordres du Roi pour tâcher de ramener nos Colonies à son obéissance; qu'étant absolument dans ses intérêts, je m'étois forcé d'y faire entrer le Capitaine Will, & que j'y avois heureusement réussi; mais que son amour déréglé pour une Dame, dont j'avois pris la protection, m'avoit tout-d'un-coup attiré sa haine, & l'avoit rendu perfide. Je lui fis ensuite le caractere de cette Dame, & le récit de l'obligation que je lui avois, & je lui inspirai tant de ressentiment contre le Capitaine Will, qu'il fut le premier à marquer du regret de ce que son vaisseau n'étoit point armé, ni en état de faire la moindre résistance contre un vaisseau de guerre. Cette déclaration me causa beaucoup de chagrin, car mon but n'avoit été que de l'engager à secourir Madame Lallin. Je lui en fis même de nouvelles instances. Mais m'ayant fait voir que son vaisseau étoit sans canon, quoiqu'il fût percé pour en porter trente pieces, & qu'il n'avoit même qu'un fort petit nombre d'autres armes à feu, je fus obligé de me réduire à plaindre la destinée de cette Dame, & à faire des vœux pour elle. Il plut au Ciel d'en exaucer du moins une partie. Le désordre du vaisseau de mon frere augmenta la curiosité que j'avois de connoître ses aventures, & le sujet de son voyage. Il me satisfit en ces termes :

Je ne vous raconterai point l'histoire de mes premiers malheurs, & de ceux de ma mere, puisque vous l'avez apprise de Madame Riding. Je

ne prendrai mon récit qu'aux dernieres circonstances de la visite que je rendis à notre pere, ou plutôt à notre tyran. Je m'étois persuadé follement, contre les avis continuels de Madame Riding, qu'il étoit impossible que la Nature pût se démentir dans un pere. La mort de mon infortunée mere ne me paroissoit point un crime dont on pût raisonnablement l'accuser ; &, quand il y auroit eu quelque part, je ne croyois point que ce fût une raison qui pût suffire pour me dispenser de lui rendre les devoirs d'un fils, ni pour m'empêcher d'attendre de lui les bontés d'un pere. Je m'imaginois même que le parti que j'avois pris de le voir en secret, avant que de me vanter publiquement de l'honneur de lui appartenir, me seroit auprès de lui une espece de mérite, qui serviroit encore à l'attendrir en ma faveur. Je me présentai à sa porte dans cette confiance. Le prétexte d'une affaire secrete que j'avois à lui communiquer, me fit obtenir facilement d'être introduit. Il étoit seul. J'allois me jetter à ses genoux. Mais le mouvement animé que je fis en m'approchant pour me mettre dans cette posture, lui fit naître la pensée que j'en voulois à sa vie. Il appella ses Gardes, & leur ordonna de se saisir de moi. Il leur fit examiner toutes les parties de mon habit en sa présence, pour s'assurer que je ne portois point d'armes cachées. C'étoit une cérémonie que j'avois déjà essuyée avant que d'être admis dans sa chambre. Lorsqu'il crut n'avoir rien à craindre de mes intentions, il fit retirer ses Gardes. Je m'approchai une seconde fois pour me jetter à ses pieds, & je lui expliquai, avec une modeste hardiesse, sur quel fondement j'osois me présenter à lui. Je n'eus pas plutôt prononcé le nom de ma mere, que je lus clairement son inquiétude sur son visage. Il jetta les yeux de tous

côtés pour découvrir si personne n'avoit pu m'observer & m'entendre. Il s'approcha ensuite de moi, & me prenant par le bras : Malheureux, me dit-il, tu mérites la mort pour l'imposture dont tu as osé m'entretenir. Je la pardonne à ta jeunesse, mais je saurai par qui tu as été séduit. En attendant, garde-toi d'apprendre à personne l'insulte que tu m'as faite, si tu ne veux périr par les tourments. Il appella une seconde fois ses Gardes, & il ordonna à quelques-uns d'entre eux de me conduire dans la plus étroite prison de la Ville. Je le quittai en tremblant. Ses yeux & le ton de sa voix m'avoient effrayé autant que ses menaces.

Je fus renfermé d'abord dans une chambre ordinaire de la prison ; mais à peine y avois-je passé une heure, que, sur un nouvel ordre, je fus transféré dans un des plus obscurs cachots. J'y demeurai quelques jours sans recevoir la visite de personne. Le peu de nourriture qu'on m'accorda m'étoit donné par le moyen d'une corde qu'on faisoit descendre par une ouverture ménagée dans la voûte. J'attendois la mort à tout moment, quoique j'ignorasse mon crime, & que je n'en eusse point assurément à me reprocher. Les animaux, disois-je dans l'amertume de mon cœur, les bêtes féroces ont de la tendresse pour leurs petits ; & moi, je suis le fils d'un homme qui me condamne cruellement à périr, parce que j'ai osé l'appeller mon pere. Je rappellois les conseils de Madame Riding, & je me reprochois ma folle présomption qui me les avoit fait négliger. J'invoquois l'ombre de ma mere à mon secours, & je lui demandois pardon, en pleurant, de n'en avoir pas cru, pour ma sûreté, l'exemple terrible de sa mort. Enfin, après huit jours de

cette misérable vie, on me tira de ma prison pour me conduire dans une Salle où j'étois attendu par deux hommes qui paroissoient être des personnes de distinction. Ils m'interrogerent avec beaucoup d'adresse sur le lieu où j'avois été élevé, & sur les personnes qui avoient pris soin de mon éducation. Je n'étois point capable de trahir Madame Riding. Ils jugerent par mon obstination à garder le silence, & par mon intrépidité contre leurs menaces, qu'ils perdoient leurs peines à me presser davantage. Leurs ordres ne portoient apparemment que de m'effrayer. L'un d'eux me dit que j'allois être libre, & que le Protecteur avoit la bonté de m'accorder la vie; mais que, s'il m'échappoit de renouveller l'outrage que je lui avois fait, il n'y avoit point de supplices auxquels je ne dusse m'attendre. Ils ne me nommerent point mon crime, ni l'outrage que j'avois fait au Protecteur.

Cependant, je fus mené hors de la prison. Cette liberté dont on m'avoit flatté, consistoit à être transporté sur le champ dans un vaisseau qui mettoit à la voile à l'heure même, pour l'Isle de Névis, où l'on commençoit à former une Colonie. On me laissa libre effectivement sur le vaisseau; mais confondu avec une troupe de misérables, dont la plupart avoient été condamnés pour différents crimes au même châtiment que moi. C'étoit un mélange de différents sexes. Je fus forcé de quitter mes habits pour en prendre de convenables à ma condition. Il n'y a point d'imagination qui puisse se représenter à quel excès j'avois le cœur pesant & abattu. Je n'étois nullement informé de ce que j'allois devenir. J'entendois les compagnons de ma misere qui parloient de l'Isle de Névis comme d'une petite Isle déserte & stérile, où

notre ſort ſeroit d'être traités en eſclaves, & contraints à défricher la terre par le travail de nos mains. Une ſi triſte deſtination me faiſoit ſouhaiter la fin de ma vie, comme le ſeul remede à des maux que je ne pouvois éviter. J'étois occupé du matin au ſoir à gémir ſeul dans quelque coin du Vaiſſeau; & rarement il m'arrivoit de me joindre à l'entretien de ceux mêmes dont je ne pouvois éviter la préſence.

J'ignore encore ſi c'eſt naturellement, ou par un ſecours miraculeux du Ciel, que je vis ouvrir tout-d'un-coup une voie d'eſpérance au milieu d'un état ſi déplorable. Tout eſt ſi ſurprenant dans ce qui me reſte à vous apprendre, que mes ſimples proteſtations de vérité ne ſuffiſent point pour vous perſuader. Il n'y a que la rencontre que vous avez faite de mon Vaiſſeau dans cette vaſte mer, & le témoignage de mes gens, qui puiſſent ébranler l'incrédulité dont vous vous armerez d'abord. Enſuite, ſi vous demeurez long-temps avec moi, & que nous ſoyons aſſez heureux pour trouver enſemble ce qui fait ici depuis trois mois l'objet de mes recherches, la vue des merveilles mêmes que je vais vous annoncer, achevera de vous convaincre.

Je menois donc ſur le Vaiſſeau une vie languiſſante, qui ne pouvoit ſe ſoutenir long-temps avec tant de triſteſſe & d'ennui. Un jour que j'étois ſeul, & que, preſſé de douleurs, je me ſoulageois en verſant des larmes, une vieille femme que je n'avois point encore remarquée, s'approcha honnêtement de moi. Elle n'étoit point vêtue à la façon des Angloiſes; &, quoiqu'elle parlât aſſez exactement notre langue, il étoit facile d'appercevoir qu'elle étoit étrangere. Sa figure avoit quelque choſe d'aimable,

même ſous les rides de la vieilleſſe, & ſes yeux conſervoient encore une partie de ce feu brillant qui ſemble être la ſubſtance même de l'ame, ou qui eſt du moins ce que la matiere en a de plus approchant. Je fus ſi frappé de ſon air, que, malgré la ſimplicité de ſes habits, je me levai pour lui faire honneur & l'entretenir plus civilement. Elle me demanda le ſujet de mes pleurs. Je lui répondis d'un air touchant, que j'étois un infortuné jeune homme, le rebut de la fortune & de la nature, & que, quelques larmes que je puſſe verſer, elles n'égaleroient jamais mes malheurs. J'ai été attentive, repritelle, à vous obſerver depuis pluſieurs jours, & j'ai été ſurpriſe de vous voir toujours dans le même abattement. Vous ne me paroiſſez pas fait non plus, pour l'habillement & pour la compagnie où vous êtes. Voyez ſi vous n'avez point de répugnance à m'ouvrir votre cœur. Je puis vous être utile, ſi je ne me trompe point dans l'opinion que j'ai de vous. Hélas! lui disje, le ſecret de ma fortune n'eſt pas d'une nature à me cauſer de la honte : plût au Ciel qu'il ne me causât point plus de douleurs! Mais les cruels qui me condamnent au triſte état où vous me voyez, me menacent encore de la mort, ſi je révele leur injuſtice. Ainſi, je me trouve réduit à ſouffrir des maux que je n'ai pas mérités, & à me priver de la conſolation même de m'en plaindre. Ce que vous me dites, repliqua cette vieille femme, ne fait qu'exciter ma curioſité. Si vous n'êtes point né, comme il me le ſemble, pour cette miſérable condition, & que vous n'ayez rien commis qui vous y ait fait condamner juſtement, je vous trouve ſi digne de compaſſion, que je croirai ne pouvoir trop vous en marquer.

Ma tristesse se trouva si flattée par ce discours obligeant, que je me résolus de passer sur toutes les craintes qui m'obligeoient au secret. Je fis à cette charitable consolatrice la relation de toutes les infortunes de ma vie, sans lui cacher même celles de ma mere. Elle parut saisie de pitié & d'admiration en m'écoutant. Elle ajouta peu de paroles, lorsque mon récit fut achevé ; mais ce fut une courte exhortation à m'armer de courage, & une assurance que je recevrois d'elle des secours auxquels je ne m'attendois pas. Elle me quitta sans s'expliquer davantage. Je ne pus me défendre d'un mouvement de curiosité, qui me porta à m'informer qui elle étoit. On ne put me rien apprendre d'elle, excepté que c'étoit une étrangere qui s'étoit accommodée avec le Capitaine pour son passage dans l'Isle de Sainte-Hélene, oùle Vaisseau devoit toucher sur la route. Je la revis le lendemain, & les jours suivants. Elle s'accoutuma à venir elle-même me trouver réguliérement dans le lieu où j'avois coutume de me placer. Tous ses discours étoient sages & modestes. Elle me faisoit répéter souvent mon histoire ; elle prenoit plaisir à m'en faire expliquer jusqu'aux plus légeres particularités. Ma longue retraite dans la caverne de Rumney-hole étoit l'endroit de ma vie qu'elle écoutoit le plus volontiers. Elle me demandoit si j'étois encore capable de goûter la solitude, & si le peu de commerce que j'avois eu avec les hommes n'avoit point altéré mon innocence. Quelquefois elle faisoit tomber notre conversation sur les sujets les plus relevés ; &, soit qu'elle eût dessein d'éprouver mon esprit, ou d'exercer le sien, elle paroissoit tirer beaucoup de satisfaction de cette sublime espece d'entretien.

Nous passâmes ainsi environ deux mois sans

que j'eusse tiré d'elle d'autre consolation que celle que me donnoient ses visites & ses discours. Elle me renouvelloit de temps en temps les promesses d'un secours qu'elle ne m'expliquoit pas. Comme je ne voyois nul jour au changement de ma fortune, je ne me repaissois point de vaines espérances, & je ne croyois pas avoir jamais à lui tenir compte de rien de plus que sa bonne volonté. Cependant, lorsque nous commençâmes à approcher de Sainte-Hélene, elle me fit une question qui me surprit. Vous m'avez paru sage & vertueux, me dit-elle; mais êtes-vous homme de résolution? Il s'agit non-seulement de vous sauver la vie, que vous ne manqueriez pas de perdre bientôt dans le sort qu'on vous destine, mais de vous rendre heureux tout-d'un-coup, au-delà de tous vos desirs. Je lui répondis que je me croyois capable de tout entreprendre, pour éviter d'être conduit dans l'Isle de Névis. Ecoutez, reprit-elle, ce que je puis faire pour vous. Le Vaisseau doit jetter l'ancre au port de Sainte-Hélene. J'en sortirai. Vous serez trois jours sans me voir, mais la nuit du quatrieme, je suis à vous pour vous délivrer. Vous me verrez d'abord à quelque distance du Vaisseau, dans une chaloupe à voile. J'aurai une lanterne pour diriger vos yeux dans l'obscurité, & vous faire appercevoir que j'approche à votre secours. Je l'éteindrai après l'avoir laissée luire quelques moments. La difficulté sera de vous donner les moyens de venir à moi, car on fait la veille sur le Vaisseau pendant la nuit, & l'attention augmentera beaucoup pendant qu'il sera si proche de la terre. J'ai cherché en vain, depuis que j'ai formé le dessein de vous délivrer, quelque voie pour vous faciliter la sortie du Vaif-

ſeau. Il y auroit trop de riſque à courir pour vous, ſi je m'approchois des échelles : elles ſont retirées d'ailleurs pendant la nuit, & vous ne ſauriez entreprendre de les remettre ſans être apperçu. Je me précipiterai dans la mer, interrompis-je avec ardeur : il faut ſeulement que vous ſoyez aſſez proche du Vaiſſeau pour me ſecourir. C'eſt, me dit-elle, ce que je craignois de vous propoſer, & ce qui eſt néanmoins abſolument néceſſaire. J'approcherai du côté vers lequel vous aurez vu la lanterne ; &, ſi vous avez aſſez de courage pour ne pas craindre de vous jetter dans les flots, vous pouvez être aſſuré d'en être retiré promptement. Si la Sentinelle apperçoit ma chaloupe, nous nous éloignerons dans les ténebres plus promptement qu'on ne pourra nous pourſuivre.

Tout me parut poſſible, & même facile dans ce projet. Le ſeul danger étoit de me noyer dans la mer : mais ce ne pouvoit être qu'un bonheur pour moi, ſi je manquois cette occaſion de me ſauver. Je remerciai mille fois la vieille étrangere ; &, ſans penſer même à m'informer de ce que je deviendrois après avoir gagné ſa chaloupe, je lui promis un empire abſolu ſur la vie qu'elle m'auroit conſervée. Nous arrivâmes en peu de jours à Sainte-Hélene. Le Vaiſſeau mit à l'ancre. Les paſſagers en ſortirent dans la chaloupe, & mon ange tutélaire avec eux. Le Capitaine ſe rendit lui-même à terre, avec une partie de l'équipage ; de ſorte que la miſérable troupe dont j'étois, n'y demeura qu'avec autant de monde qu'il en falloit pour la garder & pour empêcher le déſordre. J'attendois avec impatience l'heureuſe nuit où ma vie devoit finir, ou ma liberté commencer. Elle arriva. Si j'avois quelqu'inquiétude, elle

venoit de ce que j'avois oublié à m'informer de mon étrangere par quel moyen elle prétendoit me retirer des flots ; mais cette pensée même m'arrêta peu. On n'est point si exact à examiner les voies de salut, quand on se propose la mort comme sa derniere ressource. J'apperçus la lanterne vers le milieu de la nuit, & peu après je la vis éteindre. Je fis semblant de m'endormir sur le côté du Vaisseau qui y répondoit. Je n'y demeurai pas long-temps, sans entendre l'eau qui s'agitoit au-dessous de moi. Il y avoit apparence que ce mouvement étoit causé par l'approche de la chaloupe ; mais les ténebres étant si épaisses, qu'on ne pouvoit rien découvrir, je fus quelque-temps incertain du moment que je prendrois pour me précipiter. Je craignois, d'ailleurs, de tomber dans la chaloupe même, ce qui m'auroit brisé infailliblement la tête & tous les membres. J'avois à quatre pas de moi trois ou quatre Matelots, dont la présence ne me permettoit point de me hazarder à élever la voix. Cependant, ayant fait réflexion que, quelqu'idée qu'ils pussent se former sur quelques paroles qu'ils m'entendroient prononcer, ils ne s'imagineroient point que je fusse prêt à me jetter dans la mer, & qu'ils ne pourroient même être assez prompts pour m'en empêcher, je m'écriai, en penchant la tête vers l'eau : êtes-vous-là, Madame ? Oui, me répondit-on, je suis au désespoir de n'avoir pas prévu que le temps dût être si obscur : faites attention d'où part le son de ma voix, & jettez-vous directement vers moi sans rien craindre. Les Matelots qui entendirent ces paroles aussi distinctement que moi, se leverent du lieu où ils étoient assis, Je ne sais quel étoit leur dessein ; mais les voyant approcher, je m'élançai intrépidement dans les

flots, en invoquant le fecours du Ciel.

Mes efprits, qui étoient émus par la vivacité de mon action, me foutinrent dans une telle vigueur, que je ne perdis pas un moment la connoiffance, même en avalant à longs traits l'onde amere. Je la confervai fi entiere, qu'étant revenu fur l'eau, j'entendis la voix de quelques perfonnes qui parloient dans la chaloupe. Cependant, comme je ne favois nullement nager, j'aurois toujours été expofé à quelque péril, fi mes libérateurs n'euffent pris une précaution que j'ignorois, & à l'aide de laquelle je me trouvai tout-d'un-coup en sûreté. Je fus furpris, & même effrayé de me fentir élevé au-deffus de l'eau, fans favoir fur quoi j'étois foutenu ; prefque dans le même moment, je me vis, au milieu de la chaloupe, entre les bras de quatre hommes qui me féliciterent de mon courage & du fuccès de ma hardieffe. Ils ne penferent enfuite qu'à s'éloigner promptement. Pendant qu'ils s'efforçoient de fe fervir de leurs rames & de leurs voiles, la vieille Dame qui avoit conduit leur entreprife, étoit à me marquer la joie qu'elle avoit de ma délivrance. Je lui demandai d'abord, par quel enchantement j'avois été tranfporté fi légérement dans la chaloupe. Elle me dit, qu'après avoir communiqué aux quatre hommes qui l'accompagnoient le deffein qu'elle avoit de me fauver, & les moyens dont nous étions convenus enfemble, ils avoient jugé qu'un grand filet dont on fe fert pour la pêche, ne leur feroit point inutile pour favorifer ma chûte au moment que je me précipiterois dans la mer ; que s'étant approchés du vaiffeau avec beaucoup de peine, à caufe de l'obfcurité, ils avoient fort appréhendé qu'il ne me fût impoffible de les appercevoir ;

qu'elle les avoit assûrés néanmoins que j'étois à les attendre, & qu'au plus léger signe qu'ils pourroient me donner de leur arrivée, ils en recevroient sans doute quelqu'un de ma part; qu'avant que de me le donner, ils avoient cru devoir profiter des ténebres mêmes pour arranger leür filet; qu'ils s'étoient avisés d'en attacher une grande partie au vaisseau, & de s'écarter ensuite en tenant l'autre bout, ce qui formoit entre la chaloupe & le vaisseau une large nappe, qui serviroit infailliblement à me soutenir, si j'avois assez de bonheur pour tomber dessus; que, de peur qu'elle se rompît par ma pesanteur, ils l'avoient lâchée dans l'eau, afin qu'elle pût se prêter par ma chûte; qu'ils étoient à chercher le moyen de se faire entendre de moi, lorsque j'avois commencé à leur parler, que j'avois suivi heureusement la direction qu'elle m'avoit donnée, & qu'étant tombé sur le filet, ils n'avoient plus eu d'autre embarras qu'à le tirer à eux en approchant du Vaisseau; ce qui avoit fait que je m'étois trouvé suspendu au-dessus de l'eau, & ensuite au milieu de la chaloupe, qui s'étoit avancée sous moi.

Quoique je me crusse fort redevable à leur industrie & leur zele, il est clair que cette entreprise n'avoit réussi que par une particuliere protection du Ciel. Je l'en remerciai du fond du cœur. Mes compagnons rallumerent leur lanterne lorsque nous fûmes à quelque éloignement du vaisseau, &, croyant n'avoir plus rien à appréhender, ils abandonnerent leurs rames pour voguer avec le seul secours de leurs voiles. Ils approcherent de moi. Je ne les avois pris jusqu'alors que pour de simples Matelots; mais, quoique leur habit ne marquât point qu'ils fussent autre chose, je ne me trompai point à leur air & à leurs manieres. Ils

m'observerent curieusement. Ils me firent diverses questions qui me firent connoître que la Dame leur avoit appris une partie de mes aventures. Ils s'entretenoient ensuite sur mes réponses, d'un air qui marquoit leur satisfaction. Le langage dont ils se servoient entr'eux m'étoit inconnu, quoiqu'ils parlassent poliment notre langue en s'adressant à moi. Enfin, après m'avoir comblé de caresses & d'honnêtetés, l'un d'entr'eux me dit qu'il s'étonnoit que la curiosité ne m'eût pas encore porté à leur demander qui ils étoient, & dans quel lieu ils alloient me conduire. Je leur répondis, qu'après m'être sauvé si heureusement du plus horrible de tous les états, il n'y avoit point de lieu sur la terre où je ne fusse prêt d'aller avec la même indifférence. Et pour ce qui les regardoit, je leur témoignai honnêtement que je ne pouvois avoir conçu qu'une idée fort avantageuse de quatre personnes qui venoient de me rendre un service si important, sans autre motif que leur générosité. Nous espérons, reprit l'Inconnu, que cette indifférence pour le lieu de votre demeure ne durera pas long-temps. L'heureuse partie de la terre où nous vous conduisons, saura vous attacher. Vous ne regarderez pas non plus votre évasion du vaisseau comme votre plus grand bonheur, à moins que vous ne lui donniez ce nom comme à la voie dont le Ciel s'est servi pour vous procurer celui qu'il vous prépare. Nous ne vous demandons, ajouta-t-il, que de la sagesse & de la vertu : votre physionomie, & le rapport de Madame Eliot nous garantissent que vous en avez toujours eu, & que vous n'en manquerez jamais. Laissez au Ciel & à nous le soin de vous rendre heureux.

Ils me tinrent de pareils discours pendant le reste de la nuit. Je me contentai de leur mar-

quer en général une vive reconnoissance, sans pouvoir comprendre ce qu'ils m'annonçoient si obscurément. Madame *Eliot* (c'étoit le nom de l'Etrangere, que j'entendis d'eux pour la premiere fois) ne se lassoit point de leur renouveller l'éloge de ma douceur & de ma modestie, & de leur répéter de quelle maniere elle avoit lié connoissance avec moi sur le vaisseau. En un mot, leur dit-elle, je suis contente du succès de ma commission, & je suis persuadée que tous nos freres le feront aussi. Je n'en amene qu'un petit nombre; mais ils sont de ceux qu'on pese, plutôt qu'on ne les compte. Cette conversation fut pour moi une énigme perpétuelle. La nuit commençoit à se dissiper; je découvris, après quatre ou cinq heures de navigation, une côte si escarpée, que je n'apperçus nulle ouverture qui pût servir de port ni de rade. Mes libérateurs me dirent : rendez graces au Ciel; vous êtes désormais en sûreté. Ils ne paroissoient néanmoins avancer qu'avec beaucoup de précautions, dans la crainte de rencontrer les rochers qui se montroient de tous côtés presque à fleur d'eau. Nous abordâmes heureusement. Ils tirerent la chaloupe hors de la mer, & la faisant glisser sur le sable, ils la cacherent sous une voûte qui paroissoit faite exprès pour la renfermer. Je jettois les yeux de tous côtés, pour remarquer l'endroit par où nous devions gagner la terre, je ne l'appercevois pas; les rochers qui la bornoient, étoient d'une hauteur qu'il ne me sembloit pas possible de surmonter. Madame Eliot, qui observoit mon étonnement, me prit par la main, & me faisant marcher quelques pas sur le sable au long de la côte, elle me conduisit auprès d'une voûte semblable à celle où nos compagnons avoient caché leur chaloupe. Nous y entrâmes.

C'étoit une eſpece de porte, après laquelle nous nous trouvâmes dans un fente qui prenoit depuis le pied du rocher juſqu'au ſommet, & qui alloit en ſerpentant. La lumiere y entroit par le haut. Nous avançâmes ainſi par divers détours l'eſpace de cinq ou ſix minutes. Le paſſage étoit ſi étroit, qu'on auroit eu peine à marcher trois de front. Vous êtes ſurpris, me dit Madame Eliot; mais prenez patience un moment, le terme vous ſatisfera plus que le chemin. Enfin, la fente où nous marchions s'élargiſſant par degrés, nous trouvâmes bientôt la ſortie qui répondoit à la terre. Le ſpectacle que j'apperçus me frappa tout-d'un-coup d'admiration. Madame Eliot me fit monter ſur une petite élévation, pour le conſidérer à mon aiſe. C'étoit une plaine, dont la largeur étoit d'environ quatre lieues, ſur cinq ou ſix de longueur. Elle paroiſſoit environnée de tous côtés par des rochers ſemblables à celui que nous venions de traverſer. Ils étoient moins hauts que roides & eſcarpés. La vûe étoit auſſi bornée de toutes parts. Mais l'Univers n'a rien de plus agréable que ce qui s'offrit à mes regards dans ce petit eſpace. Toute la campagne me parut un jardin enchanté. L'art & la nature ſembloient réunis pour l'embellir. C'étoient des allées d'arbres à perte de vue, de petits bois; un mélange bien ordonné de prairies & de terres cultivées; de maiſons d'un côté & de l'autre, qui ſe répondoient avec ſymmétrie, & qui paroiſſoient auſſi-bien diſpoſées pour le plaiſir des yeux, que pour la commodité des habitants. Au milieu de la plaine s'élevoit un vaſte édifice. Il n'avoit rien de frappant pour la magnificence; mais il ornoit le payſage, parce qu'il ſembloit comme le centre de toutes les autres maiſons qui en étoient à-peu-près au même éloignement. Le ſoleil, qui commençoit

à répandre ses rayons, donnoit un air si riant à toutes les parties de cette belle campagne, que je me crus transporté dans un nouveau monde, & que je ne pouvois rassasier l'avidité de mes regards. Vous voyez notre demeure & la vôtre, me dit Madame Eliot : c'est cet heureux coin de la terre, que la bonté du Ciel vous accorde comme à nous pour asyle. Je vous apprendrai maintenant, continua-t-elle en reprenant notre marche, avec qui vous allez vivre, & à quelle espece de bonheur vous devez ici vous attendre.

Vous avez sans doute entendu parler du fameux siége de la Rochelle, & des horribles extrémités auxquelles cette malheureuse ville fut réduite. La plupart des personnes que vous verrez ici, en étoient des habitants. Ce fut, comme vous savez, le zele de la Religion qui nous arma pour sa défense. Après avoir soutenu un siége que mille affreuses circonstances rendront long-temps mémorable, nous fûmes contraints par la famine de céder à nos vainqueurs. Ils userent si rigoureusement de leur victoire, que nous ne pûmes soutenir les peines qu'ils nous imposerent. Nous nous assemblâmes au nombre d'environ quatre-vingt, les plus riches & les plus distingués de la Ville ; nous tînmes conseil sur nos infortunes ; &, ne voyant point de sort qui ne fût préférable à celui qu'on nous faisoit éprouver, nous nous déterminâmes à abandonner notre malheureuse Patrie, pour chercher quelque séjour où il nous fût du moins permis de vivre & de servir Dieu en liberté. Notre premiere résolution fut de passer en Angleterre. Il y avoit peu de personnes parmi nous qui n'y eussent quelque habitude. La plupart savoient aussi la Langue du pays : les Marchands de la Rochelle la font apprendre à leurs enfants pour

la commodité du commerce. Chacun de nous se hâta de recueillir ce qu'il avoit de plus précieux ; & étant convenus du quartier de Londres où nous pourrions nous rejoindre, nous nous divisâmes en plusieurs petites troupes, pour quitter peu-à-peu la France, à mesure qu'il se présenteroit des occasions de partir. Le Ciel seconda si bien nos desseins, que nous nous réunîmes heureusement à Londres en moins de six semaines. Les Chefs de notre assemblée présenterent aussi-tôt une humble requête au Roi, pour obtenir la liberté de former une Eglise suivant nos usages. Ils n'y trouverent point la facilité qu'ils avoient espérée. L'Angleterre étoit alors presqu'aussi divisée que la France, en matiere de Religion. Il y avoit deux partis qui se déchiroient, sous l'odieuse distinction de Presbytériens & d'Episcopaux ; ou plutôt l'Archevêque de Cantorbery, jaloux de son autorité & de celle des Evêques, persécutoit impitoyablement tous ceux qui s'en tenoient aux principes de la réformation établie en France. Il s'étoit tellement rendu maître de l'esprit du Roi, que ce Prince lui laissoit la disposition de toutes les affaires Ecclésiastiques, & son zele s'emportoit tous les jours à la violence contre ceux qui ne reconnoissoient point la Hiérarchie. Nous apprîmes que quantité de Presbytériens, las de ces persécutions, avoient quitté comme nous leur pays ; les uns pour passer en Hollande, d'autres en plus grand nombre pour aller s'établir en Amérique. L'Archevêque n'ayant point pour nous plus d'égards que pour eux, ce fut à sa sollicitation que le Roi rejetta notre requête, & qu'il nous fit presser de nous réunir à la Religion reçue en Angleterre. Personne d'entre nous n'étoit disposé à ce changement. Il y

avoit si peu de temps que nous étions à Londres, que nous n'y avions point encore jetté de racines qui pussent nous y arrêter. Nous prîmes de concert la résolution de nous embarquer de nouveau, & de chercher ailleurs un asyle. Quelques Anglois Presbytériens, qui furent informés de notre dessein, nous offrirent de se joindre à nous avec leurs biens, pour suivre notre fortune. Nous achetâmes un vaisseau à frais communs; &, ayant pris unanimement le parti de passer en Amérique, nous le chargeâmes de tout ce qui pouvoit nous être utile dans l'établissement que nous méditions d'une nouvelle Colonie.

Nous n'étions pas moins de deux cents personnes, en comptant nos enfants & nos domestiques. Notre navigation fut heureuse, pendant les six premieres semaines; je puis dire même qu'elle le fut toujours, puisque le malheur qui nous arriva nous conduisit au bonheur dont nous jouissons. Le vent qui nous avoit été favorable pendant plus d'un mois, changea tout-d'un-coup, & devint si violent, que nos Matelots nous annoncerent la tempête. Figurez-vous quelle fut d'abord la désolation d'une multitude de femmes & d'enfants, qui composoient la moitié de notre troupe. Nous crûmes notre sépulture assurée dans les flots. En effet, nous fûmes si furieusement agités pendant quelques jours, qu'il ne pouvoit nous rester d'espérance de salut, lorsqu'un coup de vent nous jetta sur la côte de cette Isle. Notre vaisseau se brisa sur les rochers que vous avez vus. Mais par un miracle de la Providence, la marée qui se retiroit au même moment, nous laissa tellement à sec, qu'au lieu d'être noyés dans le vaisseau même par l'eau qui étoit en-

trée de toutes parts, nous la vîmes s'écouler elle-même au travers des fentes que la pointe des rochers y avoit faites. Nous descendîmes sur le sable, sans difficulté. Tout le monde s'employa à décharger ce qu'il y avoit de plus précieux dans le vaisseau. On n'eût point pris cette peine inutile, si l'on eût fait attention qu'il avoit été poussé si avant sur le rivage, qu'il étoit impossible que l'eau de la mer eût assez de force pour l'entraîner. Sa charge, au contraire, l'eût encore mieux défendu, parce qu'elle l'auroit rendu plus pesant. Quoi qu'il en soit, le retour de la mer ne nous fut point nuisible; il n'empêcha pas que nous ne sauvassions non-seulement nos biens, mais la chaloupe même, & tous les débris du vaisseau.

C'étoit néanmoins un spectacle pitoyable que de voir tous nos coffres & nos meubles étendus confusément sur le sable au long des rochers, & nous assis dessus avec nos enfants, dans l'attente de la résolution que prendroient nos maris. La côte étant escarpée, comme vous l'avez vu, ils furent obligés de détacher quelques-uns d'entr'eux pour la suivre jusqu'à ce qu'ils trouvassent une entrée dans les terres. Leur rapport fut triste à leur retour. Ils nous dirent que les rochers avoient par-tout la même roideur pendant l'espace d'une demi-lieue, & qu'il leur avoit été impossible d'aller plus avant, parce que l'eau s'avançoit jusqu'au pied de la côte. Ainsi, nous nous trouvions sur une petite étendue de sable, environnés d'un côté par la mer, & de l'autre par des montagnes inaccessibles. Il ne restoit que deux partis à prendre à nos maris. L'un, d'inventer quelque moyen de monter sur les rochers : mais quand ils y auroient réussi pour eux-mêmes,

ils ne l'auroient pu pour nous & pour nos enfants. L'autre, de se mettre dans la chaloupe, au risque de se perdre mille fois sur les pierres noires & pointues qu'ils appercevoient de toutes parts à fleur d'eau, & de chercher, s'il leur étoit possible, à l'entour de l'Isle, un endroit plus favorable pour aborder. Ils alloient prendre cette derniere voie, lorsque le Ciel fit appercevoir à un de nos Anglois l'étroit passage par lequel je viens de vous introduire. Il le suivit d'abord seul, jusqu'à l'entrée de cette campagne; & retournant aussi-tôt sur ses pas, il vint avec un transport de joie nous annoncer son heureuse découverte. Nous le regardâmes comme notre Sauveur, & ce service lui valut ensuite un des premiers rangs dans notre société. Nous entrâmes donc dans cette plaine, comme dans une espece de terre promise. Le premier soin des hommes fut d'en parcourir toute l'étendue. Ils nous rapporterent, avec étonnement, qu'elle n'aboutissoit à rien, & qu'après en avoir fait exactement le tour, ils n'avoient remarqué nulle ouverture dans cette chaîne de rochers qui l'environnent. La plupart des femmes s'affligerent d'abord d'une situation qui alloit nous exclure de tout commerce avec le reste du monde; mais, quand nos maris eurent ajouté que le terroir leur avoit paru excellent, & qu'ils y avoient trouvé mille especes de fruits que la terre y produisoit naturellement, nous changeâmes de pensée, & nous commençâmes à croire que ce n'étoit point sans une vue particuliere du Ciel que nous avions été conduits dans un lieu si propre à notre établissement. La suite n'a fait que nous confirmer dans ce sentiment. Vous jugerez de l'amour que nous avons pour notre solitude, par le soin que nous avons

pris de l'embellir. La nature nous aide, car elle n'eſt nulle part plus libérale & plus féconde. Depuis tant d'années que notre établiſſement eſt formé, nous n'avons point connu d'autre ſaiſon qu'un continuel Printemps, qui eſt toujours accompagné des richeſſes de l'Automne.

Je ne vous parle point à préſent, ajouta Madame Eliot, de l'ordre que nous mîmes dans notre conduite après avoir pris poſſeſſion de ce fortuné ſéjour ; je veux vous laiſſer le plaiſir de vous inſtruire de tout par vos yeux. Il ne me reſte à vous apprendre que les motifs qui m'ont fait entreprendre le voyage de l'Europe, & qui m'ont engagée enſuite à vous offrir mes ſervices dans le Vaiſſeau qui nous a apportés à Sainte-Hélene : c'eſt un point ſur lequel il faut que vous ſoyez prévenu. Cette campagne, reprit-elle, toute favoriſée qu'elle eſt du Ciel & de la nature, a dans l'air ou dans le fond du terroir quelque choſe de vicieux, qui s'oppoſe à la propagation de la Colonie. Je ne veux point dire que les femmes y ſoient ſtériles ; au contraire, elles y ont preſque toutes une heureuſe fécondité : mais elles ne mettent au monde que des filles. A peine nous eſt-il né un enfant de votre ſexe, pour quatre du mien, depuis l'eſpace de vingt ans. Il eſt vrai que nos filles ſont des créatures toutes parfaites ; il ſemble que la nature, en les formant, mette en charmes tout ce qu'elle auroit dû employer de plus pour produire un garçon. Mais vous concevez bien que la plupart étant ſans maris, elles paſſent leur vie dans une langueur qui nous afflige. Ces pauvres enfants ne font que ſoupirer nuit & jour. Il n'eſt que trop aiſé de voir qu'il leur manque quelque choſe. Nous pourrions aſſurément leur chercher des époux à Sainte-Hélene ; mais nous ſommes retenus par

deux raisons. L'une est la répugnance que nous avons à donner entrée dans notre séjour à des hommes d'une Religion différente ; l'autre est l'envie de nous conserver, aussi long-temps que nous pourrons, inconnus au reste du monde. Nous nous trouvons bien de notre solitude & de notre éloignement du commerce des hommes. Nous avons donc jugé, après une mûre délibération, que le meilleur parti que nous puissions prendre pour prévenir le dépérissement de la Colonie, étoit de faire venir de France & d'Angleterre quelques jeunes maris pour nos filles. On m'a chargé de cette commission, parce qu'on m'attribue le mérite d'avoir l'esprit insinuant. Il y a environ quinze mois que je partis de cette Isle avec un de nos hommes, qui fut nommé pour m'accompagner. Je me rendis premiérement en France. J'allai dans toutes les Villes où notre Religion est florissante. Mais, malgré tous mes soins, j'ai trouvé peu de jeunes gens qui aient voulu me suivre sur ma parole. Ma conquête s'est réduite à deux. Je n'en ai pu gagner que trois en Angleterre. Il m'auroit peut-être été facile d'en amener un plus grand nombre, si j'eusse été disposée à les recevoir indifféremment ; mais il me falloit des jeunes gens, sages, doux, vertueux, attachés à leur Religion ; & Dieu sait qu'il ne s'en trouve guere en Europe. Je vous ai vu sur le vaisseau ; votre physionomie m'a attachée ; & vous ne m'avez pas plutôt fait connoître votre fortune & vos inclinations, que je vous ai cru capable à augmenter le petit nombre des Elus que j'amenois. Vous aurez pu les remarquer dans le vaisseau, quoique vous ignorassiez le dessein de leur voyage. Ils en sortirent il y a trois jours avec moi. Ils sont ici à présent à vous attendre,
&

& ils n'ont pas moins d'impatience de vous voir que le reste de la Colonie.

Madame Eliot me demanda, après ce discours, si je n'approuvois point les vues qu'elle avoit eues sur moi, & si je ne lui savois pas bon gré de m'avoir délivré de l'esclavage pour m'amener dans les bras d'une jolie femme, & m'agréger à une Société de gens aimables & vertueux. J'en étois si pénétré de joie, que j'avois peine à me persuader que son récit fût une vérité. Je lui fis mille questions auxquelles elle satisfit avec beaucoup d'ingénuité. Il n'y eut qu'une chose à laquelle elle refusa de répondre, ce fut à l'étonnement que je lui marquai de ce qu'on pouvoit ignorer l'établissement de la Colonie, tandis qu'elle étoit si proche de Sainte-Hélene, que nous n'avions eu besoin que de cinq ou six heures pour y arriver. Je lui demandai aussi comment elle avoit pu trouver le chemin, soit pour aller à Sainte-Hélene, soit pour en revenir. C'est un mystere, reprit-elle, pour lequel il ne faut point que vous marquiez de curiosité, jusqu'à ce qu'on juge à propos de vous l'éclaircir. Mais ce qui doit vous consoler de l'ignorance où l'on vous tiendra peut-être long-temps là-dessus, c'est que, parmi les habitants mêmes de ce lieu, il n'y a qu'un petit nombre d'anciens qui en soient informés. Je ne crus pas devoir la presser, & je me persuadai que, si elle refusoit de me satisfaire, c'étoit par la crainte que je ne me servisse de la connoissance que je lui demandois pour sortir de l'Isle, s'il m'arrivoit de m'y déplaire. Nous continuâmes d'avancer. Les quatre hommes qui étoient demeurés derriere nous à prendre soin de la chaloupe, nous ayant rejoint, nous doublâmes le pas, & nous arrivâmes après une heure de che-

min à la maison de Madame Eliot.

Elle étoit propre & commode ; & , quoiqu'il n'y eût rien que de simple dans l'ameublement, tout y sentoit l'abondance. En voyant ma maison, me dit-elle, vous pouvez prendre une idée de toutes les autres, elles ressemblent entiérement à la mienne. Notre but, dans cette uniformité, a été d'éviter les jalousies & les affectations de supériorité. Tout le monde vit ici dans une égalité parfaite. Nous avons coupé ainsi la source de l'ambition. Nos rangs sont réglés par nos âges, & l'on n'est guere jaloux de la presséance, quand on ne la doit qu'à sa vieillesse. Elle appella ensuite ses Domestiques pour me faire changer d'habits. Elle avoit eu la précaution d'en porter sur la chaloupe, & de me les faire prendre après être sorti de la mer ; mais elle vouloit que je fusse mis plus proprement pour paroître la premiere fois en public, sur-tout aux yeux des jeunes personnes parmi lesquelles je devois trouver une épouse. A Dieu ne plaise, me dit-elle, que je vous inspire jamais l'amour d'une vaine parure & le moindre faste dans l'habillement; mais, dans une occasion comme celle qui se prépare pour vous, il est permis d'orner modestement les avantages qu'on a reçus de la Nature ; c'est même une marque de considération & de respect, dont on est redevable à la présence des personnes qu'on honore. Elle me fit prendre un habit propre, qu'elle avoit fait faire exprès pour moi depuis son arrivée, & qui se trouva assez bien assorti à ma taille & à ma figure. En voyant cet habit, & un assez grand nombre de Domestiques qui étoient à nous servir, je ne pus m'empêcher de lui demander ce qu'elle entendoit par cette égalité avec laquelle elle m'avoit

dit qu'on vivoit dans la Colonie. Vous avez des Tailleurs, lui dis-je, & des Domestiques que vous ne regardez point sans doute comme vos égaux. Non, me répondit-elle, nous n'avons point changé l'ordre des conditions. Les Domestiques que nous avons amenés d'Europe, continuent d'être ici ce qu'ils étoient. Les enfants qui naissent d'eux, demeurent aussi dans les mêmes bornes que leurs peres. Mais ils ne laissent pas d'avoir avec nous une espece d'égalité que je vais vous expliquer. Premiérement, ils ont la même part que nous à nos richesses. Tous nos biens sont communs, comme vous l'apprendrez mieux dans la suite, & chacun a droit à la même portion pour l'usage. Quoique mes Domestiques aient une table différente de la mienne, ils ont la même nourriture que moi : tout ce qui est nécessaire à la vie leur est accordé avec la même abondance. En second lieu, c'est un crime qu'on châtie rigoureusement parmi nous, que de les traiter avec dureté. Quel droit avons-nous de les maltraiter, qu'ils n'aient pas de refuser de le souffrir ? Pour ce qui regarde le rang, ils l'ont immédiatement après nos enfants, & ils observent entr'eux le même ordre que nous gardons parmi nous. Ainsi comme on ne sauroit dire qu'il y a de l'inégalité entre un fils & son pere, il n'y en a guere davantage entre nous & nos Domestiques. Chaque famille est considérée comme un tout, dont le pere fait la premiere partie, les enfants la seconde, & les domestiques la troisieme. Ils nous touchent d'aussi près que les mains font un corps. Nous ne nous croyons supérieurs à eux, que comme la tête l'est à l'égard des autres membres.

J'approuvai beaucoup cette sage disposition, qui me parut s'accorder également avec les principes

de la Religion & de l'humanité. Tandis que je m'entretenois ainsi avec Madame Eliot, les quatre hommes qui nous avoient quittés en entrant dans sa maison, répandirent la nouvelle de mon arrivée. Je vis venir un moment après une foule de personnes de l'un & de l'autre sexe qui me comblerent de caresses & de civilités. La plupart étoient dans un âge avancé; mais leur air de santé & la fraîcheur de leurs visages marquoient tout-à-la-fois la bonté du climat & la sobriété de leur vie. Je leur témoignai quelque regret de ce qu'ils ne m'avoient pas donné le temps de prévenir leur visite. Un des vieillards me répondit : Nous avons renoncé aux civilités génantes & aux vains compliments. Nous sommes plus satisfaits d'être venus vous voir ici pour la premiere fois, parce que nous croyons vous donner une marque d'amitié, que vous ne le seriez de nous avoir prévenus, parce que vous nous auriez rendu un témoignage de respect & d'honneur. L'avantage est donc de notre côté, & vous ne devez point en avoir de regret. N'est-ce pas ainsi que tous les hommes devroient agir les uns envers les autres? Vous verrez, quand vous nous connoîtrez mieux, que nous faisons plus d'estime d'un degré de charité mutuelle & de véritable affection, que de toutes les grimaces extérieures qu'il a plu aux hommes de nommer des civilités.

J'avoue que les entendant raisonner de cette sorte, je me figurai que j'avois moins affaire à des Protestants, qu'à une troupe de Quakers qui faisoient profession de condamner les usages ordinaires de la société humaine, & de vivre d'une maniere toute opposée à celle des autres hommes. Cependant, plus la conversation s'étendit, plus je trouvai en eux de solidité & de raison. Je m'apperçus même que, s'ils haïssoient les apparences

affectées de politesse, ils en avoient l'essence, c'est-à-dire, beaucoup de cordialité & de complaisance. Ils m'apprirent les Loix qu'ils s'étoient formées, & auxquelles ils s'étoient tous obligés, leurs coutumes, leurs occupations, & ils me promirent de contribuer de tout ce qui dépendoit d'eux pour me faire passer une vie heureuse & tranquille parmi eux. Je reçus ainsi dès le premier jour la visite d'une grande partie de la Colonie. Leur nombre, qui n'étoit que d'environ deux cents à leur arrivée, s'étoit augmenté presqu'au double. Il se seroit bien accru davantage, s'ils eussent eu des maris pour toutes leurs filles. C'étoit leur chagrin ; je remarquai qu'ils n'étoient pas contents du voyage de Madame Eliot. Ils avoient compté qu'elle ne se borneroit point à leur amener six hommes, tandis qu'ils avoient près de cent filles qui étoient dans le besoin du mariage. Ils me dirent qu'ils seroient obligés de prendre là-dessus quelque nouvelle résolution.

Après avoir passé le premier jour à essuyer leurs caresses, je témoignai le soir à Madame Eliot que je serois bien aise qu'elle s'expliquât sur le mariage auquel j'étois destiné. Je viens d'entendre, lui dis-je, que vous avez près de cent filles qui attendent un époux : comment prétendez-vous les satisfaire avec six hommes ? Elle me répondit que la résolution qu'on avoit prise, étoit de faire dépendre du sort à qui la préférence seroit accordée, car il ne faut rien ici, ajouta-t-elle, qui blesse la loi de l'égalité. Je fus très-mal satisfait de cette réponse. Je me sentois un fond de délicatesse qui ne s'accommoderoit pas d'une épouse dont je ne serois redevable qu'au hazard. Mon cœur demandoit à choisir, & je commençai à craindre de ne pas trouver dans l'Isle tout le bonheur qu'on m'y promettoit, si j'étois

contraint de vivre avec une femme que je ne pusse pas goûter. Cette crainte étoit d'autant mieux fondée, qu'on me parloit des filles de la Colonie comme des plus charmantes personnes du monde. Il est impossible, disois-je, qu'elles le soient toutes: que seroit-ce si le hazard m'en donnoit une laide ? Quel cruel martyre d'avoir une femme désagréable entre mes bras, tandis que j'en aurois sans cesse devant les yeux d'aussi belles qu'on me les représente ! Je me retirai le soir avec ces idées, & elles m'occuperent pendant toute la nuit.

J'eus le lendemain, en m'éveillant, la satisfaction de voir les cinq jeunes gens qui étoient venus sur le même vaisseau que moi. On les avoit conduits la veille à l'extrémité de la plaine pour leur en faire voir les différentes parties ; ce qui les avoit empêchés d'apprendre mon arrivée. Nous nous embrassâmes avec la tendresse qu'on sent l'un pour l'autre, quand on est compagnon du même sort. Ils me parurent sages & retenus. Mais lorsqu'après un quart-d'heure d'entretien, nous commençâmes à nous connoître & à parler à cœur ouvert, ils ne me cacherent point qu'au milieu du plaisir qu'ils avoient de se trouver dans un séjour plus agréable, ils sentoient comme moi beaucoup de douleur de se voir condamnés à recevoir leurs épouses du hazard. Nous sommes les premiers, dit l'un d'eux : nous avons le droit de choisir. C'est-à-dire, ajouta-t-il avec chaleur, que, si le sort ne nous favorise pas, quelque nouveau venu viendra emporter à nos yeux la plus jolie personne de l'Isle. Si vous m'en croyez, mes chers amis, nous nous garderons bien de le souffrir. C'étoit un François qui parloit avec cette vivacité. Je lui répondis que j'approuvois son ressentiment ; mais que je ne voyois pas de quelle

maniere nous pourrions amener les Vieillards de la Colonie à penser comme nous. Je les défie du moins, reprit-il, de me faire penser comme eux ; ils ne me feront point épouser une femme pour laquelle je ne me sentirai point de penchant. Il s'efforça là-dessus de nous engager à le soutenir dans le dessein qu'il avoit de representer aux Anciens l'injustice de leurs prétentions. Je refusai absolument d'entrer dans cette Ligue ; non que je n'eusse autant d'éloignement que lui pour un mariage de cette nature, mais je me faisois un scrupule de troubler la paix qui régnoit dans cette tranquille habitation. Je lui conseillai d'attendre du moins à éclater, jusqu'à ce que le sort se fût déclaré contraire à nos vœux. J'appris de lui & de ses compagnons, qu'ils venoient d'être avertis qu'on devoit décider de notre destinée l'après-midi du même jour, pour satisfaire l'impatience de quantité de filles qui souhaitoient ardemment d'être éclaircies de leur sort. Elles avoient été resserrées étroitement dans leurs maisons depuis notre arrivée, & ce soin de les empêcher de nous voir, ne faisoit que redoubler l'envie pressante qu'elles en avoient. Madame Eliot vint aussi me donner avis que j'aurois le soir une Epouse. Je ne lui avois point encore demandé si elle avoit une fille ; je lui fis cette question. Elle me répondit qu'elle en avoit deux, & qu'elle souhaitoit qu'il y en eût une assez heureuse pour me tomber en partage. J'employai le matin à visiter une partie des Anciens de la Colonie. Ils me firent voir ce qu'il y a de plus remarquable dans la plaine ; ils me conduisirent vers le grand édifice dont j'ai parlé. Je l'avois pris d'abord pour une Eglise ; mais ils m'apprirent que c'étoit le Magasin commun, où toutes les richesses de l'Isle étoient renfermées. Voici l'explication qu'ils m'en donnerent.

Nous nous regardons moins ici, me dit l'un d'eux, comme un même Peuple, que comme une seule Famille. Nous vivons sans inquiétude & sans soins, comme des enfants dans la maison de leur pere. Chaque année nous élisons au sort quatre Gouverneurs qui sont chargés de veiller continuellement au bien public. Leur soin particulier est de faire travailler nos Domestiques à la culture de la Terre, de faire transporter le fruit de nos récoltes & de nos moissons dans ce Magasin, & d'en faire ensuite la distribution. Elle se fait avec égalité, suivant le nombre des personnes qui habitent dans chaque maison. La part du Domestique est égale à celle du Maître. Ce n'est pas tout-d'un-coup que nous sommes parvenus à l'abondance qui regne à présent dans cette Isle. Lorsque nous arrivâmes de l'Europe, nous étions riches en argent comptant, & raisonnablement pourvus de vivres & d'instruments nécessaires à la vie; mais notre argent ici n'étoit d'aucun usage. Nos vivres pouvoient servir à notre soutien pendant quelque-temps; mais nous manquions de bled pour ensemencer nos Terres, & de chevaux pour les labourer. Il falloit néanmoins pourvoir aux besoins de l'avenir. Notre Vaisseau s'étoit brisé sur la côte; il ne nous restoit qu'une Chaloupe : comment nous hazarder sur une mer inconnue & parsemée de rochers? Où aller? de quel côté? dans quel espoir? Il se trouva néanmoins parmi nous un Anglois qui offrit d'exposer sa vie pour le bien commun. C'étoit le même qui avoit découvert heureusement la fente du rocher; j'ai su de Madame Eliot qu'elle vous en a raconté l'histoire. Ce brave homme voulut être seul dans son entreprise. Il remplit la chaloupe de vivres, & il partit sans autre secours qu'une petite voile & deux rames. Toute la Colonie

passa le temps de son absence à faire des vœux pour son salut qui devoit être la source du nôtre. Nous comptions de ne le voir de long-temps. Cependant quelques-uns de nos gens qui se promenoient deux jours après son départ au long de la mer, l'apperçurent qui retournoit vers la côte. Ils nous apprirent cette agréable nouvelle. Nous courûmes en foule au rivage. C'étoit lui-même effectivement qui nous ramenoit sa Chaloupe chargée de bled & de diverses semences qu'il savoit nous être nécessaires. On se hâta de l'interroger sur les circonstances de son voyage; mais n'ayant pas moins de prudence que de courage, il refusa de s'expliquer en public. Les plus considérables d'entre nous s'assemblerent pour entendre son rapport. J'étois du nombre. Il nous apprit des choses qui nous remplirent de joie & d'admiration. Nous jugeâmes à propos en suivant son conseil, d'en tenir une partie cachée pour l'intérêt de la Colonie; mais nous publiâmes ce qu'il étoit nécessaire de découvrir pour la consolation commune. Tout le monde fut instruit qu'il avoit été à Sainte-Hélene, que nous étions assurés désormais d'en tirer toute sorte de secours & de provisions. Cet illustre & généreux compagnon s'appelloit *Drington*. Il est mort depuis quelques années; mais ce n'est point sans avoir rendu à la Colonie mille autres services importants, qui lui devoient attirer d'elle une reconnoissance immortelle.

Cette campagne ne tarda point à prendre une heureuse forme après son retour. Tout le monde s'employoit au travail avec la même ardeur. Nous n'eûmes besoin que d'environ six mois pour élever nos maisons, & cultiver nos terres. Nous donnâmes à toute la plaine cette face

riante que vous lui voyez ; & nous regardant comme les fondateurs d'un nouvel état, nous ne fûmes pas plus excités par la pensée que nous travaillions pour nous-mêmes, que par le desir de donner à nos descendants une idée avantageuse de notre industrie & de notre zele. L'emploi de M. Drington étoit de retourner souvent à Sainte-Hélene, & de nous apporter toutes les commodités qui nous manquoient. Nous lui associâmes, pour l'aider dans ses voyages, trois de nos compagnons, qui s'engagerent par serment à ne rien révéler de ce que nous avions jugé à propos d'abord de tenir caché à la Colonie. C'est une méthode que nous avons suivie depuis la mort de M. Drington. Il n'y a parmi nous que quatre hommes jurés qui aient le droit de se mettre en mer, & de s'éloigner de la côte. S'il en meurt un, on en élit un autre. Ils ont seuls la disposition des Chaloupes qu'ils tiennent enchaînées dans une grotte que vous avez pu remarquer en arrivant. Il est rare à présent qu'ils aillent à Sainte-Hélene : nous n'avons plus besoin du secours de personne ; nos terres nous fournissent des aliments au-delà de ce qui nous est nécessaire. Nos troupeaux se sont tellement multipliés, que nous sommes quelquefois incommodés par le nombre. Nous pourrions en faire vendre une partie à Sainte-Hélene : mais que ferions-nous de notre argent ? Celui que nous avons apporté de l'Europe est compté ici parmi nos richesses inutiles, nous l'avons renfermé de concert dans une des parties de ce Magasin. C'est un bien mort & sans usage. Ainsi des trois principales passions qui font la guerre au cœur des hommes, nous avons su couper la racine à deux : l'égalité qui est établie parmi nous, nous met à

couvert de l'ambition, & l'inutilité des richesses nous a guéri de l'avarice. Il n'y a que l'amour auquel nous ne saurions trouver de remede. Nos jeunes filles se consument ; &, ce qui est extrémement triste pour elles, nous ne pouvons ni les délivrer de cette passion, ni leur donner de quoi la satisfaire. Je ne me souviens que trop, ajouta le bon Vieillard, de ce qu'il en coûte dans un certain âge, pour modérer ses desirs, & pour résister au penchant de la nature.

Je lui fis deux questions après ce discours. Je conçois bien, lui dis-je, qu'il ne vous est pas difficile d'empêcher que les particuliers de cette Colonie ne se servent de vos Chaloupes pour s'écarter de l'Isle & satisfaire leur curiosité : mais comment est-il possible que votre demeure ne soit point connue des habitants de Sainte-Hélene, qui en sont si proches, & que pensent-ils des quatre hommes que vous leur envoyez quelquefois, lorsqu'ils les voient arriver si loin du continent dans une chaloupe, avec laquelle ils doivent bien s'imaginer qu'ils n'ont pas traversé l'immense étendue des mers ? Le Vieillard me répondit que la premiere fois qu'ils avoient vu M. Drington, ils l'avoient regardé comme un homme descendu du Ciel, & qu'ils s'étoient fort empressés à lui demander d'où il venoit, & par quelle aventure il se trouvoit dans leur Isle ; mais que ce sage Anglois, ayant considéré de quel avantage il seroit pour le bien de la Colonie de demeurer inconnu, même à ses voisins, leur avoit fait des réponses si équivoques, qu'ils n'avoient pu tirer de lui le moindre éclaircissement ; que ses compagnons avoient gardé les mêmes mesures, & que, pour s'assurer encore mieux contre la curiosité des Portugais & de quelques Anglois,

mêmes qui ſont établis à Sainte-Hélene, ils avoient coutume de ne partir de leur port qu'à l'entrée de la nuit, afin de pouvoir ſe dérober dans les ténebres aux yeux de ceux qui entreprendroient peut-être de les obſerver. Ils ſont très-perſuadés, ajouta le Vieillard, que notre ſéjour n'eſt pas éloigné d'eux; mais, avec toutes leurs recherches, ils ne parviendront jamais à le découvrir. Il n'y a que le hazard, ou l'indiſcrétion de nos quatre hommes de mer, qui puiſſe leur donner cette connoiſſance. Ma ſeconde queſtion fut la même que j'avois déjà faite à Madame Eliot. Quel fruit, lui dis-je, pouvez-vous eſpérer pour le contentement de vos filles, de mon arrivée & de celle de mes cinq compagnons ? Vous n'en ſauriez ſatisfaire que ſix, & les autres n'en ſeront que plus affligées de ſe voir rejettées par le ſort. Il convint que j'avois raiſon, & il ſe plaignit beaucoup de Madame Eliot qui avoit ſi mal réuſſi dans ſa commiſſion. Cependant, continua-t-il, nous avons pris, dans l'aſſemblée qui s'eſt tenue ce matin, une réſolution qui les conſolera. C'eſt d'envoyer une ſeconde fois en Europe, pour y faire une nouvelle levée de jeunes maris. Si cette députation n'a pas plus de ſuccès que la premiere, nous laiſſerons à nos filles la liberté d'y aller elles-mêmes, en donnant à chacune d'elles une ſomme honnête pour vivre dans le lieu qu'elles choiſiront pour leur établiſſement.

Il y avoit de l'indiſcrétion à me faire cette ouverture. Le Vieillard n'en vit point les conſéquences. Les réflexions que je fis ſur le champ me firent trouver plus d'injuſtice que jamais dans le deſſein qu'on avoit de nous faire tirer nos épouſes au ſort. Je ne manquai point de communiquer cette nouvelle découverte à mes cinq

compagnons, & je n'eus pas besoin de rien ajouter, pour leur faire sentir combien il seroit dur pour nous de voir sortir de l'Isle tout ce qu'il y avoit d'aimable, pendant que nous y demeurerions attachés à quelque fille désagréable, qu'il plairoit peut-être au sort de nous faire tomber en partage. M. *Gelin*, qui étoit un jeune François plein d'esprit & de mérite, mais d'une vivacité qui paroissoit l'emporter un peu sur sa prudence, fut d'avis que, sans différer un moment, nous prissions le parti de porter nos plaintes aux principaux vieillards, & de leur déclarer que nous ne nous soumettrions jamais à un réglement qui blessoit si manifestement nos droits. Il fit entrer nos compagnons dans son sentiment; de sorte qu'étant seul à les combattre, je n'eus pas de peine à leur faire entendre qu'il seroit toujours temps d'en venir à cette extrémité, & que, pour notre honneur, autant que pour le bien de la paix, il falloit attendre du moins à nous plaindre, jusqu'au moment où l'on entreprendroit de nous contraindre. Ce n'est pas, leur dis-je, comme si nous avions déja formé des liaisons qu'on voulût nous obliger de rompre; nous ne connoissons point encore aucune des filles que nous devons voir aujourd'hui: Nous sommes sans inclination particuliere, & nous n'avons que le desir général d'obtenir une épouse aimable. Or il peut arriver que le sort nous favorise, nous aurions alors, avec le plaisir de voir nos desirs satisfaits, celui d'avoir donné à toute la Colonie une preuve de notre sagesse & de notre retenue. S'il arrive au contraire que nous soyons mal partagés par le sort, nos plaintes n'en seront pas moins libres, & nos représentations n'en auront que plus de force, après le témoignage certain qu'on

aura reçu de notre soumission & de notre modestie. Nous pourrons demander d'abord le délai de notre mariage, sous prétexte de vouloir auparavant lier du moins quelque connoissance avec nos épouses; c'est une faveur qu'on ne pourroit nous refuser, & nous en profiterons pour rompre honnêtement, s'il est possible, les engagements involontaires qu'on nous aura fait prendre. Ce raisonnement fit assez d'impression sur l'esprit de M. Gelin, pour le faire changer de résolution. Nous ne nous quittâmes qu'après nous être embrassés comme des freres, & nous être promis mutuellement tous les secours qui pourroient servir au succès de nos espérances communes.

L'heure marquée pour la cérémonie étant arrivée, un des anciens de l'habitation vint me prendre chez Madame Eliot, où je continuois de demeurer. Il me dit que l'élection devoit se faire à l'Eglise, & que toutes les jeunes filles y étoient déjà assemblées. J'y arrivai en même-temps que mes cinq compagnons qu'on avoit fait avertir aussi par des vieillards députés. La curiosité avoit attiré tous les habitants de l'Isle, pour être témoins d'un spectacle si extraordinaire. Nous entrâmes en perçant la foule; mais on avoit eu soin de ménager un espace assez grand, autour duquel les filles étoient rangées en cercle. Il y avoit une table au milieu. Le Ministre y étoit assis, avec les quatre Gouverneurs du magasin à ses côtés. On nous fit avancer près d'eux. Tous les spectateurs gardoient un profond silence, & sembloient attendre impatiemment l'ouverture de cette rare cérémonie. On la commença par une courte priere, pour attirer sur nous la bénédiction céleste. Ensuite le Ministre s'adressa à nous, à haute voix,

nous fit un discours fort éloquent sur le dessein qui nous assembloit. Il nous raconta en peu de mots l'histoire de l'établissement de la Colonie, & les marques spéciales qu'elle avoit reçues depuis vingt ans de la protection du Ciel. Il nous fit une courte exposition des loix du pays, & de tous les engagements que nous allions prendre avec la qualité d'habitants de l'Isle. Les loix me parurent simples, & d'une observation facile. Elles consistoient en un petit nombre de conséquences, claires & immédiates, des préceptes généraux de la charité & de la justice. Il nous félicita d'avoir été choisis par la Providence pour venir partager les douceurs de cette Isle heureuse, & il nous exhorta à nous rendre dignes de la société dont nous commencions à devenir membres. Quoique toutes les filles, parmi lesquelles on alloit élire nos épouses, eussent été élevées dans la pratique de l'honnêteté & de la vertu, il ne doutoit pas, nous dit-il, que Dieu dont la main conduit le sort, ne fît tomber en partage à chacun de nous celle dont l'humeur & les qualités s'accorderoient le mieux à notre inclination. C'est par cette raison, ajouta-t-il, autant que pour éviter les jalousies qui naissent des préférences, que nous nous sommes déterminés à remettre l'élection de vos épouses au hazard : persuadés que tout ce que les hommes appelle de ce nom, n'est qu'une secrete disposition du Ciel qui tourne toujours les événements à l'avantage de ceux qui respectent ses volontés.

Si mes oreilles prêtoient à ce discours une partie de leur attention, j'avois les yeux occupés d'un soin bien différent. Il n'eût point été naturel que je me fusse trouvé au milieu d'une troupe de filles qui étoient en effet tou-

tes charmantes, sans observer du moins leur figure & leur contenance. Je promenois mes regards de l'une à l'autre & mon admiration étoit si partagée, qu'il me sembloit que j'aurois eu peine à me déterminer pour le choix. Je n'avois plus de regret qu'on le fît dépendre du sort. De quelque côté qu'il tombe, disois-je, il est impossible que je ne sois pas content de mon partage. Je balancerois trop long-temps, si j'étois obligé de choisir parmi tant de belles personnes, c'est un embarras que je suis ravi qu'on m'épargne. Telles furent mes dispositions pendant quelques moments. La simple admiration est un sentiment tranquille & désintéressé, je n'en connoissois point encore d'autre : mais un coup d'œil m'en apprit bientôt davantage. M'étant mis à parcourir une seconde fois cette ligne charmante, & considérant plus attentivement ces aimables filles, j'en remarquai une qui avoit les yeux tournés vers moi. Elle les baissa promptement, lorsqu'elle vit les miens s'attacher sur elle. Je continuai de la regarder. Mon attention n'étoit point réfléchie, & je ne m'apperçus point d'abord qu'il y eût rien de plus particulier dans ma curiosité, que dans celle qui m'avoit fait considérer les autres : cependant mes regards étoient comme fixés dans le même lieu. Je parcourois avec une espece d'avidité tous les traits de ce visage qui sembloit avoir échappé à ma vue la premiere fois. La taille, l'air, le moindre mouvement de cette belle personne, attachoient mes curieuses observations. Elle levoit de temps en temps les yeux sur moi, & s'appercevant que je ne cessois point de la regarder, elle rougit à la fin en les baissant. Je sentis aussi-tôt que la rougeur me montoit à moi-même au visage ; & ce changement

m'ayant fait sortir de ma distraction, je me trouvai si ému, que je ne me souviens point d'avoir jamais éprouvé de pareille agitation. Je me remis, en faisant semblant d'écouter le Ministre qui continuoit son discours; mais j'en étois détourné sans cesse par un mouvement secret, qui me rappelloit vers ce que j'avois vu. Je ne retrouvois plus même dans les autres filles les charmes que j'y avois admirés: leur air me parut affecté; je lisois dans leurs yeux l'ardeur qu'elles avoient pour le mariage, & la crainte où elles étoient d'être rebutées par le sort; au lieu que tout respiroit l'innocence, & sentoit la modestie dans celle qui venoit de se rendre la maîtresse de mon cœur. J'avoue que je commençai alors à me repentir du conseil que j'avois donné à M. Gelin. J'aurois souhaité de pouvoir l'entretenir un moment, pour lui faire reprendre ses premieres résolutions. L'amour me fit sentir tout-d'un-coup qu'il avoit attaché le bonheur de ma vie à ce qu'il m'avoit fait voir, & que ce n'étoit plus du sort ni de mon propre choix qu'il falloit l'attendre.

Pendant que je m'entretenois de ces diverses pensées, le Ministre ayant fini son discours, annonça l'ordre qu'on alloit observer dans l'élection. De deux voies qu'on auroit pu prendre, dit-il à l'Assemblée, l'une de faire tirer toutes les filles ensemble, l'autre, de les diviser en six bandes qui répondent au nombre de six jeunes gens, il m'a paru que la seconde étoit la plus naturelle, & qu'elle seroit la plus agréable. Chaque bande sera composée de seize filles. Le sort décidera à quelle bande chaque jeune homme doit appartenir, & l'on tirera ensuite qui sera l'heureuse personne que le Ciel voudra favoriser de sa distinction. Tout le

monde applaudit à cet arrangement. Les filles en furent extrêmement satisfaites il sembloit en effet qu'il y eût plus de proportion de seize à un, que de quatre-vingt-seize à six, & cette réduction rapprochoit en quelque sorte leur espérance. La division des bandes se fit en un moment. Nos six noms furent écrits sur autant de billets, & l'on fit approcher une fille de chaque bande pour les tirer d'une corbeille où le Ministre les enferma. On entendit alors un murmure confus qui se répandit dans l'Assemblée, & qui marquoit l'impatience avec laquelle on attendoit les Arrêts du sort. Pour moi, qui étois pressé par des mouvements d'une autre nature que ceux de la curiosité, je ne vis qu'en tremblant les filles porter la main à la corbeille. Ma destinée alloit être décidée tout-d'un-coup; car, si je tombois dans une autre bande que celle de la personne que j'aimois, c'étoit la ruine absolue de tous mes desirs. Ma passion étoit déja si formée, que cette crainte me fit souffrir une mortelle agitation. Enfin, les billets furent tirés, & j'eus le malheur de me voir partagé comme je l'avois appréhendé. J'adressai intérieurement mes plaintes au Ciel. Qu'elles furent ameres! A peine eus-je la force de retenir mes larmes. Je me laissai conduire sans parler, vers la bande à qui j'appartenois. Mes yeux seuls exprimerent ma douleur à l'aimable fille qu'on m'obligeoit d'abandonner. Je remarquai dans ses regards, qu'elle s'appercevoit de ma tristesse, & qu'elle en devinoit la cause. Je ne cessai point de tourner les miens vers elle, en m'éloignant; &, pour comble de désespoir, je crus voir à l'air languissant des siens, qu'elle se plaignoit aussi douloureusement que moi du sort cruel qui me séparoit d'elle.

Je ne fus plus capable d'attention pour le reste

de la cérémonie ; mais, ayant apperçu Gelin qui étoit échu à la bande plus voisine de la mienne, je m'approchai de lui pour le faire souvenir de ses promesses. Ne craignez pas que je les oublie, me répondit-il avec feu. Je me repens même de la complaisance que j'ai eue de suivre votre conseil : elle me rendra peut-être malheureux toute ma vie. On nous traite ici comme des esclaves. Mais ne manquez pas du moins, ajouta-t-il, de soutenir ce que je me suis chargé d'entreprendre pour notre intérêt commun. Le lieu où nous étions ne permettoit pas de nous expliquer davantage. Je retournai à ma bande. L'élection fut achevée en un moment. On me fit sortir hors des rangs, celles que le sort avoit favorisées. La joie brilloit dans leurs yeux ; &, malgré les efforts que faisoient les autres pour cacher leur jalousie, on la voyoit peinte sur leur visage. Le Ministre nous dit : Voilà vos épouses, recevez-les de la main de Dieu dont la volonté vient de se déclarer. Je retournai les yeux vers Gelin, comme pour l'avertir qu'il étoit temps d'exécuter sa résolution. Je fus surpris de le voir obéir tranquillement à l'ordre du Ministre. Il nous fit même entendre par un léger signe de tête, que nous pouvions l'imiter. Je ne compris que trop, que, quelque dessein qu'il eût pu former pour nous secourir, c'étoit manquer de prudence que de s'engager si avant, & qu'une marque si publique de consentement deviendroit un lien que nous aurions de la peine à rompre. Cependant son exemple & celui de nos compagnons me déterminerent. J'embrassai tristement celle qu'on me vouloit faire regarder comme mon épouse. Quand je n'aurois pas eu dans le cœur un autre amour, je n'aurois pas fait cette action avec plus de joie ; car j'étois si malheureusement partagé, qu'il sem-

bloit que le sort m'eût réservé exprès pour ce qu'il y avoit de plus désagréable & de plus dégoûtant dans cette nombreuse compagnie de filles.

Quoique l'intention de Gelin fût bonne, vous verrez que je pensois avec raison que sa conduite étoit imprudente. La mienne l'avoit été aussi, en me reposant trop entiérement sur lui. C'étoit son esprit & sa hardiesse qui me l'avoient fait croire plus propre qu'un autre à prendre en main nos intérêts; connoissant sa vivacité, je n'avois eu garde de prévoir qu'il nuiroit à nos desseins par un excès mal entendu de sagesse & de modération. Tous nos malheurs sont venus néanmoins de cette source. Il s'imagina que, pour obtenir plus sûrement le délai qu'il alloit demander de notre mariage, il ne falloit rien faire qui pût donner le moindre doute de notre sincérité; & ce fut par cette raison qu'il consentit à embrasser la fille qu'on lui présentoit comme son épouse. Funeste raisonnement! qui put contribuer en effet sur le champ à nous faire accorder ce que nous desirions, mais qui a causé dans la suite la perte de tout notre bonheur, & presque celle de notre vie.

Le Ministre se disposoit à achever de nous unir par les cérémonies ordinaires, lorsque Gelin éleva la voix pour exposer notre demande à l'assemblée. Je n'entendis point son discours. Il le fit en François, parce qu'il auroit eu plus de peine à s'exprimer dans notre Langue, ne l'ayant apprise que depuis qu'il avoit quitté la France avec Madame Eliot. Le mélange des deux Nations qui composoient la Colonie, y avoit rendu les deux Langues si familieres, qu'on se servoit indifféremment de l'une ou de l'autre; & le Ministre s'étoit expliqué jusqu'alors en Anglois,

pour être entendu de mes trois compatriotes & de moi, qui ignorions la langue françoise. Je n'entendis donc point le discours de Gelin; mais, comme il parloit avec grace, & qu'on n'avoit nul sujet de se défier de nos intentions, je n'eus point de peine à démêler dans le visage des assistants, qu'ils trouvoient sa demande raisonnable. Elle fut écoutée avec l'applaudissement de tous les spectateurs. Le Ministre fut des premiers à l'approuver, & il donna même le nom de sagesse à l'envie que nous marquions de connoître nos épouses, & de mériter leur affection, avant que de commencer à entrer dans les droits du mariage. On nous accorda l'espace de six semaines, pour satisfaire un desir si juste & si modeste. Nous parûmes contents de ce terme, & tout le monde nous félicita, en sortant de l'Eglise, sur la maniere dont nous nous étions conduits dans l'assemblée.

Il n'y avoit point un seul de mes compagnons, qui ne desirât aussi ardemment que moi l'occasion de nous rejoindre, pour conférer en commun sur la situation de nos affaires. Nous nous dérobâmes à quantité d'importuns qui nous obsédoient, & nous prîmes à l'écart un lieu propre à notre entretien. Gelin étoit au comble de la joie. Il nous demanda d'abord, ce que nous pensions du service qu'il nous avoit rendu, & si nous n'étions pas satisfaits de l'adresse avec laquelle il avoit réussi. Il nous confessa ensuite, sans nous donner le temps de répondre, que quelque reconnoissance que nous crussions lui devoir, il étoit persuadé qu'il n'y avoit personne parmi nous à qui le succès de son action pût être aussi avantageux qu'à lui-même. J'étois perdu, nous dit-il avec transport, si les Ministres de l'assemblée eussent été aussi inflexibles à mon dif-

cours, que le sort l'a été à mes vœux. Je ne vous le cache point, mes chers amis; je suis amoureux au-delà de toutes mes expressions, & malheureusement ce n'est point de celle que le sort me condamne à épouser. Il ajouta qu'il avoit besoin là-dessus de notre conseil & de tous les secours de l'amitié que nous nous étions jurés. Nous nous regardâmes les uns les autres, après cette ouverture. Notre embarras paroissoit égal, & nous demeurâmes en silence pendant quelques moments. Enfin, nous prîmes la parole l'un après l'autre, & ce fut pour déclarer que nous étions atteints du même mal, & que nous demandions à nos freres & à nos amis la même assistance que Gelin. Cette ressemblance d'aventures ne fit que serrer le lien qui nous unissoit déjà. La chaleur avec laquelle chacun de nous s'exprimoit sur sa passion, nous garantissoit du zele avec lequel nous étions disposés mutuellement à nous servir, parce que chacun ne manqueroit point à mesurer les secours qu'il donneroit aux autres, sur ceux qu'il prétendroit d'eux pour lui-même. Nos premieres délibérations roulerent sur les moyens que nous avions à prendre pour voir nos maîtresses; c'étoit le point le plus difficile : nous nous reposions du reste sur l'amour & sur la fortune, autant que sur les conseils que nous recevrions les uns des autres dans les conférences que nous nous proposions d'avoir souvent en commun. Un de nos compagnons finit ce dernier embarras, en nous assurant qu'il avoit entendu dire à son hôte, que les jeunes filles ne seroient captives, comme elles étoient depuis notre arrivée, que jusqu'au temps de l'élection. Il en concluoit que nous aurions la liberté de les voir & de les entretenir, & ce ne devoit point être une chose embarrassante de

retrouver nos Maîtresses dans un Pays d'une si petite étendue ; les maisons étant d'ailleurs réunies presque toutes autour de l'Eglise & du Magasin , qui en étoient comme le centre. Nous convînmes unanimement que la prudence & la discrétion devant servir plus que tout le reste au succès de notre dessein , il falloit non-seulement que chacun veillât sur ses propres démarches, mais qu'il eût un œil ouvert sur celles de ses Compagnons. Nos intérêts étoient si liés, que les fautes particulieres ne pouvoient manquer de nuire à nos vues communes. Pour ce qui regardoit la conduite que nous devions tenir à l'égard de nos prétendues Epouses , nous ne prîmes point d'autre résolution que celle de les voir avec bienséance & sans affectation. Nous remîmes à former des projets si justes & plus précis, lorsque nous verrions un peu plus clair dans nos espérances, & que nous aurions commencé à démêler les premieres obscurités de notre entreprise. Il étoit nécessaire de nous assembler souvent, pour conférer ensemble; mais, comme des assemblées trop fréquentes pouvoient faire naître quelques soupçons, nous réglâmes le nombre à deux chaque semaine , & nous en marquâmes exactement le jour , l'heure & le lieu.

Nous nous séparâmes , pour retourner à nos logis. Le mien étoit toujours la maison de Madame Eliot. On nous avoit avertis que nous n'en changerions point, jusqu'à la conclusion de notre mariage ; on devoit nous donner alors à chacun notre demeure , & nous constituer Chefs de famille. Je trouvai Madame Eliot seule , qui m'attendoit pour souper ; mais je fus surpris de voir quatre couverts sur la table, au lieu de deux seulement qu'on y avoit mis jusqu'alors. Elle prévint mes questions, en me disant que la cérémo-

nie de l'élection étant terminée, j'aurois désormais la liberté de voir ses filles, & qu'elles alloient manger avec nous. Elle me témoigna en même-temps le déplaisir qu'elle avoit eu de ce que le sort avoit rejetté sa famille. Je ne veux point parler avec mépris, me dit-elle, de celle qui vous est échue; mais, sans me laisser aveugler par la tendresse que j'ai pour mes filles, je crois que vous n'auriez pas été le plus mal partagé, si le Ciel vous en eût donné une. Elles ont assez répondu aux soins que je me suis donnés pour les bien élever. Avec l'affection que j'ai pour vous, ajouta cette bonne Dame, que j'aurois été contente de pouvoir vous appeller mon fils! Comme je la remerciois de ce témoignage obligeant de civilité & d'amitié, ses filles, qu'elle avoit fait avertir de mon retour, entrerent pour me saluer.

Concevez, s'il se peut, ma joie & mon étonnement: au premier coup d'œil, je reconnus dans la plus jeune, la Maîtresse de mon cœur. C'étoit cette même personne qui m'avoit causé tant d'émotion à l'Eglise, & que j'avois déja juré d'aimer passionnément toute ma vie. J'avoue que tous mes projets de discrétion s'évanouirent à sa vue. Je me retournai vers Madame Eliot, & sans considérer l'effet que mon transport pouvoit produire: Ah! Madame, m'écriai-je, vous êtes la mere de ce que j'aime, & la maîtresse de tout mon bonheur. Elle fit une raillerie de mon exclamation, elle y répondit comme à un excès de complaisance & d'honnêteté. Je conçus aussi-tôt le tort que j'avois eu de m'expliquer si naturellement & je m'efforçai de réparer mon imprudence dans la suite de notre entretien. Mais, si mes discours furent plus modérés, mes regards le furent si peu, qu'ils acheverent de faire connoître à Madame Eliot la véritable disposition de mon cœur. Elle

affecta pendant le souper de parler de choses indifférentes, & elle fit signe ensuite à ses filles de se retirer. Lorsque nous fûmes seuls, elle me dit d'un visage sérieux, qu'elle me croyoit de l'inclination pour sa seconde fille; qu'elle ne concevoit point où je l'avois pu prendre, & que c'étoit pour elle un mystere qu'elle me prioit de lui expliquer. Je balançai sur ma réponse, dans le doute où j'étois si je devois lui confier mon secret. Enfin, comme je faisois beaucoup de fond sur sa bonté, je lui déclarai ingénuement ce qui s'étoit passé dans mon cœur à l'Eglise; &, sans lui rien découvrir de ce qui regardoit mes Compagnons, je lui confessai que la décision du sort étoit si opposée à mes inclinations, qu'il n'y avoit rien que je ne fusse disposé à faire pour éviter de m'y soumettre. Elle demeura quelque-temps à me répondre. Son embarras m'en causa beaucoup. J'appréhendois de m'être trop ouvert à une femme si sage, & je m'attendois qu'elle alloit me faire un crime de mes sentiments pour sa fille. Je ne puis vous approuver, me dit-elle enfin, sans blesser mon honneur & ma conscience. Votre amour est né trop tard; je ne vois nul jour à le faire réussir. J'aurois souhaité, de toute l'ardeur de mon ame, que vous eussiez pu épouser ma fille; mais, puisque c'est une chose impossible, je vous prie de ne m'en parler jamais davantage. Je suis même fâchée de savoir ce que je viens d'entendre. Non, ajouta-t-elle, après avoir rêvé un moment, je ne puis rien entreprendre pour vous, il est trop tard; & je vous demande en grace de ne me renouveller jamais la confidence que vous venez de me faire. Elle se retira après ce discours, sans m'avoir marqué qu'elle fût irritée contre moi. Je fis un nombre infini de réflexions sur sa réponse. Je la regardai d'abord comme une condamnation ac-

cablante, qui coupoit la racine à toutes mes espérances. Cependant, lorsque je vins à rappeller le ton dont elle avoit parlé, & son air rêveur qui étoit une marque d'incertitude, je me persuadai qu'elle ne pourroit condamner si absolument ce qu'elle confessoit qu'elle eût desiré dans d'autres circonstances. Elle ne vouloit rien entreprendre pour moi : mais rien ne m'empêchoit d'espérer qu'elle approuveroit peut-être ce que j'entreprendrois moi-même. Je compris que la bienséance ne permettoit point à une personne de son âge, & considérée comme elle étoit dans la Colonie, de prendre part aux petits stratagêmes d'un Amant, & d'aller contre les décisions des Anciens. Elle étoit fâchée, m'avoit-elle dit, de la confidence que je lui avois faite ; mais je crus qu'elle ne le seroit pas du succès de mes entreprises, & que son dessein étoit seulement de me faire entendre qu'il étoit à popros qu'elle parût les ignorer. Cette explication me parut si vraisemblable, & elle s'accordoit si bien avec la bonté que Madame Eliot m'avoit témoignée jusqu'alors, que je résolus de m'y attacher comme à une espece de regle pour ma conduite. Il me sera facile, disois-je, de reconnoître si je me suis trop flatté, par la maniere dont elle en usera désormais avec moi : si elle ne m'interdit point la vue de sa fille, j'aurai lieu de croire que, loin de condamner ma passion, elle l'approuve secrétement, & qu'elle lui souhaite une heureuse fin.

Ces agréables idées me firent passer une nuit des plus tranquilles. Je cherchai dès le matin l'occasion de voir *Angélique Eliot*, c'étoit le nom de ma charmante Maîtresse. Le plaisir de l'entretenir ne me fut point refusé : je fus même assez heureux pour me trouver quelque-temps seul avec elle. L'impression que ses attraits avoient faite sur moi

dans l'éloignement, n'étoit rien en comparaison de la nouvelle ardeur qu'un moment de sa conversation me fit sentir. Toute sa personne me parut un composé de merveilles. Je demeurai tremblant d'amour & d'admiration; & de chacun de ses traits, que je considérai d'abord en silence pendant quelques moments, il se forma dans mon cœur une image que tout le pouvoir du Ciel & des hommes n'en sauroit effacer. Quoique ce langage muet fût une assez vive expression de mes sentiments, j'ouvris la bouche pour les lui expliquer. Elle m'écouta sans m'interrompre. Je ne vis dans ses yeux, ni cette colere affectée, ni ces dédains de commande dont s'arme le faux honneur d'une Coquette ou d'une Hypocrite. Sa modestie se déclara par une honnête rougeur, qui servoit d'un nouvel ornement à son visage, & sa sincérité, par une réponse qui confirma l'idée que mon amour se formoit déja du caractere de son esprit & de son cœur. Elle me dit que, loin d'être fâchée de se voir aimée de moi, elle remercioit le Ciel des sentiments qu'il m'inspiroit pour elle; que, plus indifférente qu'on ne pensoit pour le mariage, elle ne s'étoit laissée conduire à la cérémonie de l'élection qu'avec répugnance; mais qu'elle confessoit que l'attention que j'avois eue à la regarder, & un mouvement de cœur qu'elle ne pouvoit définir, l'avoient fait sortir pendant quelques moments de son indifférence; qu'elle avoit souhaité d'être l'heureuse personne qui m'étoit destinée par le sort; qu'elle avoit trouvé de la douceur dans ce desir, & qu'elle n'avoit pas perdu ses espérances sans regret; mais que ne lui étant plus permis d'en conserver, elle se réservoit seulement quelque prétention à mon estime & à mon amitié.

Quand je n'aurois pas été déja vaincu par le

pouvoir de ses charmes, cette noble & vertueuse franchise eût été seule capable de m'attacher à elle pour toute ma vie. Je ne crus point devoir user de réserve avec une personne de ce caractere, ni employer les petits artifices que l'amour inspire aux Amants vulgaires pour assurer le succès de leur passion. Je pris sur le champ la résolution de lui découvrir non-seulement tous les secrets de mon cœur, mais celui même de mon intelligence avec mes compagnons. Je ne lui cachai ni nos murmures, ni nos desseins. Si j'ai eu le bonheur, lui dis-je, d'obtenir de vous quelques sentiments d'estime, avant même que j'eusse eu celui de vous parler & de vous connoître, je me flatte avec raison, que la connoissance que j'ai osé vous donner de ma passion, ne les diminuera point. Je renouvelle à vos pieds le serment que j'ai déja fait mille fois au fond du cœur, de n'aimer que vous seule, & de n'être jamais à personne, si je ne suis point assez heureux pour vous faire consentir que je sois à vous. Pourquoi en perdrois-je l'espérance? Ma destinée n'est-elle pas dans vos mains? Et qu'importent les Arrêts du sort, si vous en voulez prononcer un qui me soit favorable? En un mot, il dépend de vous, continuai-je, de m'accorder tout ce que mon cœur desire. Voyez si cette estime, dont vous m'avez flatté, est assez forte pour vous faire entreprendre quelque chose en ma faveur? Cette belle personne n'avoit pas moins de prudence, que de beauté & de modestie. Elle répondit, qu'elle s'étoit assez expliquée, pour me faire entendre qu'elle regarderoit elle-même comme un bonheur d'être à moi; mais qu'elle y voyoit si peu de possibilité apparente, qu'elle n'osoit en former le moindre espoir; qu'elle avoit son devoir & son honneur à ménager; & qu'après la déci-

fion du fort & le consentement que nous y avions donné, il lui paroissoit impossible de les accorder avec l'amour. Je n'eus point de peine à satisfaire à cette objection. La conduite, lui dis-je, qu'on a tenue à notre égard, est une tyrannie; il est inouï qu'on force des hommes libres à prendre des épouses pour lesquelles ils aient de l'aversion. A la vérité, jusqu'à présent, tout a paru volontaire de notre part; mais on a mal interprété nos dispositions, si l'on a cru que ce qui n'étoit qu'un effet de notre sagesse & de notre retenue, en fût un de notre consentement. Nous ne nous sommes point opposés à l'élection, parce qu'avec la crainte de causer du trouble & de la division dans la Colonie, nous avions l'espérance que le sort nous favoriseroit peut-être assez pour nous rendre contents de notre partage. Il s'est déclaré contre tous nos desirs; c'est un malheur dont nous sommes fâchés pour l'intérêt de la Paix : mais nous nous sentons si peu disposés à le supporter, que de six que nous sommes, il n'y en a point un seul qui ne soit résolu de tout hazarder pour rentrer dans une liberté qu'on n'a pu nous ôter avec justice. Qui pourroit condamner un sentiment si raisonnable & si naturel ? Je ne vois donc rien qui puisse blesser votre devoir, dans les faveurs que mon amour sollicite. Je suis à votre égard dans le cas ordinaire d'un Amant tendre & passionné, qui cherche à obtenir le cœur d'une Maîtresse qu'il adore; &, tous mes desirs étant légitimes, vous pouvez me rendre heureux, sans qu'il en coûte rien à votre honneur ni à votre innocence. J'ajoutai, pour lui faire goûter encore mieux ce discours, les raisons que j'avois de croire que Madame Eliot ne désapprouveroit point ma passion; & je lui représentai qu'il lui importoit peu d'être condamnée par quelques

Vieillards ridicules, & par quelques rivales jalouſes; pourvû qu'elle eût l'approbation du Ciel avec celle de ſa mere. Elle en tomba d'accord. Elle fut même ſi charmée de ce que je lui apprenois touchant Madame Eliot, qu'elle ne balança point à m'aſſurer qu'elle étoit diſpoſée à tout entreprendre, avec le conſentement de ſa mere. Comme je ne cherchois point à la tromper, je ne lui déguiſai pas qu'il y avoit quelque reſtriction à mettre dans ce que j'appellois l'approbation de Madame Eliot. Je lui fis comprendre, que cette Dame étant liée par les conſidérations politiques du reſpect humain, elle auroit peut-être peine à nous accorder un conſentement formel; mais je ſuis certain, ajoutai-je, qu'elle approuve ſecrétement mon amour, & qu'elle en ſouhaite le ſuccès dans le cœur. Dans le moment même que j'achevois ces paroles, le hazard amena Madame Eliot dans la chambre où nous étions. Sa préſence me fit naître le deſſein d'un petit artifice qui me réuſſit heureuſement. Ce fut de tirer d'elle avec adreſſe la confirmation de ce que j'avois dit de ſes ſentiments, perſuadé par la réponſe que ſa fille venoit de me faire, que la moindre apparence d'approbation formelle, ou tacite, leveroit toutes ſes difficultés. Hélas! Madame, m'écriai-je triſtement en la voyant entrer, qu'avois-je fait au ſort qui m'a exclus de l'heureuſe eſpérance de vous appeller ma Mere, & de porter la qualité de votre Fils? C'eſt depuis que j'ai vu l'aimable Angélique, que j'ai appris à ſentir tout mon malheur. Je ne m'en conſolerai de ma vie. J'en ſuis auſſi affligée que vous, répondit naturellement Madame Eliot. Je crois que vous auriez été bien content de cette petite créature, ajouta-t-elle en me montrant ſa fille. C'eſt un cœur admirable; elle me reſſemble. Vous me l'au-

riez donc donnée volontiers, repris-je ? & c'eſt ma mauvaiſe fortune toute ſeule que je dois accuſer, puiſque j'aurois pu compter ſur votre conſentement ? Quoique j'euſſe prononcé ces paroles à deſſein, elles ne laiſſerent point d'être accompagnées d'un ſentiment de cœur auſſi vif que ſi elles euſſent été l'effuſion naturelle : je me ſentis attendri juſqu'aux larmes. Madame Eliot qui s'en apperçut, en verſa elle-même quelques-unes en m'embraſſant, & elle m'aſſura qu'elle eût cru une partie de ſon ſang bien employé, ſi elle eût pu me rendre l'époux de ſa fille à ce prix. Je ne deſirois rien d'elle au-delà de cet aveu. Je fis prendre un autre tour à la converſation, & je remis à faire uſage une autre fois de ce qu'Angélique avoit entendu. L'occaſion ne tarda point à s'en préſenter. Cette aimable fille avoit fort bien pénétré dans mes vues ; & ſon cœur étant incapable de diſſimulation, elle me confeſſa qu'elle étoit ſatisfaite de l'innocente invention de mon amour. Je ſuis perſuadée de deux choſes, me dit-elle avec une ingénuité pleine de charmes : l'une, que vous m'aimez ſincérement (car à quoi pourrois-je attribuer cette préférence que vous me donnez ſur toutes mes compagnes, & ce qui me touche encore plus, cette ardeur & cette émotion que je vous vois lorſque vous m'approchez ? Je juge de ce qui ſe paſſe dans votre cœur, parce que j'éprouve dans le mien. (Je ne doute pas non plus, continua-t-elle, après la maniere dont ma mere s'eſt exprimée, qu'elle n'approuve ſecrétement vos deſſeins, & je conçois en même-temps qu'elle eſt obligée à des ménagements extérieurs, qui ne vous permettent point d'attendre d'elle un conſentement plus formel. Mais, en ſuppoſant qu'il ſuffiſe pour mettre mon honneur & mon devoir

à couvert, dites-moi donc, ajouta-t-elle en rougissant, ce que vous demandez de moi, & par quelle voie vous prétendez que je puisse devenir votre épouse. Mon embarras fut extrême à lui répondre ; car, dans le fond, je n'avois point encore imaginé de moyen qui pût satisfaire une fille honnête & vertueuse. Je comptois sur l'adresse & sur la vivacité d'esprit de Gelin. Cette matiere devoit être mise en délibération dans notre premiere conférence. Je fus donc contraint d'avouer à ma chere maîtresse que j'étois encore indéterminé sur le choix des moyens ; mais je l'assurai que son honneur m'étant aussi cher qu'à elle-même, elle ne devoit point appréhender que je lui fisse jamais de proposition qui pût alarmer sa délicatesse. Mes compagnons, lui dis-je, ont comme moi des vues pures & innocentes. Nous devons nous assembler, pour prendre une résolution commune sur cet important article; &, quelle qu'elle soit, l'amour n'y aura pas plus de part que la vertu & la sagesse. J'attendis en effet avec une extrême impatience le jour marqué pour notre assemblée. Dans cet intervalle, il fallut voir quelquefois par bienséance l'épouse qui m'avoit été donnée par le sort; mais la comparaison que je faisois d'elle à chaque visite, avec le véritable objet de ma tendresse, ne servoit qu'à m'affermir dans mon inclination pour l'aimable Angélique. J'étois presque continuellement auprès de cette chere personne; & comme il étoit naturel que, demeurant dans la maison de madame Eliot, je vécusse familiérement avec ses filles, on ne pouvoit mal expliquer mes assiduités. J'éprouvois tous les jours qu'à quelque excès qu'on s'imagine avoir porté l'amour, cette passion est sans cesse capable d'accroissement ; car les derniers momens

que je passois avec Angélique étoient toujours ceux où je me croyois le plus touché de ses charmes. J'en découvrois à chaque instant de nouveaux ; & , ce qui mettoit le comble à ma satisfaction , je ne marquois pas plus d'ardeur pour la convaincre de mes sentiments, qu'elle d'attention à me faire connoître qu'elle entroit dans le sens de mes soins, & qu'elle m'en tenoit compte au fond de son cœur.

Le temps de notre conférence étant arrivé , mes compagnons furent aussi ponctuels que moi à s'y rendre. Nous avions affecté , les jours précédents , de ne nous voir qu'en public, pour éviter tout air d'intrigue & de cabale. Cette précaution étoit importante parmi tant de Vieillards soupçonneux, qui n'avoient point d'autre occupation que d'observer notre conduite. Nous eûmes donc une satisfaction extrême de nous rejoindre , & de pouvoir nous entretenir en liberté. C'eût été un spectacle agréable pour une personne indifférente, que d'être témoin de la confusion qui régna d'abord dans notre assemblée , chacun s'empressant de parler , & voulant être le premier à rendre compte de l'état de sa fortune. Nous nous expliquâmes enfin tour-à-tour. Personne ne se plaignit de l'amour ; toutes nos maîtresses nous avoient écouté favorablement : avec cette différence peut-être , que quelques-unes s'étoient moins rendues par estime pour leurs amants , que par l'inclination violente qu'elles avoient pour le mariage. Notre contentement ne laissoit pas de paroître égal , l'amour-propre ne manquant point de nous persuader que nous devions nos conquêtes à notre mérite. Il étoit question de donner à des commencements si heureux une fin qui le fût aussi. On proposa diverses voies , qui furent long-

temps examinées. Celle d'adresser en corps nos plaintes à la Colonie fut rejettée comme trop incertaine : notre malheur seroit devenu sans reméde, si les vieillards eussent connu une fois nos desseins sans y vouloir consentir. Celle de quitter l'Isle & d'enlever nos maîtresses fut regardée comme dangereuse, quoique ce fût Gelin qui l'eût proposée. Il y avoit du danger, non-seulement dans les moyens qu'il eût fallu employer pour tromper la vigilance des habitants, & pour s'emparer des chaloupes, mais encore plus dans notre fuite même, que nous ne pouvions entreprendre sans guide, au milieu d'une mer inconnue, & n'ayant point la moindre connoissance de la navigation. Cependant, Gelin insista fortement sur ce parti. La difficulté de quitter l'Isle, nous dit-il, n'est pas plus grande que celle de nous assembler ici secrétement. Nous choisirons le temps de la nuit, pour nous rendre sur le rivage. Les chaînes qui retiennent les chaloupes, ne nous coûteront rien à rompre. Nous ne les mettrons en mer qu'à la pointe du jour, & je ne vois pas pourquoi nous craindrions de n'être pas aussi heureux à trouver l'Isle de Sainte-Hélene, que M. Drington qui l'a découverte le premier. Ce raisonnement ne fit point d'impression sur nous. A juger par la suite des événements, peut-être eussions-nous fait plus sagement de le suivre ; mais il nous parut alors téméraire, sans compter que nous ne nous croyions point assez sûrs de l'affection de nos maîtresses, pour oser leur faire une aussi étrange proposition que celle d'abandonner leurs parents & leurs amis, pour fuir avec nous. Le troisieme avis fut celui d'un mariage secret. Gelin qui l'avoit encore proposé, nous en représenta la nécessité avec tant d'adresse & d'élo-

quence, qu'après avoir rejetté absolument les deux autres, nous fûmes obligés de convenir que c'étoit le seul auquel nous puissions nous arrêter. Les plus timides d'entre nous y formerent encore quelques difficultés ; mais elles ne furent point aussi fortes que la résolution déterminée où nous étions de satisfaire notre cœur. Quel que pût être le ressentiment des Vieillards & des filles méprisées, nous comptions du moins qu'on ne penseroit jamais à nous ôter nos maîtresses lorsqu'elles auroient reçu notre foi, & que de leur part elles nous auroient accordé les libertés du mariage. Ce parti l'emporta à la fin. Il ne s'agissoit que de nous assurer de leur consentement. Ce devoit être l'ouvrage de notre adresse. Nous ne doutâmes presque point du succès. Il n'y avoit point d'apparence qu'elles balançassent long-temps, lorsqu'elles se verroient soutenues par l'exemple de leurs compagnes. Le nombre encourage ; & de quelque sagesse qu'on se pique, on ne se défend guere contre l'amour, quand on croit avoir trouvé le moyen de le justifier.

Cette importante délibération étant ainsi terminée, nous nous séparâmes avec les plus douces espérances. J'eus dès le lendemain l'occasion de m'expliquer avec Angélique. Elle la fit naître elle-même adroitement, pour être informée du résultat de notre conférence. Je ne lui déguisai rien. Vous êtes sincere, lui dis-je ; vos réponses doivent être décisives. Songez que je vous propose la seule voie qui puisse m'assurer le bonheur d'être à vous. C'est une voie honnête, votre vertu ne sauroit la condamner ; &, pour peu que vous écoutiez l'amour, elle vous paroîtra douce & facile. Que manquera-t-il à notre union, continuai-je, pour la rendre sainte

& légitime ? Vous savez en quoi consiste l'essence du mariage : ce n'est point dans une vaine cérémonie, c'est dans le don du cœur, & dans les serments qui l'accompagnent. Nous aurons pour témoins des nôtres, cinq couples d'amants, à qui nous rendrons le même service que nous attendons d'eux, & qui seront engagés par leur propre intérêt à attester la vérité de nos promesses. Si je vous apporte ces motifs, ajoutai-je, c'est pour satisfaire la délicatesse de votre honneur, en lui ôtant toute ombre de crainte & d'alarme ; car la seule raison à laquelle je voudrois devoir mon consentement, est la tendresse de mon cœur, & l'ardeur infinie de ma passion. Elle me répondit que, si nous avions eu besoin de tenir conseil pour prendre cette résolution, je ne devois pas trouver mauvais qu'elle me demandât aussi quelques jours pour se consulter elle-même ; qu'elle prévoyoit à la vérité que ses conclusions me seroient favorables ; mais qu'à quelque démarche que j'eusse le pouvoir de l'engager, elle y mettroit toujours une condition, sans laquelle il paroissoit impossible de satisfaire innocemment son amour & le mien ; qu'elle vouloit que sa mere fût informée de notre mariage, aussi-tôt du moins qu'il seroit achevé ; que la bienséance demandoit, à son avis, que je me chargeasse moi-même de lui annoncer cette nouvelle. Je fis vœu d'obéir sans réserve à ses volontés. Ce n'est que dans votre bonheur, lui dis-je, que je puis trouver le mien ; aussi mon attention ne sera qu'à vous rendre contente & heureuse, par une continuelle exécution de tous vos desirs. Mon respect & mes expressions passionnées la toucherent tellement, qu'elle me confessa, avant la fin de cet entretien, qu'elle n'avoit pas besoin de

tout le temps qu'elle m'avoit demandé pour délibérer.

L'Amour ne fut pas moins favorable à mes Compagnons. Dès la troisieme assemblée, nous trouvâmes, après le compte que chacun eut rendu de ses progrès, que nous pouvions faire fond sur la bonne volonté de toutes nos Maîtresses. Il nous restoit encore environ un mois de liberté; mais, comme notre dessein ne pouvoit s'exécuter trop tôt au gré de notre ardeur, nous résolûmes d'en avancer le moment, autant qu'il seroit possible. Nous étions dans la plus belle saison de l'année. La nuit qui devoit suivre celle où nous étions, fut choisie pour la célébration de nos amoureux mysteres. Nous convînmes du lieu. Il n'y en avoit point de plus commode aux environs que l'endroit même où nous tenions nos assemblées. C'étoit une belle prairie, environnée d'arbres épais, à deux cents pas du gros de l'Habitation. Il fut réglé que chacun s'y rendroit vers minuit, avec ce qu'il aimoit. Le jour qui précédoit cette heureuse nuit devoit être employé à disposer nos maîtresses, & à prendre des mesures avec elles pour les aider à se dérober de leurs maisons. Angélique trembla, lorsque je lui déclarai que nous étions si proches du terme de nos desirs. J'eus de nouvelles craintes à combattre, & quelques légeres objections à détruire; mais l'amour m'épargna une partie de la peine, soit en diminuant tout-d'un-coup les difficultés de mon aimable maîtresse, soit en augmentant la force de mes réponses. Elle me promit d'être prête à me suivre à minuit.

Cette heure desirée arriva: je l'entendis sonner. Tout étoit tranquille dans la Colonie, à la réserve de six heureux couples d'Amants, qui touchoient au moment de leur bonheur; j'attendois

Angélique à la porte de sa maison, que j'avois ouverte sans bruit. Elle ne se fit point attendre long-temps. Dieux! avec quelle joie la vis-je paroître & me chercher d'un œil timide & embarrassé! Je me fis appercevoir; &, la recevant pour la premiere fois à bras ouverts, je l'embrassai avec le plus vif transport que l'amour ait jamais inspiré. Nous gagnâmes en un moment la prairie. Une partie de nos Compagnons y étoit déja avec leurs amantes. La lune sembloit s'être ornée de toute sa lumiere, pour éclairer un spectacle digne de l'attention du Ciel & de la Terre; &, par un effet sans doute de l'extrême satisfaction de mon cœur qui se répandoit en quelque sorte sur toute la Nature, l'air ne m'a jamais paru si doux, ni la verdure si riante, que pendant le reste de cette charmante nuit.

Aussi-tôt que notre petite troupe fut assemblée, Gelin, qui avoit pris quelque supériorité sur nous par son air décisif & sa facilité à s'exprimer, nous fit un prologue agréable sur la cérémonie que nous étions prêts de commencer. Il remercia d'abord la fortune & l'amour, au nom de l'assemblée, & puis prenant un ton plus Chrétien, il nous parla des obligations du mariage que nous allions contracter, avec autant d'éloquence que le Ministre avoit fait à l'Eglise. Nous approuvâmes son discours. Il fut le premier à prononcer ensuite une forme de serment, qu'il avoit eu soin de préparer. Elle étoit exprimée en termes si forts qu'indépendamment de l'amour & de l'honneur qui nous attachoient pour toujours à nos aimables maîtresses, elle eût pu servir de frein à notre inconstance, & de préservatif contre nos dégoûts, pendant une éternité de mariage. Nous la prononçâmes tour-à-tour. Nos maîtresses, ou plutôt nos épouses, la répéterent

après nous. Tout s'exécuta avec décence & avec modestie. Que manquoit-il à une cérémonie si sage, pour être regardée comme un mariage saint & solemnel ? le Ciel l'approuva sans doute; car nous avions ménagé religieusement tous ses droits. Cependant, il a plu à des hommes cruels & injustes de la traiter d'union sacrilége, & de rompre des nœuds qui devoient être immortels par leur nature, comme ils le feront par leur inclination. Je ne puis me rappeller le souvenir de cette nuit délicieuse, sans admirer que mon cœur, qui fut alors capable de tant de joie, ait pu l'être ensuite de tant de désespoir & de douleur. Ciel! comment passe-t-on subitement du comble du bonheur à l'excès de la misere ?

Chaque moment de cette belle nuit fut marqué par un transport. Nous la passâmes, chacun de notre côté, dans les bras de nos épouses. Que le temps nous parut court! Mais, hélas! ce fut une imprudence extrême de ne nous être pas défiés qu'il couleroit si vîte. Le jour nous surprit. Nous nous apperçûmes tard que ce que nous avions continué de prendre pour la lumiere de la Lune, étoit celle du Soleil. Il n'y eut personne de nous qui ne sentît le danger auquel nous allions nous trouver exposés. Il étoit plus grand encore pour nos épouses que pour nous. Il falloit qu'elles retournassent chez elles sans être remarquées, & la chose ne paroissoit presque pas possible. Nous entendions déja le bruit des Habitants qui commençoient à sortir de leurs maisons, & la crainte nous faisoit imaginer qu'ils cherchoient leurs Filles, après s'être apperçus de leur évasion. Nous tînmes conseil un moment. Plusieurs de nos Compagnons étoient d'avis de rentrer tous ensemble sans autre ménagement, & de déclarer notre mariage à toutes les personnes

qui se présenteroient à notre rencontre. C'est un aveu, disoient-ils, qu'il faut que nous fassions tôt ou tard : prenons cette occasion, puisque nous ne saurions sortir autrement d'embarras. Ce conseil devoit être suivi ; mais nos épouses s'y opposerent par un sentiment de pudeur & de timidité. Elles se figurerent que c'étoit se livrer à une honte certaine que de reconnoître qu'elles avoient été prises en quelque sorte sur le fait. Quoiqu'elles avouassent qu'il falloit tôt ou tard que notre mariage fût public, elles souhaitoient que cela se fît insensiblement & d'une maniere qui ne les exposât point à la raillerie ; car c'étoit tout ce qu'elles s'imaginoient qu'elles avoient à appréhender. Nous nous le figurions comme elles. Pour les satisfaire, nous consentîmes qu'elles prissent seules le chemin de l'Habitation, & que, si elles ne pouvoient gagner leurs maisons sans être apperçues, elles tâchassent de trouver quelque prétexte pour excuser leur absence nocturne. Je ne sais de quelle excuse elles auroient pu s'aviser, mais, dans le moment même qu'elles nous quittoient après nous avoir embrassés tendrement, nous découvrîmes le Ministre de la Colonie, qui venoit vers nous avec quelques Anciens. Ils n'avoient point d'autre dessein que de prendre l'air en se promenant ; cependant, la vue de six de leurs filles qu'ils apperçurent avec nous, & dont ils eurent même le temps de remarquer quelques-unes entre nos bras, les saisit d'inquiétude & d'étonnement. Ils s'avancerent aussi promptement que leur âge le permettoit. Le premier mouvement de notre crainte nous portoit à fuir, & à nous cacher puérilement derriere les arbres ; mais nous fîmes réflexion que c'étoit nous confesser criminels. La proposition de déclarer notre mariage fut renouvellée inutilement.

par Gelin. Nos épouſes la rejetterent encore. Je pris la parole. Tout eſt perdu, leur dis-je, ſi nous nous déconcertons. Ecoutez-moi; je me charge de l'événement. Il n'eſt que trop certain que le Miniſtre nous a apperçus; mais je ne crois point qu'il ait pu découvrir au juſte le nombre que nous ſommes. Il faut que deux d'entre nous, continuai-je en parlant à mes Compagnons, ſe baiſſent juſqu'à terre, & ſe retirent en rampant vers les arbres voiſins. J'en fis auſſi-tôt baiſſer deux. Tâchez, leur dis-je, de vous cacher ſi bien que vous ne paroiſſiez point. Et nous, ajoutai-je en m'adreſſant aux autres, allons librement au-devant du Miniſtre avec nos épouſes : nous lui dirons qu'étant ſortis pour prendre l'air du matin, nous les avons rencontrées par le même hazard qui nous le fait rencontrer lui-même. Il ne s'imaginera nul deſſein caché dans notre rencontre, lorſqu'il nous verra un nombre inégal d'hommes & de filles. Mon expédient fut applaudi. Heureuſement l'herbe étoit aſſez haute pour cacher la retraite de nos deux compagnons; car le Miniſtre avec les ſiens n'étoit plus qu'à cinquante pas de nous. Nous les abordâmes. En allant j'avois prié Gelin, qui s'exprimoit plus aiſément que moi, de leur tenir le diſcours que je lui avois ſuggéré. Il le fit d'un air libre, qui parut les perſuader. Cependant étant retournés auſſi-tôt avec nous vers l'habitation, ils garderent ſur la route un ſérieux que j'eus peine à expliquer, ne me défiant pas qu'ils euſſent vu nos embraſſements, ni qu'ils euſſent le moindre ſoupçon que Gelin les eût trompés par une fable. Notre retour fut marqué de quantité d'habitants; mais la compagnie du Miniſtre nous mit d'abord à couvert de la médiſance.

Nous les quittâmes aſſez froidement. Les cinq

épouses de mes compagnons se retirerent chez elles, & je n'ai pas été informé si l'on s'étoit apperçu de leur absence, ni de quelle maniere elles y furent reçues. Pour moi, qui avois le même chemin à prendre que la mienne, je concertai avec elle de quelle excuse nous nous servirions pour satisfaire sa mere. Qu'avons-nous à balancer, dis-je ? Vous savez de quoi nous sommes convenus, & ce que je vous ai promis à votre propre sollicitation. J'arrêterai Madame Eliot, tandis que vous retournerez à votre chambre. Je lui ferai la confession sincere de notre amour & de notre mariage. Ce n'est point avec elle que nous avons à garder des mesures ; elle nous aime, & sa colere ne sauroit être longue ni violente. Je n'appréhende rien pour moi, répondit ma chere épouse ; mais j'ai un pressentiment de quelque malheur qui vous menace. Je souhaiterois qu'il tombât sur moi tout entier. Le ton dont elle prononça ces paroles me glaça le sang. Je m'arrêtai pour la regarder fixement. Dieu ! lui dis-je, que m'annoncez-vous, & que signifie ce langage ? Elle balança quelque-temps à me répondre ; mais l'ayant pressée de parler, elle me demanda pardon de m'avoir caché une chose importante qu'elle avoit apprise la veille. Hier, reprit-elle, après l'entretien que nous eûmes ensemble, ma sœur vint me dire que le Ministre étoit venu voir ma mere, & qu'ils avoient eu une conversation longue & animée, dont elle avoit trouvé moyen d'entendre une partie. Quoiqu'elle n'ait pu suivre exactement le fil de leur discours, elle a compris, par les expressions du Ministre, qu'il se plaignoit de votre froideur pour celle que le sort vous a donnée pour Epouse, & qu'il l'attribuoit à quelque inclination

qu'il vous soupçonnoit d'avoir conçue pour ma sœur ou pour moi. Ma mere s'est expliquée avec désintéressement, en protestant de son ignorance. Mais cet homme vif & impérieux, qui est accoutumé à se faire respecter dans la Colonie, lui a répliqué que c'étoit pour elle une affaire de la derniere conséquence ; & en la quittant, il l'a priée de se souvenir de l'aventure de M. *Guiton*. Il est certain, continua Angélique, que cette aventure est capable d'effrayer tous les Epoux qui seroient tentés d'oublier ici leur devoir. M. Guiton étoit un homme des plus distingués de la Colonie. Outre son mérite personnel, on avoit pour lui une extrême considération, parce qu'il étoit fils du Maire de ce nom, qui commandoit à la Rochelle pendant le siége, & qui se signala par un zele extraordinaire pour la Religion. Cependant, ayant eu le malheur d'être surpris dans un commerce d'amour qu'il entretenoit ici avec la femme d'un autre, rien ne le put sauver du châtiment. Il fut condamné à mourir, & son supplice fut d'être noyé dans la mer avec son Amante aux yeux de toute la Colonie. Tous les Anciens se crurent obligés à cet exemple de rigueur, pour assurer la fidélité des Mariages. Quelque impression que le souvenir de cette Histoire ait faite sur moi, ajouta mon Epouse, je ne vous en ai rien communiqué, non-seulement parce que vous avez su me persuader que notre engagement ne blesse point le devoir, & que nous ne sommes point par conséquent dans le cas de M. Guiton, mais, par une raison plus forte, je n'ai point honte de vous l'avouer, c'est la tendresse que vous m'avez inspirée. Je ne pouvois être sans quelque crainte de refroidir la vôtre, en vous causant peut-être de la frayeur.

Aujourd'hui, me dit-elle en finissant, je me trouve plus timide que je ne l'étois hier. Je ne sais si c'est la rencontre du Ministre qui m'alarme, ou si c'est qu'étant assurée maintenant d'être à vous, j'appréhende plus que je ne faisois la perte d'un bien que je possede, mais il me semble que mon cœur m'avertit secrétement que j'ai quelque chose à craindre pour vous. Plaise au Ciel que mon inquiétude soit vaine, ou du moins qu'elle ne présage rien de fâcheux que pour moi !

Si le commencement de ce discours m'avoit affligé, la fin me rassura. Je n'y considérai même que ce qu'il y avoit de tendre & d'aimable de la part de mon Epouse, pour lui en marquer mon vif ressentiment. L'Histoire de M. Guiton, lui dis-je, n'a rien de commun avec la nôtre. Quand vous me l'auriez apprise hier avec la visite & les menaces du Ministre, votre récit n'auroit pas été plus capable de me refroidir, qu'il ne l'est de m'effrayer aujourd'hui. Vous m'aimez, n'est-ce pas ? Vous ne vous repentez point de ce que vous avez fait pour moi, & vous êtes résolue de soutenir jusqu'à la fin de votre vie la vérité de nos engagements ? Laissez au Ministre la liberté de se plaindre & de menacer. Nous ne sommes point ses esclaves. Pour ce qui regarde les malheurs que vous appréhendez, je ne saurois croire que le Ciel nous en prépare, puisque nous ne les avons point mérités. Si les hommes s'en mêlent, il ne leur sera peut-être pas aisé de réussir. Comptez du moins que les effets de leur malignité n'arriveront pas facilement jusqu'à vous. Dans le fond, je me trouvois plus tranquille & plus résolu depuis la conclusion de notre mariage, que je ne l'avois été auparavant. Angélique étoit à moi ; je n'étois plus inquiété par mes desirs. Je ne l'étois pas

non plus par mes craintes ; car, outre la solidité de nos liens, que je croyois à l'épreuve de toutes les attaques du Ministre & de la Colonie, je trouvois dans mon cœur un fond de courage, qui me répondoit assez que je saurois défendre les droits de mon Epouse & les miens.

Nous arrivâmes à la maison de Madame Eliot. Je ne remarquai point qu'on s'y fût apperçu de notre absence. J'entrai dans une chambre où elle étoit seule, tandis qu'Angélique se retira adroitement à la sienne. La maniere dont elle me reçut ayant achevé de m'assurer qu'elle n'étoit encore informée de rien, je demeurai quelque-temps incertain si je devois prendre ce moment pour m'expliquer. Enfin, je crus que ce seroit un avantage de l'avoir prévenue contre toutes les mauvaises impressions qu'elle ne manqueroit point de recevoir d'ailleurs. Je me jettai à ses genoux. Je lui découvris que j'étois son fils. La crainte de vous déplaire, lui dis-je, ou plutôt celle de vous communiquer mon mariage avant l'exécution, m'a retenu ; mais je me suis flatté que vous ne le condamneriez pas, puisque vous l'avez souhaité. La charmante Angélique est mon Epouse. J'aurois renoncé à toutes les fortunes du monde, pour arriver à ce bonheur. Il ne me manque plus que votre aveu, sans lequel ma félicité est imparfaite ; car, après le nom de son Epoux, rien ne m'est si cher que celui de votre fils. J'aurois eu le temps de faire un discours beaucoup plus long, avant que Madame Eliot fût en état de me répondre, tant elle paroissoit surprise & effrayée même de m'entendre. Enfin, comme j'avois cessé de parler, elle me répondit, presque en tremblant, qu'elle prioit le Ciel que nous n'eussions rien fait témérairement : mais que je lui apprenois la plus étrange & la

plus embarrassante nouvelle qu'elle pût jamais recevoir. Expliquez-vous davantage, ajouta-t-elle avec le même air d'inquiétude. Dites-moi ce que c'est que vous appellez votre mariage, & comment vous êtes devenu mon fils. Je lui exposai toute notre Histoire. O cher Bridge! s'écria-t-elle après m'avoir entendu, que je crains que vous n'ayez manqué de prudence, & que vous ne nous ayez exposés à des peines auxquelles nous ne trouverons jamais de remede! Je ne vous cacherai point que j'ai souhaité vous voir l'Epoux de ma fille, & que dans ce moment même, parmi toutes mes alarmes, j'ai de la joie que vous le soyez devenu. Mais écoutez ce que vous avez à craindre, & moi peut-être avec vous. J'en tremble, ajouta cette bonne Dame, & j'ose à peine vous le dire: Elle me rapporta là-dessus l'entretien qu'elle avoit eu la veille avec le Ministre. Sa fille aînée n'en avoit entendu que la moindre partie. Cet Ecclésiastique impérieux & vindicatif avoit des raisons particulieres d'être irrité contre moi. C'étoit la fille de son frere qui m'étoit échue par le sort. Il avoit appris d'elle, & il l'avoit peut-être remarqué lui-même, que mon empressement à la voir n'avoit pas été des plus ardents. En effet, il m'avoit été impossible de prendre assez sur moi-même pour rendre des soins à une créature très-désagréable, que j'eusse eu peine à souffrir, quand je n'aurois pas eu le cœur rempli de la charmante Angélique. Je l'avois vue rarement, & moins même que je n'y étois obligé par intérêt & par bienséance. Le Ministre, à qui cette fille étoit très-chere, expliquant ma froideur comme une marque de dégoût & de mépris, étoit vivement piqué; &, comme on s'aveugle toujours sur le mérite

de ce qu'on aime, il avoit moins attribué mon indifférence aux mauvaises qualités de sa Niece, qu'à mon mauvais goût. Mon assiduité à demeurer du matin au soir chez Madame Eliot avoit achevé de lui ouvrir les yeux. Il jugea que j'y étois retenu par l'amour. Rappellant même la tendresse que cette Dame marquoit pour moi dans toutes les occasions, & la bonté qu'elle avoit eue de souhaiter que sa maison me servît de logement jusqu'à ce qu'on m'en eût préparé un, il s'imagina qu'elle favorisoit mon amour pour l'une de ses deux filles. Toutes ces idées l'avoient échauffé jusqu'au point de le faire venir chez elle pour lui marquer son mécontentement. Elle avoit reçu d'abord ses reproches avec modération ; mais il en laissa échapper quelques-uns de piquants, qui lui attirerent des réponses aussi vives. En un mot, Madame Eliot, pour défendre l'honneur de ses filles, lui avoit répondu qu'elle les avoit assez bien élevées pour ne pas craindre qu'elles imitassent jamais la Maîtresse de Guiton. Or cette Maîtresse, qui avoit été punie avec son Amant, n'étoit autre que la Belle-sœur du Ministre, & par conséquent la mere de sa Niece. Un outrage de cette force ne se pardonne guere. Le Ministre avoit quitté Madame Eliot, en la faisant souvenir qu'il avoit opiné le premier à la condamnation de sa Belle-sœur, pour l'exemple de la Colonie ; & en protestant avec serment, que, s'il avoit eu cette sévérité pour sa famille, il en auroit encore plus pour toutes les femmes de l'Isle qui s'écarteroient le moins du monde de leur devoir. Je ne doute point, reprit Madame Eliot, après m'avoir fait ce récit, qu'il n'ait eu mes filles en vue dans cette menace. Le peu d'apparence qu'il y avoit hier

à ce qui vous est arrivé cette nuit, m'empêcha de les avertir si-tôt d'être plus retenues que jamais dans leur conduite. Le mal est fait, & nous voilà exposés à tout le ressentiment de notre Ministre. Ah ! ma chere mere, interrompis-je, quel nom donnez-vous au plus saint mariage qui fût jamais ? Vous l'appellez un mal ; & moi je défie toute la haine du Ministre d'y trouver à redire. Je confesse, me dit-elle, qu'avec toutes les mesures que vous avez gardées, votre action peut porter un meilleur nom ; & je ne balance pas à le reconnoître, comme vous le souhaitez, pour un engagement saint & légitime ; mais vous ne savez pas ce que c'est que la haine d'un homme vindicatif, & vous ignorez en particulier le caractere de notre Ministre. Elle ajouta qu'elle n'étoit que trop sûre qu'il trouveroit le moyen de nous perdre.

J'avoue qu'en l'entendant parler de cette sorte, & rappellant les obligations que j'avois à cette généreuse Dame, presque aussi vivement que ce que je devois à mon épouse & à moi-même, je ne pus me défendre d'un mouvement furieux d'indignation & de colere. Lui, nous perdre, m'écriai-je ! je ne le laisserois pas vivre un moment, si je croyois qu'il en conçût la pensée. Rassurez-vous, Madame, continuai-je, nous ne sommes que six, mais capables, si je ne me trompe, d'en effrayer un plus grand nombre. Nous nous ferons rendre justice, puisqu'il le faut, & comptez que vos intérêts ne seront pas oubliés. J'allois sortir pour joindre mes Compagnons, & les exhorter à ne pas nous laisser opprimer. Madame Eliot, qui me vit trop agité, me pria de me tranquilliser un moment. Je l'employai à faire appeller Angélique que je voulois présenter moi-même à sa mere. Elle entra timidement.

Venez,

Venez, ma chere ame, lui dis-je, venez remercier la meilleure de toutes les meres; elle nous pardonne la liberté que nous avons prise de nous unir sans son consentement. C'étoit elle seule néanmoins que nous devions ménager : mais sa bonté n'a rien d'égal, que la malignité de ses ennemis. Je rends graces au Ciel; qu'ils soient aussi les nôtres, & je ne me crois pas mieux lié par le serment que j'ai prononcé de vous adorer toute ma vie, que celui que je fais de la défendre & de la venger. Madame Eliot étoit la douceur & la bonté même. Elle me pria de modérer mon transport, & d'attendre, du moins pour éclater, que le Ministre parût se disposer à l'exécution de ses menaces. Ce sera alors votre intérêt, me dit-elle, autant que le mien. Elle embrassa ensuite sa fille, en répandant quelques larmes. Elle lui dit qu'à la vérité elle n'eût jamais donné son consentement à notre mariage, si nous eussions pris la liberté de le lui demander; mais que le Ciel ayant disposé les choses si heureusement, elle ne pouvoit s'empêcher de nous en laisser voir de la satisfaction. Cependant je ne suis pas tranquille, ajouta-t-elle, & je prévois tant d'orages qui vont se former, soit de la part du Ministre & des Anciens, qui n'approuveront jamais votre démarche, soit de la part de Bridge & de ses Compagnons, qui ne souffriront peut-être pas qu'on en use durement avec eux, que je ne sais à quoi nous devons nous attendre pour l'avenir. Je lui protestai encore que, de quelque maniere que notre affaire pût tourner, il n'y avoit point de péril à craindre pour elle, tant que je serois en état de la défendre.

Tandis que je tâchois de la rassurer, & que je partageois mes caresses entre cette bonne mere &

ma chere épouse, un domestique du Ministre demanda à me parler de la part de son Maître. Je penchois à le renvoyer brusquement; mais Madame Eliot me conseilla de l'écouter. Il n'avoit point d'autre commission, que de m'avertir de me rendre sur le champ chez le Ministre. Peut-être en aurois-je fait difficulté dans la chaleur où j'étois encore, si je n'eusse fait réflexion que je pourrois recevoir dans cette visite quelque éclaircissement utile à notre sûreté. Je m'y rendis aussitôt. On me fit entrer dans une salle, où je fus surpris de trouver mes cinq compagnons. Ils me dirent, qu'on les avoit fait avertir comme moi de s'y rendre. Nous eûmes un moment pour nous entretenir. Je leur racontai ce que j'avois appris de Madame Eliot, & je leur fis remarquer les conséquences qu'ils en devoient tirer pour eux-mêmes. Madame Eliot, leur dis-je, est une femme sage & expérimentée. Elle tremble pour sa fille & pour moi : soyez sûrs qu'elle ne tremble pas sans de fortes raisons. Or je n'ai point de malheur à craindre, dont vous ne soyez menacés. Ainsi, lorsque je vous parle de mes intérêts, je crois que vous ne devez pas en séparer les vôtres. Ils me répondirent unanimement que je n'avois pas besoin d'employer d'autres raisons que celle de l'amitié, pour les intéresser à la défense de mon épouse & à la mienne; & qu'ils comprenoient bien d'ailleurs qu'étant tous complices de la même action, nos intérêts ne pouvoient plus être séparés. Nous nous engageâmes à l'instant par les serments les plus redoutables, de nous secourir les uns les autres jusqu'à l'effusion de tout notre sang. Comme j'avois été le premier à leur proposer cette nouvelle ligue, & qu'ils avoient le souvenir présent du service que je leur

avois rendu dans la prairie, ils s'accorderent à me choisir pour leur Chef. Gelin fut nommé pour m'assister. Ils firent un nouveau serment de nous obéir sans réserve, dans tout ce qui se rapporteroit à notre intérêt commun & à celui de nos épouses. Tout cela fut exécuté en un instant.

Le Ministre parut. Je le considérai sans doute avec les yeux de la colere & de la haine, car tout me sembloit odieux dans sa figure & dans ses manieres. Il jetta les yeux sur moi en parlant, comme sur celui dont il étoit apparemment le moins satisfait. Toute la Colonie, nous dit-il, est mal édifiée de votre conduite. C'est une chose inouie parmi nous, que de jeunes gens de votre âge, & déjà liés par de saintes promesses à des épouses que le Ciel lui-même a pris soin de leur assigner, fassent des promenades nocturnes avec des personnes d'un autre sexe. Autant qu'un tel scandale est étrange, autant sommes-nous résolus de ne le pas supporter. On ne nous en impose pas aisément par des fables. D'où veniez-vous, demanda-t-il fiérement, lorsque je vous ai rencontré ce matin avec une troupe de jeunes filles sans modestie & sans pudeur?

J'étois encore ému du court & vif entretien que je venois d'avoir avec mes compagnons, & de celui que j'avois eu un moment auparavant avec Madame Eliot. J'avoue que je ne me trouvai point assez de modération, pour répondre tranquillement à cette interrogation outrageante. Lorsque nous sommes venus dans cette Isle, lui dis-je d'un ton aussi fier que le sien, nous avons prétendu y entrer dans tous les droits des Habitants, & sur-tout dans les deux principaux, qui sont la liberté & l'égalité. Si nous y reconnoissons une autorité supérieure à nous, ce n'est pas celle d'un Particulier, qui n'a point ici d'autre emploi que

de réciter les Prieres à l'Eglise ; c'est uniquement celle de l'Assemblée générale de la Colonie. Ainsi, Monsieur, ajoutai-je, retranchez cet air impérieux & hautain, qui vous convient moins qu'à personne. Nous rendrons compte de nos actions à ceux qui ont le droit de le demander. L'orgueil du Ministre fut extrémement déconcerté par cette réponse. Il se remit néanmoins, après un silence d'un moment. Ne vous y trompez pas, reprit-il. Quoique je ne m'attribue ici nulle autorité, je vous déclare que c'est le Corps même de la Colonie qui s'explique à vous par ma bouche, & je vous renouvelle de sa part la question que je vous ai faite : D'où veniez-vous ce matin ? Me trouvant pressé de cette sorte, & craignant de nuire à nos intérêts en refusant de répondre, je pris le parti d'abréger tout-d'un-coup les difficultés, & de profiter de cette occasion pour déclarer hautement notre mariage. Je jettai les yeux sur mes compagnons, pour les préparer à ce qu'ils alloient entendre, dans le dessein de leur faire sentir que je ne faisois rien imprudemment & sans réflexion ; je les tournai ensuite vers le Ministre. Apprenez donc, Monsieur, lui dis-je d'un ton honnête & modéré, ce que vous marquez une si vive curiosité de savoir. Nous sommes nés libres. Rien ne nous a paru si injuste & si mal conçu, que cette odieuse cérémonie du sort, à laquelle vous avez voulu que nous fussions redevables de nos Epouses. Des Anglois & des François ne souffrent point qu'on tyrannise leur cœur. Nous sommes rentrés dans nos droits, en nous choisissant nous-mêmes de cheres & d'aimables moitiés, qui partageront désormais nos peines & nos plaisirs, & qui nous feront goûter de nouvelles douceurs dans ce séjour de paix & d'innocence. Il nous étoit impossible d'y vivre heureux

ſans elles ; &, comme on nous a promis du bonheur en nous y conduiſant, nous nous flattons qu'on nous laiſſera jouir avec tranquillité du ſeul bien auquel nous l'avons attaché. Je lui fis une révérence profonde après cette harangue, & tous mes compagnons m'imiterent en gardant le ſilence.

Je tâcherois inutilement de vous repréſenter les premieres marques de ſa ſurpriſe & de ſon indignation. Il rougit & il pâlit vingt fois, tour-à-tour, dans le même inſtant. Il s'agitoit, ſans pouvoir ouvrir la bouche pour donner paſſage aux expreſſions de ſa colere, qu'on croyoit voir à tout moment prête à ſortir de ſes levres. Son tranſport me fit pitié. Je fis ſigne à mes Compagnons de ſe retirer avec moi, & je lui dis en ſortant : Vous ſavez à préſent nos ſecrets, Monſieur, nous vous les avons communiqués, afin que vous preniez la peine de les rendre publics. Il n'y a que les crimes, dont on s'obſtine à faire myſtere, & notre conſcience n'en a point à nous reprocher. Il me répondit alors, en deux mots, qu'il nous en feroit reconnoître plus d'un, & qu'il trouveroit le moyen de les punir. Nous le quittâmes. Mes compagnons me remercierent vivement de ce que je venois de faire pour eux. Ils me proteſterent qu'ils en étoient plus tranquilles, & je crus reſſentir auſſi le même effet. Nous ne fîmes plus difficulté d'apprendre notre aventure à tous ceux qui ſe rencontrerent dans notre chemin. Quelques-uns parurent l'approuver. D'autres nous témoignerent de la ſurpriſe, ſans nous expliquer leur ſentiment. Nous renouvellâmes nos engagements mutuels, avant que de nous ſéparer ; &, pour avoir plus de facilité à prendre nos meſures en commun, nous réſolûmes de continuer à tenir deux fois chaque ſemaine nos aſſemblées dans la prairie.

Je retournai chez Madame Eliot que je trouvai pleine d'impatience à m'attendre. Elle approuva d'abord la résolution que j'avois prise de déclarer tout au Ministre, & aux Habitants que j'avois rencontrés. Il lui sembla pendant quelques moments, comme à moi, que c'étoit un fardeau dont elle se sentoit déchargée. Elle fut la premiere à me dire : Après tout, & malgré toutes mes craintes, qu'avons-nous à appréhender du ressentiment du Ministre ? quel mal sa haine nous peut-elle faire ? Ma fille dépend-elle de lui ? Je consens, moi, qu'elle soit votre épouse : & de qui recevra-t-elle des ordres qu'elle doive respecter plus que les miens ? Cependant, elle en revenoit malgré elle à ses inquiétudes, lorsqu'elle pensoit au caractere du Ministre, & au démêlé qu'elle avoit eu avec lui. Elle trouva même, en me faisant répéter le discours qu'il nous avoit tenu, de quoi augmenter sa crainte, & elle y découvrit la semence de tous les maux qu'il nous préparoit. Il nous avoit parlé de liens & de promesses d'une maniere à nous faire croire qu'il nous regardoit comme engagés à nos épouses de hazard. Ciel ! s'écria Madame Eliot, après y avoir réfléchi un moment, comment cette observation m'a-t-elle d'abord échappé ? Vous verrez, ajouta-t-elle, que ce sera de cet endroit qu'il composera son venin, & qu'il lui donnera toute la force dont la haine & la malignité sont capables.

Nous passâmes une partie de la journée à nous entretenir de ses alarmes. Nous eûmes soin de faire sortir de temps en temps un domestique, pour s'informer de ce qui se passoit dans l'Habitation, & du tour qu'on y donnoit à notre aventure. Il nous rapporta, vers le soir, que tous les Anciens étoient assemblés au Consistoire, à la priere du Ministre qui les avoit fait avertir. Il n'y avoit

point à douter que ce ne fût notre affaire qu'on y mettoit en délibération. Les inquiétudes de Madame Eliot redoublerent. Angélique ne paroissoit point alarmée. Elle étoit tranquille, disoit-elle, avec son amour & son innocence. Pour moi, qui connoissois trop bien la prudence de sa mere, pour croire qu'elle se troublât mal-à-propos, je pensai que, malgré l'air de confiance que j'avois affecté aussi jusqu'alors, je devois prendre en secret quelques mesures pour notre sûreté. La qualité de Chef que mes compagnons m'avoient accordée, sembloit m'obliger à ce soin. Je sortis pour les assembler. Il fallut me dérober adroitement de la maison, car Madame Eliot & mon épouse n'auroient point consenti que je me fusse éloigné avant que d'être instruit des résolutions du Consistoire. Je les trompai, en les quittant, sous un faux prétexte. Dieu! quel aveuglement me faisoit courir à ma perte! Je m'éloignois d'elles pour leur préparer du secours; & ma présence eût peut-être été le seul moyen qui eût pu servir un moment, après mon départ, à les défendre & à les secourir.

En quittant la maison, j'envoyai un domestique chez mes cinq fideles amis, pour les avertir que j'allois les attendre au lieu de nos conférences. Nous étions convenus d'une espece de mot du guet, que nous nous faisions porter dans les occasions extraordinaires, & qui suffisoit pour nous faire entendre qu'il étoit nécessaire de nous assembler sur le champ. Ils ne tarderent point à me suivre, après l'avoir reçu de ma part. Je les trouvai informés comme moi de l'assemblée qui se tenoit au Consistoire. Ils ne m'en parurent point aussi émus que je croyois qu'ils devoient l'être. Je les fis sortir de cette dangereuse sécurité, en leur rapportant les réflexions que Madame Eliot m'a-

voit fait faire sur le discours du Ministre. Prenons-y garde, leur dis-je, nous sommes engagés dans une affaire sérieuse. Si notre propre intérêt n'a point assez de force pour faire naître nos défiances & nos craintes, tremblons du moins pour nos cheres épouses. Qui sait à quoi l'animosité du Ministre peut engager les Anciens ? La plupart sont des gens simples, & accoutumés depuis longtemps à suivre ses décisions & à les respecter. Voyons, continuai-je, quel parti prendrions-nous, si l'on en venoit à la persécution ouverte ?

De différents avis qui furent proposés, dont quelques-uns alloient à l'éclat & à la violence, nous crûmes devoir préférer pour la premiere fois le plus pacifique. C'étoit de nous rendre tous ensemble à la salle du Consistoire, & de demander en grace d'y être introduits. Nous espérâmes qu'un exposé sincere & naturel de notre conduite pourroit faire impression sur l'esprit des vieillards, & servir, du moins pour le présent, de contrepoids aux déclamations du Ministre. Gelin fut chargé d'expliquer nos sentiments & nos intentions. Nous nous hâtâmes de retourner sur nos pas. Chacun de nous paroissoit satisfait de cette résolution, qui étoit en effet le parti le plus sage auquel nous puissions nous arrêter. Mais, quelque sagesse & quelque retenue que nous eussions tâché de mettre jusqu'alors dans toutes nos démarches, il étoit arrêté au Ciel qu'elles n'auroient qu'un succès triste & déplorable : l'injustice & la cruauté devoient l'emporter sur la droiture & sur la vertu. Les Anciens du peuple, nos Juges, & nos peres, avoient tenu un Conseil d'iniquité contre nous. Ils étoient à exécuter notre ruine, tandis que nous les cherchions pour leur présenter nos larmes, & les attendrir en faveur de notre innocence.

Hélas ! qu'il est accablant d'avoir été heureux, lorsqu'on est condamné à porter le souvenir de son bonheur au milieu d'une tristesse & d'un désespoir sans remede ! C'est de moi qu'on peut dire exactement, que ma félicité n'a guere duré plus d'un jour. Otez de ma vie le temps que j'ai passé à espérer la possession d'Angélique, & cette nuit charmante où je me vis au comble de mes vœux, tout ce qui a suivi ou précédé ce court intervalle de plaisir, n'a été qu'un enchaînement de miseres & d'infortunes. Vous allez entendre le récit des plus funestes.

Nous vîmes, en approchant de l'habitation, une foule de personnes qui s'empressoient de courir vers le même lieu, & qui paroissoient y être attirées par un spectacle extraordinaire. Quoique je fusse tout occupé du péril de mon épouse, il ne me vint point à l'esprit qu'elle pût être intéressée dans cet événement. Je doublai néanmoins le pas pour satisfaire ma curiosité, & mon agilité naturelle me fit avancer beaucoup plus vîte que mes compagnons. Je m'informai de ce qui se passoit. On m'apprit qu'on venoit d'arrêter, par l'ordre des anciens, Angélique Eliot, avec quelques autres filles, & qu'elles avoient été renfermées étroitement dans une même prison. Je me fis répéter deux fois cette affreuse nouvelle, que mon saisissement m'empêchoit d'abord de comprendre. Mes compagnons étant arrivés après moi, se firent raconter la même chose, & se trouverent à-peu-près dans le même état que moi, après l'avoir entendue. Ils se demandoient l'un à l'autre, d'un air interdit, ce que nous allions faire, & par où nous devions commencer. Pour moi, je me trouvai si oppressé, que je fus pendant quelques moments dans une impuissance absolue de par-

ler. Enfin, j'embrassai celui qui étoit le plus proche de moi. O Ciel! m'écriai-je, ô mes chers amis! que dites-vous de ce coup funeste? Si vous avez pour vos épouses la tendresse que j'ai pour la mienne, ne voulez-vous pas mourir avec moi pour les défendre? Venez; vous m'avez choisi pour votre chef, je veux que vous me voyez expirer le premier: mais ne me refusez pas votre secours. Malgré ce transport, je fis réflexion que nous étions sans armes. Je ne savois même qui il falloit attaquer, ni de quel côté je devois chercher la prison de mon épouse. J'aurois pu m'en informer; mais, considérant qu'une résolution sage ne sauroit être l'effet d'une agitation violente, je crus qu'avant que de rien entreprendre, je devois retourner chez Madame Eliot, & prendre d'elle des informations certaines. Je conseillai à mes amis d'aller aussi chez leurs hôtes; &, comme le jour tiroit vers sa fin, je leur fis promettre de se rendre à la prairie dans l'obscurité, pour y tenir un nouveau conseil. Nous nous séparâmes: je me hâtai jusqu'à perdre haleine. Hélas! c'est fait de moi, disois-je en allant, ma perte est trop assurée; mais mes ennemis n'en riront pas long-temps. Le perfide Ministre périra: il sera le premier objet de ma vengeance. En approchant du logis, je vis trois hommes qui paroissoient se promener aux environs. Ils vinrent à moi lorsqu'ils m'eurent apperçu. Je ne me défiai nullement de leur dessein. C'étoient trois suppôts du Consistoire, qui m'attendoient pour m'arrêter, tandis qu'un pareil nombre exécutoit le même ordre à l'égard de chacun de mes compagnons. Ils m'envelopperent, & quelque vigoureuse que fût ma résistance, ils me tinrent saisi si étroitement qu'il me fût impossible de m'échapper de

leurs mains. Un traitement si indigne me jetta dans un transport qui ne peut être représenté. Je fus moins conduit que traîné vers ma prison. Les efforts que je faisois continuellement pour me dégager, attirerent une foule d'habitants à ma suite. J'invoquai leurs secours, en leur représentant l'injustice & la tyrannie du Ministre : ils m'écouterent en silence, sans que je pusse juger quelle sorte d'intérêt ils prenoient à ma peine. Enfin, l'on me fit entrer dans une chambre enfoncée du magasin, où je trouvai deux de mes compagnons qu'on avoit déja eu le temps d'y conduire. Mes gardes m'y renfermerent avec eux, & se retirerent sans explication.

Ce fut avec Gelin qu'on m'associa, & avec un Anglois nommé *Johnston*. Les trois autres furent aussi renfermés ensemble dans une même chambre. Il me parut que la furie de Gelin ne cédoit guere à la mienne.

Ses premieres paroles furent un horrible serment, par lequel il s'engagea à tirer une vengeance éclatante de l'outrage qu'il recevoit, & à sortir ensuite de l'Isle avec son épouse, dût-il s'exposer à périr mille fois au milieu des flots. J'étois trop animé moi-même, pour condamner son ressentiment; mais, après nous être ainsi soulagés par des plaintes & des menaces, je lui fis faire attention que la difficulté seroit à les exécuter; & que, pour agir en hommes raisonnables, il falloit en chercher des moyens avec un peu plus de tranquillité. Premiérement, lui dis-je, il faudroit savoir quelles sont les vues du Consistoire & du Ministre, en nous faisant arrêter. Que chacun de nous y réfléchisse un moment. Gelin avoit l'esprit vif & pénétrant. Je suis sûr, répondit-il presqu'aussi-tôt, qu'ayant dessein de rompre notre mariage, comme le

Ministre nous l'a fait pressentir, ils ont cru devoir s'assurer de nous, pour empêcher que nous n'ayons le dernier commerce avec nos épouses. Ils ne se figurent point que nous avons pris les devants, & qu'il n'a rien manqué à notre cérémonie. Si cela est, repris-je, c'est une affaire à terminer en deux mots, en déclarant qu'elles sont nos épouses d'effet & de nom. Mais je ne vois point, ajoutai-je, que cette raison, qui explique fort bien notre captivité, puisse servir de même à expliquer celle de nos épouses, pour le but que vous supposez ; il étoit inutile de les faire arrêter avec nous. Gelin ne put répondre à cette objection, quoiqu'il eût raisonné juste par rapport à nous ; ainsi, nos conjectures n'ayant atteint qu'à la moitié de la vérité, il nous fut impossible de prendre des mesures aussi étendues que le malheur qui nous menaçoit. L'unique résolution à laquelle nous nous arrêtâmes fut de faire avertir un des Anciens, ou le Ministre lui-même, que nous avions des choses d'importance à leur communiquer, & de leur découvrir naturellement que notre mariage étoit hors de leurs atteintes, & que nous n'avions rien omis de ce qui pouvoit le rendre indissoluble.

Cette démarche étoit nécessaire, & elle nous eût réussi sans doute heureusement, si nous eussions eu des ennemis moins adroits & des épouses moins timides : mais le Ministre, en formant le plan de sa vengeance, avoit prévu tout ce qui pouvoit y servir ou s'y opposer. Il avoit senti, comme Gelin se l'étoit fort bien imaginé, que le principal obstacle qui nuiroit à ses vues, seroit la consommation de notre mariage. C'étoit effectivment pour le prévenir qu'il avoit su persuader au Consistoire de nous

ôter la liberté. Et, comme il avoit quelque crainte de s'y être pris trop tard, parce qu'il étoit assez vraisemblable que de jeunes gens qui avoient passé la nuit ensemble n'auroient pas manqué de se satisfaire, son premier soin avoit eté de tirer de nos épouses une confession de la vérité. Il s'y étoit pris d'une maniere si adroite & si maligne, qu'au lieu de les engager à s'expliquer avec franchise, il les avoit mises en quelque sorte dans la nécessité de faire une déposition toute favorable à ses desseins. A peine furent-elles renfermées dans leur prison, qu'il s'y transporta avec quelques Vieillards qui devoient servir de témoins. Il leur reprocha d'abord, avec les termes les plus odieux, leur hardiesse à disposer d'elles-mêmes sans le consentement de leurs proches, & sans l'approbation du Consistoire. Il leur fit entendre qu'une union telle que la nôtre, loin de mériter le nom de mariage, étoit un crime qui ne pouvoit être pardonné. Enfin, n'ayant rien épargné pour les troubler par la crainte, il ajouta qu'il comptoit du moins que leur pudeur ne s'étoit point oubliée; qu'elles n'avoient point abandonné l'honneur & la vertu, jusqu'au point de consentir à quelque chose d'indécent dans la prairie. Après avoir préparé leur esprit par ce discours artificieux, il leur demanda compte, d'un air juridique, de tout ce qui s'étoit passé entr'elles & nous la nuit précédente. Ces douces & timides créatures furent si embarrassées de cette question, que, moitié par crainte, moitié par modestie, elles déguiserent une partie essentielle de la vérité; & le Ministre ayant pris acte de ce qu'elles avoient nié & confessé, le fit signer sur le champ aux Vieillards qui l'accompagnoient. Il vint de là au magasin; &, com-

me il nous connoissoit Gelin & moi pour les plus fermes & les plus résolus de notre troupe, il remit à nous voir les derniers. Ce fut une nouvelle source de malheurs pour moi; car nos trois compagnons, auxquels il s'adressa d'abord, n'étant pas plus capables que nos épouses de prendre leur résolution sans conseil ou sans exemple, il les intimida aussi facilement qu'elles, & tira d'eux des réponses qui ne furent gueres moins nuisibles à nos intérêts.

Nous le vîmes entrer dans notre chambre au moment que nous nous y attendions le moins, & dans le temps que nous nous entretenions encore du dessein que nous avions pris de le faire appeller. Nous nous fîmes violence pour le saluer civilement, & pour entendre avec une apparence tranquille ce qu'il avoit à nous dire. Il étoit accompagné de quatre Vieillards. Le ressentiment particulier qu'il avoit contre moi, & le souvenir de la réponse que je lui avois faite quelques heures auparavant, le porterent sans doute à m'adresser d'abord la parole. Je l'avois bien prévu, me dit-il avec un air de raillerie, que votre action ne paroîtroit pas si innocente aux yeux du Consistoire, que vous vouliez tantôt qu'elle parût aux miens. La témérité & la présomption sont ordinaires aux jeunes gens, & je ne vois que trop que vous avez tous les défauts de votre âge. J'eus la force de ne pas répliquer à ce discours insultant. Il continua de me dire qu'il étoit là, de la part du Consistoire, pour entendre de nous plus réguliérement qu'il n'avoit fait à sa maison, les circonstances de notre assemblée nocturne, & le détail d'une entreprise aussi contraire à la Religion, qu'à l'honnêteté & aux bonnes mœurs. Gelin ouvrit la bouche pour répondre; mais la crainte que j'avois de

sa vivacité, me fit hâter de la prévenir. Vos injures, dis-je au Ministre, ne changent rien à la justice de notre cause ; j'espere que notre action paroîtra plus innocente aux yeux du Consistoire, lorsqu'elle lui sera expliquée par un Interprete moins partial & moins passionné que vous. Nous ne refusons pas néanmoins de vous faire le récit des circonstances de notre mariage, que vous demandez en son nom. Elles blessent si peu la Religion & l'honnêteté, que notre gloire, au contraire, est d'avoir su ménager parfaitement les droits de l'une & de l'autre. Je lui racontai ensuite, avec la fidélité la plus exacte, l'ordre que nous avions observé dans notre engagement, & je ne manquai point de peser en particulier sur le dernier acte de cette tendre cérémonie.

Il rougit en m'écoutant ; &, lorsque j'eus cessé de parler, il se tourna vers les Vieillards pour leur demander avec un souris amer, s'il avoit eu tort de leur dire en venant à la chambre où nous étions, qu'il alloit avoir affaire aux plus rusés & aux plus dangereux de notre bande. Je pénetre votre artifice, continua-t-il en s'adressant à moi ; mais vous en tirerez peu de fruit. Croyez-moi, n'ajoutez pas l'imposture au désordre de vos compagnons, qui sont plus prudents & plus retenus que vous. La peine que j'eus à concevoir ce discours, m'empêcha d'y répondre autrement que par une protestation de sincérité. Chimeres, me dit-il d'un ton méprisant ; &, prenant une plume, il écrivit quelques lignes, qu'il fit signer aux quatre Vieillards qu'il avoit amenés. Pendant qu'il écrivoit, je demandai à Gelin & à Johnston s'ils comprenoient quelque chose à ce qu'ils avoient entendu. Nous conclûmes ensemble qu'il falloit que nos compagnons eus-

sent été trompés par adresse, si l'on avoit tiré d'eux des réponses différentes des nôtres ; ou qu'ils nous eussent trahis, s'ils les avoient faites volontairement. Ce fut en vain que nous priâmes le Ministre de nous éclaircir davantage ; il nous lut seulement ce qu'il venoit d'écrire. C'étoit notre déposition. Il marquoit qu'elle étoit conforme à celle de nos épouses & de nos compagnons, excepté qu'étant plus adroits, nous prétendions, contre le témoignage des autres, que notre mariage avoit été consommé. Cette maniere nette de s'exprimer ayant achevé de m'ouvrir les yeux, je lui dis : prenez garde, Monsieur, votre dessein n'est pas droit. Vous allez vous engager dans quelque démarche imprudente. Comptez, ajoutai-je, que je ne vous ai rien déclaré qui ne soit certain ; & que, quelques vues qu'aient pu avoir nos compagnons & nos épouses en s'expliquant différemment, ils ne refuseront point de convenir de la vérité en notre présence. Oui, me répondit-il, quand vous aurez eu le temps de les instruire à parler comme vous, & à n'être pas plus sinceres dans leurs réponses. Il nous quitta sans vouloir nous écouter davantage.

Il n'est que trop clair, dis-je alors à Gelin, qu'on travaille à nous perdre ; &, s'il en faut croire le rapport du Ministre, nos épouses & nos compagnons prêtent des armes contre nous. Il n'y a que le secours du Ciel qui puisse nous faire sortir d'embarras, car la force n'est ici de nul usage, & la justice ne paroît guere écoutée au Consistoire. S'il nous reste quelque espérance, c'est de faire valoir nos droits dans une Assemblée générale de la Colonie. Il faut la demander. Si le Consistoire s'oppose à une prétention si raisonnable, nos plaintes n'en seront que

plus justes & plus capables d'émouvoir le peuple en notre faveur; & , si l'on se rend à notre demande, vous êtes éloquent, je ne doute point qu'en exposant la vérité de notre histoire & en découvrant les malignes intentions du Ministre, vous ne mettiez tout le monde dans nos intérêts. Quoique Gelin parût m'écouter, je m'apperçus qu'il ne me donnoit qu'une partie de son attention. Cette froideur me surprit; elle ne s'accordoit point avec sa vivacité. Je lui en fis un reproche. Il continua à me regarder en silence d'un air distrait, & qui marquoit une profonde rêverie. Enfin, l'ayant pressé de me répondre: Oui, me dit-il, je suivrai volontiers votre avis, & nous demanderons, comme vous dites, une Assemblée générale. Mais, si cette tentative ne réussit point, je roule un dessein sur le succès duquel vous pouvez vous reposer plus sûrement que sur mon éloquence. C'en est trop, continua-t-il en s'animant; on nous traite avec une indignité qui n'eut jamais d'exemple. J'ai eu besoin de faire des efforts infinis pour imiter votre modération à la vue du Ministre, & au discours insultant qu'il nous a tenu; mais comptez que j'ai trouvé le moyen d'humilier son orgueil, & de nous faire respecter plus qu'on n'a fait jusqu'à présent dans la Colonie. Je le pressai de s'ouvrir davantage. Il me dit qu'il seroit temps de s'expliquer, lorsque le remede qu'il méditoit seroit nécessaire; mais qu'il me l'assuroit infaillible, & que nous pouvions nous flatter par avance du plaisir de ravoir nos épouses entre nos bras, & nos ennemis à nos pieds. Quelle que pût être son idée, je le priai de l'abandonner pendant quelque-temps, pour se préparer à soutenir notre cause dans l'Assemblée générale. Le lendemain nous envoyâmes notre Geolier chez le Ministre & les

principaux Vieillards, pour leur signifier que nous ne reconnoissions point d'autre Tribunal que celui du corps entier de la colonie, & pour les prier d'en hâter la convocation. Ils répondirent qu'ils examineroient notre demande. Nous nous persuadâmes si fortement qu'ils n'oseroient la refuser, que nous en devînmes beaucoup plus tranquilles. Gelin s'occupa durant quelques jours à composer sa harangue. Je méditai pendant ce temps-là sur les sujets que nous avions de craindre & d'espérer, ou je m'entretenois avec Johnston de l'inquiétude de nos épouses, & de la tendresse infinie que nous devions à ces cheres personnes, pour prix de leur complaisance & de leur généreuse affection. Elles avoient désavoué les faveurs que l'amour nous avoit fait obtenir d'elles; mais il nous étoit aisé de juger que c'étoit par timidité & par modestie. Nous soupçonnions même le Ministre de les y avoir engagées par artifice. Pour moi j'étois si sûr du cœur d'Angélique, que je n'appréhendois ni sa froideur ni son changement. Ma plus forte peine étoit causée par son absence, & par la persuasion où j'étois qu'elle souffriroit infiniment de la mienne.

Nous passâmes ainsi quatre jours sans être visités de personne, & toujours dans la folle opinion qu'on nous accorderoit la liberté de nous justifier aux yeux de toute la colonie. Le cinquieme jour, au matin, le Ministre entra dans notre chambre avec les mêmes Anciens qui l'avoient accompagné la premiere fois. Il prit un air doux & obligeant pour nous parler. Je vous apporte, nous dit-il, des nouvelles plus heureuses, sans doute, que vous n'aviez lieu de les espérer. Quelque ressentiment que le Consistoire ait eu comme moi de l'irrégularité de votre

conduite, nous avons cru devoir la pardonner à votre jeunesse. Nous savons que dans les esprits bien disposés, la sagesse la plus solide & la plus constante est quelquefois le fruit des plus grandes fautes. On n'en goûte que mieux la vertu & le devoir, lorsqu'on y revient, après s'en être écarté. Nous oublions donc l'égarement où vous êtes tombés par légéreté & par imprudence. Vous demandiez une Assemblée générale ; vous connoissiez mal vos vrais intérêts : comptez que vous en eussiez été traités moins favorablement que de nous. Mais votre affaire ne passe point les bornes de l'autorité que la Colonie a confiée au Consistoire, & vous devez remercier le Ciel de ce que nous nous en sommes réservé la connoissance. Ecoutez, ajouta-t-il gravement, la Sentence qu'on vient de porter en votre faveur. Il nous lut ensuite un papier qui contenoit en substance : Que, de quelque rigueur qu'on eût usé à l'égard de Guiton, dans un cas à peu près semblable au nôtre, le Consistoire avoit jugé à propos de nous traiter avec plus d'indulgence, non-seulement en faveur de notre jeunesse, mais principalement à cause de notre arrivée récente, qui ne nous permettoit pas d'être encore instruits parfaitement des loix & des usages de l'Isle ; qu'il nous condamnoit donc seulement à recevoir avec humilité la correction douce & charitable que le Ministre nous feroit publiquement à l'Eglise, & à expier par trois semaines de prison le scandale que nous avions causé parmi nos freres ; qu'il nous seroit permis ensuite de nous rejoindre à nos légitimes épouses, à celles qu'il avoit plu à Dieu de nous donner par la voie du sort, & que nous avions acceptées solemnellement à la face du Ciel & de la Terre, pour

vivre dans une douce union avec elles, en époux tendres, en fideles Protestants, & en paisibles Concitoyens. Que pour ce qui regardoit les six filles immodestes & sans vertu, qui avoient abusé de quelques avantages qu'elles avoient reçus de la nature pour nous détacher de notre devoir, & pour nous engager à former avec elles des liens profanes qu'elles avoient osé appeller du nom de mariage, au préjudice de celui que nous avions contracté avec nos seules & légitimes épouses, le Consistoire remettoit à ordonner de leur punition dans sa prochaine Assemblée, & qu'en attendant leurs Sentences, elles continueroient à être resserrées dans une étroite prison, sans avoir la liberté de parler même à leurs proches & à leurs amis. Tel fut le favorable Arrêt qui nous fut intimé par la bouche du Ministre, & de la part du Consistoire. Ministre, Consistoire, noms vénérables, masques sacrés dont l'injustice, la perfidie & la cruauté abuserent pour notre perte.

Je vous rapporte ce fatal Arrêt presque dans toute son étendue. Ce ne fut pas néanmoins sur le champ que nous connûmes tout ce qu'il renfermoit de terrible & de foudroyant pour nos cheres épouses & pour nous; car Gelin eut à peine entendu qu'on y établissoit la disposition du sort comme un mariage légitime, par lequel notre véritable mariage se trouvoit annullé, qu'il jetta un cri perçant qui empêcha le Ministre d'achever. Il n'y eut point de degré, du commencement de son transport à son excès. Jamais la fureur & l'indignation ne s'exprimerent plus vivement. Je le conjurai envain de se modérer dans une conjoncture où il me sembloit que la violence ne convenoit point encore à nos affaires; je ne pus rien ob-

tenir de ce tempérament tout de feu. Il donna mille noms injurieux au Miniſtre ; il lui reprocha ouvertement ſa malignité & ſon hypocriſie. Il ne ménagea point davantage le Conſiſtoire & toute la Colonie ; &, joignant les menaces aux reproches & aux injures, il fit ſerment d'employer le fer & le feu pour notre défenſe & pour celle de nos épouſes. Le Miniſtre, que cet emportement avoit d'abord un peu déconcerté, ſe remit ; &, ſe ſouvenant ſans doute que nous étions captifs, & qu'il nous étoit plus facile de faire des menaces que de les exécuter, ce fut cette penſée apparemment qui lui inſpira la hardieſſe d'inſulter à notre diſgrace par quelques railleries ameres. Gelin, perdant toute conſidération, alloit ſe jetter furieuſement ſur lui, ſi je n'euſſe fait mes efforts pour l'arrêter. Sortez, Monſieur, dis-je au Miniſtre, ſortez, s'il vous reſte quelque ſageſſe, & ne nous mettez pas dans la néceſſité de punir tout-à-la-fois vos artifices & vos inſultes. Il ſortit en nous exhortant malignement à nous ſoumettre à la volonté du Ciel & à l'ordre de nos Supérieurs.

Gelin me fit des plaintes violentes, de ce que j'avois arrêté le mouvement de ſa colere. Je lui repréſentai que c'étoit un bonheur pour nous que j'euſſe conſervé plus de ſang-froid & de modération que lui. Croyez-vous, lui dis-je, que j'en ſois moins ſenſible que vous aux indignités qu'on nous fait eſſuyer ? J'ai frémi comme vous en écoutant le Miniſtre, & le ſoin de ma vie ne m'eût pas empêché de le punir, ſi je n'euſſe eu qu'elle à ménager ; mais n'avons-nous pas des épouſes qui attendent nos ſoins & nos ſecours ? Que deviendront-elles, ſi nous nous mettons imprudemment hors d'état de ſervir à leur défenſe ? Elles tremblent ſans doute du péril où

elles sont exposées : combien leurs alarmes vont-elle redoubler, lorsqu'elles apprendront la Sentence du Consistoire ? Ces innocentes victimes n'ont point d'autre ressource que notre amour & nos promesses. Sans doute qu'elles pensent maintenant à nous, qu'elles s'entretiennent de nous ; & que, si elles se flattent de quelque espérance, c'est sur notre tendresse & notre fidélité, sur notre prudence & notre courage qu'elles croient la devoir établir. Ah ! cher Gelin, ajoutai-je en l'embrassant, de quel ressentiment ne se rend-on point le maître avec de tels motifs ! & la colere est-elle une passion qui puisse le disputer un moment à l'amour ? Quoiqu'il m'eût écouté d'abord avec peine, je remarquai que mon discours avoit calmé peu-à-peu son émotion. Il convint qu'il avoit manqué de prudence ; &, comme il aimoit passionnément son épouse, les réflexions qu'il fit sur le danger qui la menaçoit, l'attendrirent jusqu'à lui faire verser des larmes. Il m'assura que sa colere même n'avoit été qu'un effet de son amour. Mais, commençant à sentir que l'emportement excessif avec lequel il avoit parlé au Ministre, rendroit infailliblement notre cause plus mauvaise, il me dit qu'il croyoit qu'il étoit temps d'employer le remede qu'il avoit différé jusqu'alors à m'expliquer. Son dessein, comme vous allez voir, répondoit à son caractere vif & entreprenant.

Il avoit eu la curiosité, peu de jours après son arrivée dans l'Isle, de se faire conduire dans toutes les parties du Magasin, pour observer l'ordre & la disposition de ce vaste bâtiment. Il avoit remarqué que les armes, que les Habitants avoient apportées d'Europe, se conservoient avec soin dans un grenier, quoique ce fût le meuble dont on faisoit le moins d'usage

dans l'Isle. Elles consistoient en cinquante ou soixante fusils, quantité de pistolets, un assez grand nombre d'épées, & quelques tonneaux de poudre. La porte du grenier ne se fermoit jamais. Celle de notre prison n'étoit pas assez forte pour résister à nos efforts, si nous entreprenions de l'ouvrir avec violence. Gelin, après avoir fait ces observations, s'étoit imaginé que rien ne nous étant plus facile que de nous saisir des armes & de la poudre, nous pouvions non-seulement secouer le joug du Ministre & du Consistoire, & nous défendre contre leurs desseins, mais nous rendre même les maîtres absolus de l'Isle, par la terreur des armes à feu. Il n'avoit pas manqué de faire attention que nous n'étions que trois, & qu'un si petit nombre suffiroit difficilement au soutien d'une si grande entreprise : mais son génie fertile lui avoit fourni bientôt une ressource. Premiérement, il étoit clair que lorsqu'une fois nous nous serions déterminés à rompre notre Prison, nous n'aurions pas de peine à rejoindre nos trois Compagnons qui étoient enfermés comme nous dans une chambre du Magasin. Quelque sujet que nous eussions de nous plaindre de leur mollesse & de leur timidité, il n'y avoit nul doute qu'ils ne marquassent plus de courage lorsqu'ils seroient animés par nos exhortations & par notre exemple. Mais la principale espérance de Gelin portoit sur des vues bien plus profondes & plus étendues. J'avoue qu'il leur donna un tour si plausible en me les expliquant, qu'il m'y fit entrer tout-d'un-coup, & que j'admirai, dans son projet, une justesse de raisonnement dont je ne l'avois pas cru capable jusqu'alors. De quelque sévérité de mœurs, me dit-il, & de quelque zele qu'on se pique ici à observer les Loix & les déci

sions des Anciens, il faut poser pour principe, que nous avons affaire à des hommes : or, des hommes ne sauroient renoncer aux sentiments de la nature. Nos épouses ont des parents à qui elles sont cheres sans doute, & qui ne les voient point exposées au péril sans s'intéresser pour elles. Ces parents ont des amis & des domestiques. Si nous supposons que les six familles de nos épouses aient quatre amis chacune, & chacun de ces amis un domestique, voilà déja cinquante personnes sur la bonne volonté desquelles nous pouvons compter ; & la moindre chose que nous puissions attendre d'eux, c'est qu'ils ne prendront point parti contre nous. Mais qui nous empêche d'espérer qu'avec un peu d'adresse à les presser & à les émouvoir, nous réussirons à les mettre dans nos intérêts, & peut-être à les faire seconder ce que nous voulons entreprendre pour notre liberté ? C'est une commission dont je me charge, ajouta Gelin, & je fais assez de fond sur ce peu d'éloquence que vous m'attribuez, pour ne pas désespérer du succès. Je leur ferai comprendre que, loin d'en vouloir aux Loix ou à la Religion, personne ne sera plus fidele que nous à les respecter ; que nous n'avons point d'autre dessein que de nous défendre de la tyrannie du Ministre, & de garder inviolablement la foi que nous avons donnée à leurs filles ; que notre satisfaction & notre repos n'y sont pas plus intéressés que leur propre honneur ; enfin, que nous sommes leurs enfants, les époux de leurs filles, & qu'après ces cheres moitiés de nous-mêmes, ils n'ont rien ici qui les touche de plus près que nous. Je ne connois rien au cœur humain, ajouta-t-il, si ces considérations n'ont pas la force de les ébranler. Je leur exposerai alors mon dessein, & je suis porté à croire que, loin de

de le condamner, ils prendront ouvertement parti pour nous. Nous nous emparerons ensuite de l'Isle, du Ministre, des Anciens, & nous mettrons dans la Colonie l'ordre qui nous conviendra le mieux.

Tout me parut possible, & même facile dans ce projet. Johnston l'approuva comme moi; mais nous le regardâmes comme une derniere ressource, à laquelle nous ne devions avoir recours qu'à l'extrémité. Gelin s'obstinoit à le vouloir exécuter dès le même soir. Il voulut tenter du moins de sortir de notre prison pendant la nuit pour aller chez les Parents de nos épouses, & pour commencer à disposer leurs esprits en notre faveur. Nous y consentîmes. Mais, quoique nos portes ne fussent point absolument à l'épreuve des efforts que nous aurions pu faire pour les ouvrir, nous ne pouvions en venir à cette violence, sans que le Geolier s'en apperçût le lendemain. C'eût été nous exposer à nous faire resserrer davantage, & ruiner par conséquent toutes nos espérances. Gelin fut obligé de convenir que toutes les parties de son entreprise devoient être exécutées en même-temps, c'est-à-dire, qu'il ne pouvoit penser à sortir que la même nuit que nous choisirions pour briser nos portes, & pour nous mettre en possession de la poudre & des armes. Nous lui promîmes qu'elle ne seroit pas long-temps à venir, & nous ne demandâmes à sa vivacité que le retardement qu'il falloit pour être assurés que le Consistoire persistoit sérieusement à vouloir l'exécution de sa Sentence.

Nous reçûmes le lendemain une nouvelle visite du Ministre. Je priai secrétement Gelin de se modérer. Nous attendîmes en silence que notre ennemi s'expliquât. Sa harangue fut courte. Il nous dit, avec douceur, que le jour suivant étoit

un jour de priere publique, auquel toute la Colonie devoit s'assembler à l'Eglise, il croyoit que nous ne refuserions pas de nous y laisser conduire pour nous soumettre à la Sentence du Consistoire. Loin de lui marquer de la répugnance pour cet ordre, nous fûmes charmés de l'entendre parler d'une assemblée publique de la Colonie, & d'apprendre qu'on nous accordoit la liberté d'y paroître. C'étoit le plus ardent de tous nos desirs. Il sortit content de la promesse que nous lui fîmes de nous y rendre avec joie. Effectivement, nous nous félicitâmes de cet événement, qui renouvelloit nos anciennes espérances. Gelin avoit préparé un discours fort touchant, qu'il se proposoit d'adresser au Peuple. Nous ne doutâmes presque point qu'il ne produisît quelqu'heureux changement en notre faveur. Il nous parut même surprenant que le Ministre n'eût point fait cette réflexion, & nous en remerciâmes le Ciel, comme d'un présage favorable qui nous annonçoit une meilleure fortune. Cependant je reçus, avant la fin du jour, une nouvelle qui empoisonna ce court moment de satisfaction. Le Geolier entra dans notre chambre, &, m'ayant pris en particulier, il me dit que, par considération pour Madame Eliot, il s'étoit chargé de me rendre une Lettre de sa part. La voici, me dit-il en me la donnant; mais promettez-moi que le service que je vous rends n'ira jamais à la connoissance du Ministre. Je le lui promis, & je jugeai, par sa crainte, de l'autorité que cet homme impérieux s'étoit acquise dans la Colonie, pendant qu'il sembloit affecter d'y établir la plus parfaite égalité. J'ouvris la Lettre de Madame Eliot : chaque ligne fut un coup mortel qui me perça le cœur. Cette Dame m'y parloit d'abord d'elle-même, comme de la plus malheureuse de toutes les Meres. Elle paf-

soit ensuite à me reprocher mon infidélité pour sa fille. Le bruit s'en étoit en effet répandu sur le rapport du Ministre qui avoit donné cette explication à l'air honnête & tranquille avec lequel nous lui avions promis de nous rendre le lendemain à l'Eglise. Malgré cette accablante opinion, Madame Eliot me marquoit encore de la tendresse jusques dans le tour de ses plaintes & de ses reproches. Cruel Bridge, me disoit-elle, vous abusez donc de la bonté de la Mere, & de la foiblesse de la fille ! Que vous avions-nous fait l'une & l'autre ? Hélas ! que pouvons-nous nous reprocher, que de vous avoir trop aimé ? Enfin, elle finissoit d'une maniere encore plus triste, en m'apprenant que le Consistoire, par une horrible Sentence qu'il venoit de porter contre nos Epouses, les avoit condamnées à être exposées publiquement à la sortie de l'Eglise avec différentes marques d'ignominie, & à essuyer pendant une heure les regards & les injures de tous les Habitants de la Colonie. O Gelin ! m'écriai-je tout tremblant après cette funeste lecture : ô Johnston ! c'est à présent qu'il faut mourir ou sauver nos pauvres Epouses. Je leur donnai ma lettre à lire, tandis que je m'abandonnois aux cris & aux plaintes. Ils se joignirent bientôt à moi dans cette triste occupation. Gelin étoit transporté jusqu'à s'arracher les cheveux. Il se précipita vers la porte pour la rompre, en se tuant de répéter : courons aux armes, mes chers amis, ne perdons pas un moment. Hélas ! je suis sûr que nous y serons trop tard. Le bruit qu'il faisoit ayant servi à me rappeller un peu à moi-même, je le priai de s'arrêter. Nous sommes, lui dis-je, au moment décisif de tout notre bonheur, & peut-être de notre vie. Au nom de Dieu, cher Gelin, ne nous perdons pas par des transports imprudents. Mon

intérêt est le même que le vôtre ; il n'y a rien à quoi je ne sois disposé pour vous seconder ou pour vous servir de guide : mais tâchons de recueillir nos esprits, & de prendre, s'il se peut, une résolution qui nous conduise à quelque chose d'assuré. Il recommençoit toujours à dire qu'il n'y avoit rien d'assuré que le parti de recourir aux armes & de nous venger par la mort de tous nos ennemis. Cependant, je réussis à lui faire reconnoître qu'il falloit du moins attendre la nuit ; que le jour pouvoit nous trahir, & qu'il étoit même surprenant que le Geolier, qui ne faisoit que sortir de notre chambre, en fût déjà assez éloigné pour n'avoir pas entendu le bruit que nous venions de faire. Je l'engageai ainsi dans une délibération moins tumultueuse, & je le fis consentir à prendre chacun de notre côté quelques moments pour digérer nos pensées, avant que de nous les communiquer.

Nous nous retirâmes tous trois dans différentes parties de la chambre : nous y passâmes environ un quart-d'heure à méditer. Nos seuls soupirs interrompoient notre silence. Enfin Gelin, fatigué de cette contrainte, s'écria, que nous cherchions inutilement une voie plus sûre que celle des armes, & qu'il n'en vouloit point d'autre. Je crois, lui répondis-je, que c'est effectivement la seule qui nous reste : mais, comme elle est sans retour, si nous la prenons hautement, & qu'après avoir levé une fois le masque, il n'y a plus de paix ni de réconciliation à espérer avec le Ministre & les Anciens, il seroit à souhaiter que nous pussions la prendre en gardant des mesures. Ne pourrions-nous pas nous armer, par exemple, sans laisser voir nos armes? Nous nous mettrons ainsi en état d'en faire usage si nous sommes contraints d'en venir à cette extrémité, & nous ne serons pas mê-

me soupçonnés de les avoir prises, s'il arrive que votre harangue produise sur le Peuple l'effet dont nous nous flattions il y a quelques moments. L'impatient Gelin rejetta d'abord cette proposition.

Ne me parlez plus de harangue, me dit-il, ni de mesures ou de ménagements. Tous vos adoucissements nous seront plus funestes que mes vivacités. Aux armes, aux armes ! c'est à coups d'épée & de fusil que je veux demain m'expliquer. Je laissai à ce transport le temps de se dissiper ; &, connoissant déjà assez bien son caractere pour savoir le ménager, je lui représentai, comme je le pensois dans le fond, qu'il nous seroit infiniment plus glorieux & plus agréable de ne devoir le succès de nos desirs qu'à la force de son éloquence & à la justice de notre cause, qu'à la violence des armes. Le Peuple se remue facilement, ajoutai-je. Notre jeunesse, celle de nos Epouses, la douceur & l'honnêteté avec laquelle nous nous sommes conduits depuis notre arrivée dans l'Isle, tout parle en notre faveur. Je suis persuadé que nous triompherons de tous les efforts du Ministre. Or, il seroit extrêmement triste qu'ayant tant d'espérance de réussir par une voie tranquille, nous en prissions une qui va mettre infailliblement toute la Colonie en feu, & qui nous empêchera nous-mêmes de vivre jamais en repos dans cette Isle. J'ajoutai quelques autres raisonnements de cette nature, qui firent enfin l'impression que j'espérois sur Gelin.

Je m'étois convaincu moi-même de leur solidité, pendant le quart-d'heure que j'avois employé à réfléchir. S'il étoit certain que le Consistoire eût publié sa Sentence contre nos Epouses, tous nos efforts ne pouvoient point empêcher qu'elle ne l'eût été : il ne s'agissoit plus que d'en arrêter l'exécution. Je me promettois beaucoup de la haran-

gue de Gelin, & de la bonne disposition de l'Assemblée qui étoit composée en partie des parents & des amies de nos Epouses. L'autorité souveraine résidant dans le Corps de la Colonie, toutes les Sentences du Consistoire pouvoient être abrogées en un moment. Si avec les efforts de Gelin & la justice de nos droits, nous étions assez malheureux pour ne rien obtenir, j'étois résolu d'être le premier à recourir aux armes; & je ne doutois nullement qu'un seul homme, le pistolet à la main, ne fût capable d'écarter une populace désarmée qui avoit passé vingt ans sans entendre le bruit de la poudre. Mon projet étoit donc de prendre le temps de la nuit pour sortir de notre prison, & pour nous armer chacun de deux pistolets. Je ne craignois plus que le Geolier s'apperçût au matin de la violence qu'il nous falloit faire à la porte, je me croyois le maître de sa discrétion depuis qu'il m'avoit remis la lettre de Madame Eliot, & qu'il m'avoit conjuré si instamment de n'en laisser rien savoir au Ministre, sans compter qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût former le moindre soupçon du dessein qui nous auroit fait sortir de notre chambre. Je communiquai ce plan à Gelin & à Johnston. Ils l'approuverent. Nous attendîmes impatiemment le temps de l'exécuter.

Il arriva. Nous avions de la lumiere pour nous éclairer. La serrure de notre porte ne résista pas long-temps à nos efforts réunis. Elle fut brisée sans que le désordre parût considérable. Nous montâmes au magasin d'armes. Nous y trouvâmes des pistolets en bon état : nous choisîmes ceux qui pouvoient tenir commodément dans nos poches, & nous en prîmes avec les nôtres trois paires pour nos compagnons. En considérant les fusils & les autres armes à feu

que nous laissions après nous, il me tomba dans l'esprit, que, pour assurer davantage le dessein que nous étions à la veille d'exécuter, il eût fallu trouver quelque moyen de rendre tant d'armes inutiles à ceux qui les voudroient employer contre nous. J'étois d'avis que nous employassions le reste de la nuit à démonter les batteries, & que nous les cachassions dans quelqu'endroit où elles ne pussent être trouvées facilement : mais Gelin fit une réflexion qui nous épargna cette peine. Au moment, dit-il, que nous serons forcés d'en venir aux armes, il suffira qu'un seul des nôtres se détache pour retourner promptement au magasin, & en garder l'entrée jusqu'à ce qu'il nous voie paroître. Nous nous y retirerons sans doute, puisque nous n'avons point d'autre lieu où nous puissions conduire plus sûrement nos épouses. Nous y serons les maîtres, non-seulement de la poudre & des armes, mais encore de toutes les provisions de l'Isle, & en état par conséquent de donner la loi de toutes manieres à nos ennemis. Cet avis nous parut d'une si grande utilité, qu'il attira nos louanges & nos remerciements à Gelin. Nous descendîmes après avoir préparé nos armes, & nous être munis d'une provision de poudre. Il ne nous restoit plus qu'à chercher le moyen d'entretenir un moment nos trois compagnons. Nous avions non-seulement des pistolets à leur mettre entre les mains, mais des reproches & des exhortations à leur faire. Il nous fut aisé de trouver leur prison, & de leur faire entendre notre voix au travers de leur porte. Le seul embarras étoit à leur donner leurs armes. Nous les animâmes tellement par nos discours, que, ne pouvant se priver plus long-temps du plaisir de nous em-

brasser, ils n'attendirent pas que nous les pressassions de faire à leur porte ce que nous avions fait à la nôtre. Elle fut enfoncée en un instant. Ils répandirent des larmes de joie, en se jettant entre nos bras. J'usai de l'autorité de Chef qu'ils m'avoient accordée, pour leur reprocher la foiblesse avec laquelle ils s'étoient laissés surprendre par le Ministre. Ils apporterent pour excuse la crainte qu'ils avoient eue de s'avancer trop en faisant des aveux dont ils appréhendoient les conséquences. Je leur fis sentir combien leur malheureuse timidité nous avoit été pernicieuse. Ils se confesserent coupables, & ils nous prierent de pardonner leur faute à la droiture de leur intention. Je ne doute point qu'ils ne fussent en effet droits & sinceres : mais ils étoient d'un caractere si lent & si timide, que j'en avois toujours eu quelque défiance. L'avenir n'acheva que trop de la justifier. Nous les quittâmes, après leur avoir exposé le détail de nos projets, & nous être assurés de leur constance & de leur fermeté par le renouvellement de toutes leurs promesses. Je leur conseillai de répondre naturellement au Geolier, lorsqu'il trouveroit leur porte brisée, qu'ils s'étoient servis de ce moyen pour se procurer la satisfaction de nous voir & de nous entretenir.

Le jour qui nous sembloit devoir décider de notre destinée ayant enfin commencé à luire, nous conjurâmes Gelin de se souvenir qu'avec ses intérêts, il avoit à défendre ceux de cinq chers amis qui remettoient leur bonheur & leur vie entre ses mains. Il n'avoit pas besoin de cet avertissement pour s'animer. L'heure vint d'aller à l'Eglise. Quelques Anciens s'étant assemblés à notre prison pour nous servir de Gardes & de Conducteurs, nous les suivîmes sans

balancer, & nous affectâmes un air tranquille & satisfait, pour prévenir jusqu'aux moindres soupçons. Je portois néanmoins dans le cœur un poids de douleur secrete, qui n'étoit pas tant causée par l'incertitude de mon sort & de celui de mon épouse, qui étoit sur le point de se fixer heureusement, que par le déplaisir mortel que je ressentois en me représentant l'inquiétude de Madame Eliot. J'avois été tenté la veille de faire un mot de réponse à sa lettre, pour me plaindre de l'injuste opinion qu'elle avoit de moi, & pour l'assurer de la constance de mes sentiments; mais Gelin & Johnston m'en avoient détourné, par une crainte excessive de quelque trahison du Geolier qui eût pu nuire à notre entreprise. Je la cherchai des yeux en arrivant à l'Eglise. Je ne l'apperçus point. J'appris ensuite qu'elle étoit demeurée à sa maison, & qu'elle y étoit dangereusement malade d'un excès de tristesse & d'abattement. Nous fûmes introduits au milieu de l'Eglise, où la plus grande partie des habitants étoit déjà assemblée. On nous y avoit préparé un banc particulier, vis-à-vis d'un autre qui étoit destiné pour ces filles odieuses dont on vouloit faire nos épouses. Elles y furent amenées un moment après nous. Nous les saluâmes honnêtement. Notre civilité fut remarquée de tous les assistants, & nous eûmes lieu de juger, par les différentes marques de contentement ou de chagrin que nous apperçûmes sur les visages, de quelle maniere chacun étoit disposé par rapport à la cérémonie qu'on attendoit. Le Ministre ne tarda point à paroître. Nous étions incertains si nos cheres épouses viendroient faire partie de cet étrange spectacle, & nous n'osions nous en informer. Quelqu'empressement que j'eusse de revoir la mienne, je

ne favois si je devois souhaiter qu'elle parût aux yeux du public & de son orgueilleuse rivale, avant que notre sort fût éclairci ; mais le Ministre ayant commencé la priere sans penser à elles, je jugeai qu'il se proposoit de les laisser en prison jusqu'à l'heure marquée pour leur ignominie. Aussi-tôt que les prieres ordinaires furent achevées, le Ministre monta en chaire. C'étoit le moment décisif. Mes Compagnons se sentirent sans doute aussi émus que moi, & toute l'assemblée ne paroissoit pas plus tranquille. Nous étions convenus que, pour ôter à notre action tout air de légéreté & d'emportement, Gelin ne commenceroit à parler que lorsque le Ministre auroit fini. Nous appréhendions peu l'effet de son discours; nous comptions sur la force de celui de Gelin pour le détruire. Il nous sembloit que nos raisons n'avoient besoin que d'être exposées, pour se faire approuver.

Le Sermon roula sur les devoirs d'un mariage chrétien. Le Ministre les expliqua fort éloquemment ; mais il n'entra dans aucune application particuliere. Il n'y eut que sa peroraison qui nous fut adressée directement ; elle étoit composée pour nous. Il nous rappella d'abord, par des figures pompeuses, le jour auquel il prétendoit que nous avions engagé notre foi dans le même lieu. Il le traita de jour à jamais mémorable, par une cérémonie si auguste & si sainte. Quels fruits toute la Colonie n'en avoit-elle pas attendus ? Mais l'esprit ennemi du bien, qui exerce particuliérement sa séduction & sa tyrannie sur les jeunes gens, avoit rompu le cours d'une si douce espérance ; il avoit soufflé dans nos cœurs un amour déréglé, qui étoit capable de produire tous les effets de la haine, c'est-à-dire, le trouble, la division, la ruine de cette

heureuse paix qui avoit fait jusqu'alors un séjour si aimable de leur Isle. Grace à la protection du Ciel, le mal se trouvoit arrêté dans sa source ; mais le péril avoit été extrême, & c'étoit un miracle de la Providence de l'avoir détourné dès sa naissance, en nous ramenant si promptement au devoir qu'on auroit bientôt peine à se souvenir que nous nous étions écartés. J'aurois pardonné au Ministre de parler de notre mariage comme d'un désordre, & de notre silence comme d'une marque de repentir, s'il ne fût point sorti de ces bornes modérées ; mais, sous l'apparence de nous traiter avec douceur & de vouloir nous ménager en diminuant notre faute, sa haine envenimée contre Madame Eliot trouva adroitement le moyen de se satisfaire. Il fit remarquer qu'il étoit aisé de reconnoître à la douceur de notre air & de nos manieres que nous avions reçu de la nature un caractere excellent, & que nous ne serions point entrés dans une voie d'égarement, si nous eussions été sans guide, ou si nous n'en eussions eu que de vertueux & de fideles. Mais où est l'homme sage, ajouta-t-il, qui résistera aux artifices & aux insinuations d'une femme sans vertu, qui se fait une étude de le séduire ? Sexe dangereux & capable de tous les excès, lorsqu'il s'écarte une fois de la pudeur & de la modestie ! S'il ne nomma pas Madame Eliot après cette exclamation zelée, il la désigna si bien, en parlant de ces meres foibles qui prennent part aux désordres de leurs filles par une indulgence criminelle, & trop souvent par leurs conseils, lorsque l'âge ne leur permet plus de le faire par leurs exemples, que toute l'assemblée témoigna, par un murmure de mécontentement, qu'elle entendoit le sens de cette satyre, & qu'elle ne l'ap-

trouvoit point. Madame Eliot étoit une femme respectable par mille excellentes qualités. Une accusation comme celle du Ministre, hazardée sans preuve & sans vraisemblance, produisit un effet tout contraire à ses vues malignes; elle inspira de la compassion pour cette vertueuse Dame qu'on maltraitoit si injustement dans son absence, & elle disposa peut-être le peuple à regarder notre cause d'un œil plus favorable. Quoique je m'apperçusse fort bien de ce qui se passoit à notre avantage, & que je le prisse pour un heureux augure, ce ne fut pas sans effort que je me rendis assez maître de mon ressentiment pour écouter cet injurieux discours jusqu'à la fin. Le premier mouvement de mon indignation me fit porter la main sur un de mes pistolets, & j'aurois peut-être oublié que j'étois dans une Eglise, si je me fusse souvenu que l'intérêt de Madame Eliot demandoit que je lui sacrifiasse cette ardeur de la venger.

Lorsque le Ministre eut cessé de parler, & qu'il parut prêt à descendre pour achever la cérémonie à laquelle il sembloit nous croire disposés, Gelin leva la voix modestement. Vous trouverez bon, Monsieur, lui dit-il, que j'ajoute quelques mots à votre éloquente harangue, & que je rende compte moi-même à l'assemblée de mes sentiments & de ceux de mes Compagnons. Cette nouvelle scene, à laquelle personne ne s'attendoit, excita une rumeur confuse, chacun tâchant de s'approcher, & marquant autant de surprise que de curiosité. Gelin, loin de se déconcerter, n'en parut que plus animé à prendre le ton & les graces qui convenoient à son discours. Je lui conseillai de monter sur le banc où nous étions assis, pour être entendu plus facilement de tout le monde. Son Exorde fut sim-

ple ; mais cette ſimplicité renfermoit beaucoup d'art. Il fit entendre d'abord, que ſon deſſein étoit d'expoſer naturellement à la Colonie toutes les circonſtances de la conduite que nous avions tenue depuis que nous avions été admis dans l'Iſle, perſuadé, ajouta-t-il, que, s'il nous étoit échappé quelque déſordre ou quelque foibleſſe, notre âge & l'innocence de nos vues nous attireroient de la bonté des Habitants beaucoup plus de compaſſion que de colere & de haine. Cette maniere ambiguë de préparer ſes Auditeurs eut l'effet qu'il en avoit attendu. Elle empêcha le Miniſtre de troubler ſon diſcours ; parce que ne lui découvrant point notre véritable deſſein, elle lui donnoit lieu de croire que nous entrions dans ſes vues, & que c'étoit ſans doute le repentir qui nous alloit arracher l'aveu de nos fautes. Elle ne réuſſit pas moins à l'égard des Habitants ; car, en les laiſſant incertains ſi nous allions nous oppoſer ou nous ſoumettre à la Sentence du Conſiſtoire, elle les empêchoit de former ces premiers préjugés qui naiſſent preſque toujours pour ou contre un accuſé, lorſqu'il ſe prétend innocent, ou qu'il ſe reconnoît coupable ; Gelin s'étoit bien promis, qu'agiſſant enſuite ſur des cœurs qui ſeroient comme ſuſpendus, il auroit l'adreſſe de nous les concilier inſenſiblement, par une expoſition adroite & touchante de l'équité de notre Cauſe & de l'injuſtice de nos ennemis. Il raconta donc, ſans affectation, ce que nous avions penſé de la cerémonie du ſort, lorſqu'elle nous avoit été propoſée la premiere fois ; les Conférences que nous avions tenues enſemble ſur cette importante matiere ; quelle répugnance nous nous étions ſentie à obéir, avec quel courage néanmoins nous avions cru devoir faire violence à nos inclina-

tions, pour donner à la Colonie une preuve de notre respect & de notre docilité. Il confessa qu'à ce motif, il s'étoit joint un peu d'espérance que le Ciel récompenseroit notre soumission, en dirigeant le sort favorablement pour nos desirs; que cette pensée nous avoit soutenus jusqu'au moment de la cérémonie, & qu'on avoit pu juger de notre sincérité, par l'air tranquille avec lequel nous avions paru d'abord à l'Eglise; mais que les personnes attentives avoient pu remarquer, au changement de nos visages, qu'il s'en étoit fait tout-d'un-coup un très-considérable dans nos cœurs; que les desseins de Dieu ne se déclarant jamais plus sensiblement que par ces mouvements indélibérés auxquels la volonté de l'homme ne contribue de rien, nous les avions expliqués dans le sens le plus naturel, c'est-à-dire, comme une marque que le Ciel nous destinoit à épouser les jeunes personnes pour lesquelles il nous inspiroit tout-d'un-coup la plus vive affection; que nous nous étions flattés pendant quelques moments que cette disposition seroit confirmée par le sort; mais que l'ayant trouvé contraire à nos desirs, nous n'avions pas été les maîtres de revenir à l'indifférence, en effaçant de notre cœur les premieres impressions qu'il avoit reçues; que nous n'avions fait que nous prêter sans goût & sans attention au reste de la cérémonie; que, loin de penser à contracter quelque engagement avec les filles que le sort nous avoit présentées, nous avions eu besoin de rappeller toute notre présence d'esprit, & la considération de ce que nous devions à leur mérite & à la présence de l'Assemblée, pour leur donner par un embrassement le seul témoignage qu'elles devoient attendre désormais de notre estime; que nos sentiments s'étoient assez déclarés par le dé-

lai que nous avions demandé avec tant d'instance, & que nous avions paru si contents d'obtenir. Gelin ajouta que le mariage supposant un consentement de volonté, nous n'avions donc pu nous regarder comme libres en sortant de l'Eglise; que nous avions toujours raisonné sur ce principe, & que nous étant assemblés immédiatement après la cérémonie pour délibérer en commun sur les intérêts de nos cœurs, il nous étoit si peu tombé dans l'esprit qu'on pût nous croire engagés, que cet article n'avoit pas même eu de part à nos délibérations; que nous n'avions été arrêtés que par la crainte de déplaire peut-être à la Colonie, en disposant de nous-mêmes autrement qu'elle n'avoit paru le souhaiter; mais que cette crainte avoit bientôt fait place à l'espérance, lorsque nous étions venus à penser qu'on ne nous avoit point fait venir d'Europe pour nous rendre malheureux, & que la religion, la douceur & l'équité étant les qualités dominantes des habitants de l'Isle, ils ne nous contraindroient jamais par violence, à prendre un parti opposé à nos inclinations. Notre Orateur assura l'assemblée que c'étoit sur ce fondement que nous avions formé le plan d'un innocent artifice dont le but avoit moins été de tromper la Colonie, que d'épargner à elle & à nous d'inutiles explications, qui eussent fait traîner en longueur l'exécution de nos desirs. Il rapporta la maniere dont chacun de nous s'y étoit pris pour arriver au terme que nous nous étions proposé; les difficultés que nous avions eues à surmonter pour nous faire écouter de nos épouses, & pour ébranler leur modestie; les raisons par lesquelles nous avions réussi à les convaincre qu'elles pouvoient se donner à nous sans la blesser; l'ordre & les mesures de sagesse & de vertu que

nous avions gardées la nuit de notre engagement. Enfin, il répéta jusqu'à la formule du serment que nous avions prononcé pour nous unir ; elle étoit conçue, comme j'ai dit, en termes si forts & si expressifs qu'ils en avoient quelque chose d'effrayant. Je remarquai que l'impression qu'ils produisirent sur l'assemblée nous étoit favorable, & comme Gelin alloit entrer dans la partie la plus touchante de son discours, je ne doutai point qu'il n'achevât de mettre à la fin tous les assistants dans nos intérêts.

En effet, changeant le ton simple & indéterminé qu'il avoit gardé jusqu'alors, il fit bientôt sentir à ses Auditeurs que l'éloquence est un don de la nature, qui n'est attaché ni à l'âge, ni à la robe & à la profession. Ses gestes, son attitude, l'air de ses yeux & de son visage, tout devint expressif & animé dans sa personne. Il s'affligea, il s'attendrit, il parut éprouver tour-à-tour toutes les passions qu'il vouloit inspirer. Il ne s'emporta point en invectives contre le Ministre : mais il représenta si vivement la malignité de sa conduite, il la mit si bien en contraste avec notre ingénuité & notre innocence ; il fit une peinture si touchante des charmes de nos épouses, de leur vertu, de leur modestie & de la tendresse infinie que nous ressentions pour elles ; enfin, il donna un tour si révoltant & si odieux à la violence dont on avoit usé à notre égard, & sur-tout à l'horrible Sentence qui avoit été portée contre ces cheres & malheureuses moitiés de nous-mêmes, que le plus barbare Amériquain n'auroit point entendu son discours sans émotion. A la fin, comme s'il fût revenu à soi, après s'être laissé emporter par son ardeur : Ah ! chers concitoyens, ajouta-t-il d'un air tendre

& pénétré, vous qui paroiſſez touchés de notre infortune & de la grandeur de nos peines, nous y laiſſerez-vous ſuccomber ſans compaſſion ! C'eſt à vous que notre innocence a recours ; c'eſt à votre Tribunal qu'elle appelle : Nous n'avons ici ni peres tendres, ni freres affectionnés dont nous puiſſions implorer le ſecours. Nous les avons abandonnés pour venir habiter cette Iſle avec vous : s'il nous reſte quelque reſſource, elle n'eſt plus que dans les amis de la juſtice & de la vertu. Hélas ! ne nous avoit-on pas dit que vous faiſiez tous profeſſion de l'être ? n'eſt-ce pas ici ce ſéjour tranquille, où l'on nous a promis tant de ſatisfaction & de bonheur ? Quel autre motif avons-nous eu pour abandonner notre Patrie, que l'eſpoir de mener parmi vous une vie paiſible & vertueuſe, & d'y être ſans ceſſe animés par vos exemples ? Les douceurs qu'on nous a fait eſpérer, n'étoient donc que de l'opprobre, des empriſonnements, de la violence & le déſeſpoir accablant de nous voir ravir ce que nous avons de plus cher ? Ah ! croyez-vous qu'on nous le raviſſe, ſans avoir commencé par nous ôter la vie ? Nous a-t-on cru capables de renoncer à nos épouſes, avant que d'avoir verſé tout notre ſang pour nous défendre ? Non, non : ne vous promettez ni notre ſéparation, ni le ſpectacle de leur honte qu'on nous prépare ; il n'y a que notre mort qui puiſſe aſſurer l'exécution de cette Sentence barbare. N'ayez point honte de nous la donner, ſi vous n'en avez point de déshonorer nos cheres épouſes : vous mettrez par là le comble au triomphe de nos ennemis. Mais pourquoi ſouilleriez-vous vos mains dans notre ſang ? Que vous avons-nous fait ? Quelle offenſe avez-vous reçue de nous?

Si notre droiture & notre invincible attachement pour nos épouses sont des vertus qui vous déplaisent, laissez-nous quitter votre Isle, nous fuirons avec les Compagnes de notre sort, nous irons chercher des climats où l'on ne fasse point un crime de la constance & de la fidélité. Accordez-nous seulement une chaloupe, nous ne vous demandons ni voiles, ni gouvernail; la vertu & l'Amour nous rendront tranquilles au milieu des mers; nous n'avons point besoin d'autres guides. O chers Concitoyens! ne rejettez point nos prieres, ne vous endurcissez point contre nos pleurs. Voyez à qui nos tristes prétentions se réduisent! Nous vous demandons la mort, ou la liberté de l'aller chercher avec nos épouses dans ce vaste Océan qui environne votre Isle.

Il étoit temps que Gelin achevât son discours. Le bruit qui commençoit à s'élever dans l'Assemblée n'auroit plus permis de l'entendre: chacun paroissoit ému, comme s'il eût eu de l'inquiétude pour une personne chere dont il eût appréhendé la perte. On parloit de tous côtés avec chaleur; &, quoique personne ne se fît entendre distinctement, il étoit aisé de voir que tout ce mouvement se faisoit en notre faveur. J'étois toujours auprès de Gelin; je lui dis sans perdre de temps: Votre discours à produit son effet; mais, si vous n'ajoutez quelques mots qui puissent déterminer le peuple à s'expliquer hautement, je crains que personne n'ose lever la voix & se déclarer pour nous. Gelin, qui n'avoit pas besoin de préparation pour s'exprimer facilement, reprit aussi-tôt: je vois, chers Concitoyens, que le Ciel n'abandonne point notre innocence, puisqu'il vous inspire en notre faveur les sentiments qui se déclarent dans vos yeux &

ſur vos viſages. Mais ſongez, que ce n'eſt point aſſez de nous plaindre ; il faut nous ſecourir. Vous ſavez que c'eſt dans votre Aſſemblée que réſide l'autorité ſouveraine, n'annullez-vous pas la cruelle Sentence qui a été prononcée contre nos épouſes, & ne leur rendez-vous pas la liberté ? Il eut à peine fini ce dernier mot, qu'on entendit retentir de toutes parts dans l'Egliſe, *Liberté, Liberté, la Sentence eſt nulle.* La joie inexprimable que nous reſſentimes tout-d'un-coup, nous rendit pendant quelques moments ſi incapables de réflexion, qu'elle nous fit commettre une faute irréparable. Trop occupés de l'heureuſe délivrance de nos cheres épouſes, nous ne pensâmes point à profiter ſur le champ de la bonne volonté du Peuple, pour en obtenir de même la confirmation de notre mariage. Le Miniſtre ſentit plutôt que nous notre imprudence, & ſa malignité en profita habilement. Il avoit joué un perſonnage fort embarraſſant, pendant la derniere partie de la harangue de Gelin, & dans le temps que le Peuple nous accordoit la liberté de nos épouſes. Tout le monde paroiſſant ſi déclaré pour nous, il n'avoit pas oſé ouvrir la bouche, ni donner même la moindre marque de mécontentement. Mais, lorſqu'il ſe fut apperçu que nous négligions la partie de nos intérêts qu'il avoit le plus à cœur de détruire, je veux dire l'article de notre mariage, il ſe hâta de nous ôter le pouvoir d'y revenir, en congédiant auſſi-tôt le Peuple. Il affecta même de le faire d'une maniere obligeante pour nous : Allez, dit-il à l'Aſſemblée, ne laiſſez point un moment davantage ces pauvres filles dans leur priſon, puiſque vous avez jugé à propos de leur rendre la liberté. Tout le monde s'empreſſa de ſortir pour les aller délivrer ;

& notre aveuglement fut tel que nous ne fîmes pas même alors l'attention que demandoient les circonstances, & la nécessité de nos affaires.

Il ne demeura dans l'Eglise avec nous, que les Anciens du Consistoire & le Ministre. Nous ne tardâmes point à nous appercevoir de la faute que nous avions commise, & nous la déplorâmes amérement, tandis que le Ministre s'entretenoit avec les Anciens. Comme il nous avoit empêchés de sortir avec la foule, nous nous attendions bien qu'il avoit quelque nouvel ordre à nous intimer; mais nous étions fort éloignés de prévoir que ce seroit celui de retourner en prison, ou plutôt de nous y laisser conduire. Nous étions sans contredit les plus forts indépendamment de nos armes que nous tenions cachées avec soin, & l'on conçoit bien que douze ou quinze vieillards n'auroient point entrepris de faire violence à six jeunes gens résolus. Ce fut cette pensée même qui nous empêcha de nous emporter contr'eux, en recevant leur ordre par la bouche du Ministre. Je ne demandai qu'un moment pour parler à part à mes Compagnons. Notre folie, leur dis-je, est extrême d'avoir oublié le plus essentiel de nos intérêts; mais dans l'état où sont les choses, nous en commettrions encore une plus grande en refusant de retourner au magasin. Il faut espérer que l'occasion que nous avons perdue aujourd'hui, renaîtra un autre jour; &, puisque nous avons obtenu la liberté de nos épouses & l'abolition de leur Sentence, nous devons regarder notre retour en prison comme un petit mal. Gelin faisoit quelque difficulté de me croire. Il demandoit quelles pouvoient être les vues du Consistoire dans cette nouvelle injustice? Les mêmes, lui répondis-je, qu'ils ont eues la pre-

miere fois, c'est-à-dire, de prévenir le commerce qu'ils appréhendent que nous n'ayons avec nos épouses. Il est clair que leur premiere Sentence, qui regarde notre mariage, subsiste encore, & qu'ils continueront de la vouloir exécuter. Mais venez, ajoutai-je en le prenant par la main, & suivez-moi sur la parole que je vous donne que notre prison ne sera point nuisible à nos affaires. Il eut assez de confiance en moi pour me suivre. Les Anciens parurent satisfaits de notre promptitude à obéir, & quelques-uns se détacherent pour nous accompagner.

Nous fûmes renfermés dans les mêmes chambres. Le Geolier s'étoit apperçu dès le matin que nous avions forcé la porte, & s'étant contenté de l'excuse que nous lui avions apportée, il avoit eu soin de réparer le désordre aussi-tôt. Quoiqu'il nous fût aisé de nous procurer la liberté, de sortir de la même maniere, lorsque la nécessité l'exigeroit, je crus que les Anciens ne nous refuseroient pas la permission de voir de temps en temps nos Compagnons, si je la leur demandois honnêtement. Ils nous l'accorderent en effet, & ils commanderent au Geolier de nous donner cette satisfaction une fois le jour pendant un certain temps, dont ils lui marquerent la durée. Je brûlois d'impatience de les entretenir en liberté, pour leur communiquer la raison que j'avois eue de ne pas regarder notre retour en prison comme un mal. Savez-vous, leur dis-je, aussi-tôt qu'il nous fut permis de nous rejoindre, quel est le nouveau projet que je médite? J'espere que vous l'approuverez; parce que, tout lent qu'il sera dans l'exécution, le succès m'en paroît sûr, tranquille & à couvert de toute violence. Le Ministre affecte que nous n'avons pas usé des droits du mariage avec nos

épouses, & c'est apparemment cette persuasion, qu'il a communiquée au Consistoire, qui lui a fait trouver tant de facilité à en obtenir la malheureuse Sentence de notre divorce. Pourquoi nous donner tant de mouvement pour le détromper ? N'est-ce point une vérité qui se développera bientôt d'elle-même ? Faisons-nous la violence de passer trois ou quatre mois en prison ; il est impossible que de six que nous sommes, il n'y en ait pas du moins quelques-uns dont l'amour ait produit des fruits qui paroîtront. La grossesse de quelques-unes de nos épouses suffira sans doute au Ministre, pour le persuader de la réalité de notre commerce, & il faudroit le supposer le plus méchant de tous les hommes, pour le croire capable après cela de s'obstiner encore à nous séparer. Tâchons de vivre tranquilles, ajoutai-je, en comptant ainsi sur l'avenir. Il m'en coûtera plus qu'à personne, d'être éloigné si long-temps de ma chere Angélique : mais quelles peines ne sont point adoucies par l'espérance ? Il y a une objection à me faire, c'est qu'on nous pressera sans doute d'en venir à l'exécution de la Sentence du Consistoire. Mais c'est une affaire où nous n'avons point à redouter la violence ; on peut nous empêcher malgré nous d'habiter avec nos cheres épouses, mais on ne s'avisera point d'employer la contrainte pour nous faire vivre avec des filles que nous refuserons constamment d'admettre entre nos bras. Si l'on nous interroge sur les motifs de notre conduite, nous nous défendrons civilement de les expliquer, & nous nous embarrasserons peu qu'on les pénetre.

Mes Compagnons goûterent tellement ce conseil, qu'ils m'embrasserent mille fois en témoignage de reconnoissance. Le vif Gelin y applau-

dit lui-même, malgré le tourment qu'il se faisoit déjà d'une si longue absence de son épouse. Dans le fond, c'étoit un parti raisonnable, & qui devoit naturellement réussir ; mais le même ascendant, qui s'étoit opposé jusqu'alors à mon bonheur, se préparoit à consommer ma ruine. Le conseil que j'avois donné à mes chers amis pour notre utilité commune, me devint si funeste, qu'il me semble que le Ciel l'a puni comme un crime, en faisant tomber sur moi seul tous les effets déplorables qu'il a produits.

Cependant, le peu d'apparence qu'il y avoit qu'il pût tourner si malheureusement, l'ayant fait recevoir avec joie de mes Compagnons, nous commençâmes dès le même jour à l'exécuter. Nous parlâmes de notre prison à quelques Anciens qui nous visiterent, comme d'un séjour qui nous déplaisoit si peu, que nous nous sentions disposés à y passer volontiers quelques mois. Ils nous en demanderent inutilement la raison ; nous ne répondîmes à leurs questions qu'en badinant. Nous gardâmes la même conduite à l'égard du Ministre & de toutes les personnes dont on nous permit de recevoir la visite. Il ne se passa point de semaine, sans que le Consistoire ne nous fît renouveller ses persécutions pour nous porter à nous soumettre à sa Sentence ; mais ses Envoyés reçurent de nous les mêmes réponses. Nous jouissions, pour parler ainsi, de leur inquiétude & de leur embarras. Ils ne comprenoient rien à nos manieres mystérieuses, & la plupart étant des Vieillards qui se piquoient de sagesse & d'expérience, ils ne pouvoient cacher le chagrin qu'ils ressentoient de voir les desseins de six jeunes gens à l'épreuve de leurs conjectures & de leur pénétration. Nous n'eûmes point cette réserve avec nos

époufes. Un de nos premiers foins fut de les informer du fecret de notre conduite, autant pour prévenir la défiance qu'elles auroient pu concevoir de notre infidélité, que pour les prier d'agir de concert avec nous, & de ne pas nous laiffer ignorer les premieres marques qu'elles auroient de l'état où nous fouhaitions qu'elles puffent fe trouver. Le Geolier, qui n'étoit pas auffi intraitable que la plupart des gens de fon efpece, confentit à nous rendre ce fervice. J'écrivis tous les jours à Madame Eliot & à ma chere époufe. Mon cœur fe fatisfaifoit du moins dans mes Lettres. Je recevois auffi leurs réponfes. L'amour & l'amitié n'ont point d'expreffions tendres & paffionnées, qui n'aient été employées dans ce doux commerce, qui fit pendant près de cinq mois toute ma confolation. Mes Compagnons obtinrent la même faveur du Geolier. Nous nous communiquions les uns aux autres les lettres que nous écrivions, & celles que nous avions reçues. L'amitié qui nous uniffoit étoit fi fincere, que nous n'apportions pas plus de foin à nous déguifer nos penfées que nos actions. Chacun laiffoit lire dans fon cœur, & lifoit dans celui de fes Compagnons, qu'il regardoit comme fes chers freres & fes fideles Amis. On ne nous laiffa point manquer de livres, ni de tout ce qui pouvoit fervir à nous défennuyer. Les Anglois s'occuperent principalement à apprendre la Langue Françaife, & les Français à fe perfectionner dans la nôtre. Nous tirâmes ainfi un fruit confidérable de notre captivité. Mais hélas! il ne m'a jamais été permis d'en faire l'ufage pour lequel j'avois tâché de l'acquérir. Ma premiere vue, en apprenant le Français, étoit de pouvoir entretenir ma chere époufe avec plus de douceur dans fa Langue naturelle,

naturelle ; & le Ciel impitoyable m'avoit condamné à ne la revoir jamais.

Trois mois s'étoient à peine écoulés, lorsque je reçus une Lettre de Madame Eliot, qui m'apprenoit l'heureuse nouvelle de la grossesse d'Angélique. Elle me l'assuroit comme une chose certaine. Nous en fîmes une fête dans notre prison. Mes compagnons me féliciterent de l'apparence qu'il y avoit que je serois le premier d'entre nous qui porteroit le nom de pere, & ils regarderent cette disposition du Ciel comme une confirmation de la petite autorité qu'ils m'avoient accordée sur eux. Nous examinâmes si nous attendrions plus long-temps à faire annoncer cette nouvelle au Consistoire. Ils furent tous d'avis de ne pas différer ; je fus seul d'une opinion différente, & je demandai si instamment qu'elle fût suivie, qu'ils y consentirent par complaisance. Ce fut en effet leur unique motif ; car je n'avois point de raison solide à leur apporter, & je ne trouvois pas non plus que je pusse m'en rendre une bonne à moi-même ; j'agissois par un instinct aveugle, ou, si l'on veut, par une espece de pressentiment secret que je ne pouvois éclaircir. Il me sembloit qu'il y avoit du danger pour mon épouse de passer pour mere avant ses compagnes. Mon inquiétude ne tomboit encore que sur elle ; je m'imaginois que ce n'étoit qu'une envie de ménager sa pudeur, en attendant à déclarer sa grossesse jusqu'à ce que mes compagnons eussent leurs épouses dans le même cas. Quelque sujet que nous eussions de présumer avantageusement de la disposition du Peuple en notre faveur, je savois qu'un regard, une marque de surprise, une raillerie douce & même innocente, touche une fille vertueuse, qui se trouve dans un certain état auquel on lui

fait connoître qu'on ne s'est point attendu ; & mon dessein, autant que je pouvois me l'expliquer à moi-même, étoit d'épargner à ma chere Angélique le moindre sujet de chagrin & de confusion. Il semblera peut-être que ce raisonnement, tout vague & tout indéterminé qu'il étoit, avoit pu suffire pour me faire prendre le parti auquel je m'arrêtai ; mais il est certain qu'il entroit quelque chose de plus fort & de plus pressant dans ma résolution. Je le sentois sans le concevoir ; c'étoit un reste d'influence heureuse de mon étoile qui me présageoit des malheurs prochains, auxquels mes idées ne pouvoient encore s'étendre. Comment les aurois-je prévus, puisqu'il n'y avoit qu'une malignité détestable qui pût les faire naître, & que, même en les éprouvant, j'ai eu long-temps peine à les croire ?

Je marquai donc à Madame Eliot, dans ma réponse, qu'il me paroissoit à propos de cacher soigneusement la grossesse de sa fille, jusqu'à ce que les épouses de mes compagnons nous eussent découvert quelque chose de semblable. Plusieurs semaines se passerent dane cette attente. La nouvelle que je desirois si ardemment n'arrivoit point. Cependant le Ministre & le Consistoire, qui comprenoient moins que jamais le dessein de notre conduite, & qui avoient fait mille efforts inutiles pour nous en arracher le secret, renouvellerent leurs instances avec de nouvelles persécutions. Ils employoient quelquefois la douceur & l'honnêteté, pour nous persuader de nous rendre à leurs ordres ; mais plus souvent c'étoit des reproches & des menaces qu'ils mettoient en usage. Le Ministre, sur-tout, qui nous rendoit de fréquentes visites, ne sortoit jamais sans nous avoir traités d'indociles &

de rebelles, & sans nous avoir fait craindre, de la part du Ciel & de la Colonie, quelque châtiment sévere, qui nous remettroit malgré nous dans le devoir. Ce fut un jour à la fin d'une de ses apostrophes violentes, que n'ayant plus la patience d'essuyer ses brusqueries & ses emportements, je pris tout-d'un-coup, & sans y avoir fait assez d'attention, le parti de lui déclarer nettement qu'il perdoit ses paroles & ses peines. Voulez-vous que j'épouse deux femmes, lui dis-je? J'y consens, si cela est nécessaire pour le bien de la Colonie : mais si vous n'êtes point capable de me proposer des crimes, ne me parlez plus de quitter Angélique Eliot, qui est si réellement mon épouse, qu'elle est prête à mettre au monde le fruit de notre mariage. Il fut si frappé de ce discours, que je fus obligé de le répéter deux fois pour lui en faire comprendre le sens. J'y ajoutai toutes les explications qu'il desira. Et vos compagnons, me dit-il après un moment de silence, ont-ils commis la même faute que vous? Je lui répondis d'un ton badin, que nous étions en société de vertus & de crimes, & que nous attendions les mêmes récompenses ou les mêmes châtiments. Il se retira sans nous faire connoître ce qu'il pensoit. Quoique je lui eusse fait cet aveu sans délibération, je ne crus pas devoir m'en repentir, & mes compagnons, qui l'avoient souhaité ardemment, en furent au comble de la joie. Nous étions déjà au cinquieme mois de notre prison. Il n'y avoit plus à compter sur la grossesse de leurs épouses, puisqu'elles avoient été si long-temps sans en ressentir les marques. L'espérance que cinq mois d'attente nous avoient fait concevoir, rouloit désormais toute entiere sur Angélique & sur moi. Il nous tardoit de savoir de quelle ma-

niere le Consistoire & la Colonie prendroient une preuve aussi incontestable de notre mariage, que celle que je venois de donner au Ministre. J'écrivis sur le champ à Madame Eliot, pour la prévenir. Elle reçut ma Lettre, & moi sa réponse qu'elle m'envoya vers le soir. J'y trouvai quelques sujets de confiance & de joie : elle m'apprenoit qu'elle avoit eu la visite du Ministre ; qu'il avoit demandé à voir mon épouse, & qu'il s'étoit informé de la vérité de sa grossesse, & qu'en ayant été convaincu, il étoit sorti d'un air tranquille & satisfait.

Cependant nous vîmes le lendemain, avec le dernier étonnement, que nous étions sous la garde d'un autre Geolier, & qu'on prenoit plus de soin qu'on n'avoit fait jusqu'alors de fermer la porte de la prison. Nous en demandâmes inutilement la raison au nouveau Maître de notre demeure. Il se contenta de nous répondre que ce changement s'étoit fait par ordre du Consistoire. Nous ne doutâmes point qu'on eût soupçonné l'autre d'avoir servi au commerce de lettres que nous entretenions avec nos épouses. Mais cette premiere rigueur n'étoit qu'un prélude. L'heure étant venue à laquelle on nous permettoit de sortir de notre chambre pour nous entretenir avec nos trois compagnons, le Geolier nous déclara que cette satisfaction ne nous seroit plus accordée, & il refusa avec obstination de nous apprendre la cause de cette rigoureuse conduite. Elle ne pouvoit manquer de nous alarmer beaucoup. Nous tînmes conseil. Toute la pénétration de Gelin ne put nous faire voir clair dans une telle obscurité. On ne nous traitoit pas avec cette rigueur par un ménagement d'indulgence & de bonté, cela étoit clair ; mais que prétendoit-on par cette nouvelle violence, & suppo-

ſant même que la groſſeſſe de mon épouſe en fût le prétexte, comment étions-nous plus coupables depuis que le Miniſtre s'en étoit aſſuré par ſes yeux, que lorſque je lui avois fait, cinq mois auparavant, des aveux qui avoient dû la lui faire prévoir ? Il eſt vrai qu'il avoit toujours fait difficulté de les croire ſinceres : mais c'étoit cette penſée même qui éloignoit tous les ſoupçons que je devois former de ſes cruels deſſeins; elle avoit même ſervi juſqu'alors à me faire trouver ſes injuſtices excuſables. Il eſt peut-être perſuadé, diſois-je, que nous voulons le tromper; il ne lui manque que d'être aſſuré de la conſommation de notre mariage; car plus il a d'affection pour ſa niece, moins il eſt vraiſemblable qu'il voulût lui donner un époux qu'elle ne pourroit accepter avec honneur, en ſuppoſant que je puſſe prouver les faveurs que j'ai reçues d'Angélique. Elles ſont à préſent prouvées ſans replique; il ne voudroit plus de moi pour l'époux de ſa niece, & il n'a plus d'intérêt par conſéquent à rompre les liens qui m'attachent à mon épouſe. Ce raiſonnement eût été juſte, ſi le Miniſtre n'eût agi qu'en oncle tendre, & en Paſteur vertueux & charitable; mais toutes ſes vues étoient celles d'un ennemi cruel & artificieux, qui cherchoit à ſatisfaire ſon reſſentiment contre Madame Eliot, contre ſa fille & contre moi; il n'avoit point eu d'autre but dans les violences qu'il nous avoit déjà fait eſſuyer. Mes Compagnons ne les avoient partagées, que parce qu'il ne pouvoit me perdre ſans les aſſocier à ma ruine. La vengeance étoit ſa ſeule paſſion, ou du moins toutes les autres s'y rapportoient. Madame Eliot le connoiſſoit bien, lorſqu'elle m'avoit repréſenté ſon caractere; & elle avoit eu raiſon ſans doute de me dire qu'il avoit ſollici-

té la mort de sa belle-sœur dans la seule vue de se venger de Guiton, qu'il ne pouvoit perdre qu'en la faisant périr avec lui. Ce trait étoit digne de ce qu'il a fait depuis contre moi ; car je ne vous rapporte rien de cet odieux Ministre, qui ne soit trop confirmé par ce qui me reste à vous raconter.

La difficulté que nous trouvâmes à pénétrer dans ses desseins, nous obligea de recourir à la consolation ordinaire des malheureux, c'est-à-dire, à la patience & à l'invocation du secours du Ciel. Tout éloigné que j'étois de me défier du malheur qui me menaçoit, je ne pouvois me défendre d'une mortelle inquiétude pour Angélique. Cette chere épouse m'étoit sans cesse présente. Quels tristes fruits d'une affection si tendre & si innocente ! Elle s'alarme pour moi, disois-je, au moment que je tremble pour elle ! Qui de nous deux est le plus à plaindre ? Hélas ! je sais bien que mes peines les plus sensibles ne sont pas mes propres peines ; mais je meurs mille fois de celles de ma chere Angélique. Nous demeurâmes encore un mois dans la plus étroite captivité. Nous reçûmes trois ou quatre fois la visite d'un Ancien, qui nous exhorta en général à bien espérer ; mais nous ne pûmes tirer de lui la raison du cruel traitement qu'on nous faisoit essuyer. Il refusa même de satisfaire aux questions qui regardoient nos épouses. Gelin, que cette dureté piquoit jusqu'à l'indignation & au transport, me proposa plus d'une fois de recourir aux armes, comme un seul moyen de finir tant d'indignités. Nous avions non-seulement nos trois pistolets ; mais encore ceux de nos compagnons que nous avions jugé à propos de reprendre d'eux, parce que notre chambre étant la plus grande & la plus commode, il nous étoit plus facile de les y tenir cachés. Je répon-

dois chaque fois à Gelin que c'étoit sans doute une ressource à laquelle il ne falloit pas absolument renoncer ; mais que je n'en voyois point encore la nécessité ; que nous devions attendre du moins quelques lumieres sur notre sort, & ne pas prendre le parti du désespoir avant que d'avoir perdu toute espérance.

Nous étions à la fin du sixieme mois de notre prison : un jour au matin nous vîmes entrer dans notre chambre le Ministre avec quelques Anciens. Son visage me parut embarrassé. Sortez, dit le Ministre à Gelin & Johnston, & laissez-moi seul avec M. Bridge. Mes chers compagnons sortirent, conduits par les Anciens, & je demeurai effectivement seul avec mon ennemi. Il m'ordonna impérieusement de m'asseoir ; &, s'étant assis lui-même, il me fit tout-à-la-fois deux questions : Qui êtes-vous, me dit-il, & dans quel dessein êtes-vous entré dans cette Isle ? Surpris du ton brusque dont il me parloit, je le regardai pendant quelque-temps sans répondre. Il réitéra son interrogation. Je me déterminai à le satisfaire honnêtement, mais en lui faisant sentir néanmoins que j'étois capable de quelque fermeté. Quoique j'ignore, lui dis-je, dans quelle vue & par l'ordre de qui vous m'interrogez avec tant de hauteur, si vous ne savez point encore qui je suis, je ne refuse point de vous l'apprendre. Mon nom est Bridge ; je suis fils du Protecteur d'Angleterre. Pour le motif qui m'a conduit dans cette Isle, c'est l'espoir d'y trouver des hommes justes & amis de la vertu : plaise au Ciel que mon attente ne soit point trompée ! Il n'y avoit assurément rien d'insultant dans ma réponse : cependant il plut au Ministre de me la reprocher comme un manque de respect. Sa haine se satisfit d'abord par quelques mots injurieux, & pre-

nant ensuite un ton plus modéré en apparence, il me dit qu'il étoit difficile de croire qu'un jeune homme capable des infamies dans lesquelles j'étois tombé, fût né d'un pere tel que je me l'attribuois ; qu'il n'étoit pas plus vraisemblable que j'eusse jamais eu le moindre sentiment d'honneur & de vertu, puisque j'en avois violé toutes les loix; mais que, s'il étoit vrai que j'eusse cru trouver dans l'Isle de l'amour pour l'ordre & pour la justice, il venoit me confirmer dans cette idée, en m'apprenant que le vice y étoit puni avec rigueur, & en m'annonçant que j'en serois moi-même un exemple. Nous ne souffrons ici, continua-t-il, ni l'adultere ni la séduction. Un Mari qui manque de foi à son épouse est digne de mort. Votre condamnation est déjà prononcée par nos Loix. Cependant, comme c'est à la Colonie qu'appartient le droit de porter une Sentence de mort, je vous laisse avec l'espérance qu'elle pourra vous être favorable. Ne vous y fiez pas néanmoins, ajouta-t-il d'un air railleur, & pensez à vous réconcilier avec le Ciel ; car elle n'a point épargné dans le même cas des personnes qui valoient mieux que vous. Je voulus ouvrir la bouche pour me justifier, ou plutôt j'étois si troublé, qu'en l'ouvrant pour m'expliquer, je savois à peine ce que j'allois dire ; mais il me prévint, en me priant de me remettre à parler pour ma défense devant ceux qui seroient nommés pour l'entendre. Il ajouta, en se levant, qu'il n'avoit été envoyé à ma prison que pour remplir le devoir de son ministere, c'est-à-dire, pour m'avertir de penser à la pénitence, & de faire un usage chrétien de mon châtiment. Il sortit aussi-tôt. Mes Compagnons ne reparurent point. Je demeurai seul un instant, & le Geolier étant entré avec deux valets qui se saisirent de moi, je me vis en

un moment chargé de chaînes pesantes, & traité comme le plus criminel de tous les hommes.

J'avoue que le courage & la fermeté, dont je me croyois rempli, ne purent me soutenir contre les premieres impressions d'un événement si terrible & si imprévu. Je conçus tout le systême de la vengeance du Ministre. L'exemple tragique de Guiton se présenta aussi-tôt à mon esprit. Je crus ma mort inévitable, & je passai plus d'une heure à me plaindre du Ciel, & à gémir de la rigueur de mon sort. Mais, lorsqu'après ces premiers mouvements de douleur qui n'avoient point d'abord d'autre objet que ma propre infortune, je vins à penser qu'Angélique seroit sans doute enveloppée dans ma ruine, & qu'elle subiroit le même supplice, j'achevai de perdre le peu de constance qui me restoit, & je tombai dans un état qui faillit à dérober à mes Ennemis, par ma mort, le cruel plaisir de me faire souffrir plus long-temps. A peine avois-je la force de pousser au-dehors quelques paroles qui se trouvoient comme étouffées par l'agitation tumultueuse de mes esprits. Mon désespoir néanmoins ne pouvoit se contenir au-dedans de mon cœur : j'aurois voulu parler, crier à haute voix, & faire entendre mes plaintes à tout ce qui pouvoit y être sensible. Il m'en échappoit quelques-unes, entrecoupées de mille soupirs : je les adressois à Angélique, à Madame Eliot, à mes compagnons, & je prenois le Ciel & la terre à témoins de mes malheurs & de mes peines.

Mon aimable épouse, dont toute ma douleur ne pouvoit me faire prononcer le nom sans tendresse, étoit pendant ce temps-là dans un état peu différent du mien. Je n'en appris les circonstances que plusieurs mois après. Quelqu'insupportable que fût pour moi l'incertitude où l'on me laissa de

son sort, elle l'étoit beaucoup moins sans doute que ne l'eût été la connoissance de ce qu'elle avoit à souffrir. Ce fut du généreux Gelin que j'en eus les premieres nouvelles, en même-temps que celles de la conduite qu'on avoit tenue à l'égard de mes Compagnons, & de tout ce qui étoit arrivé à lui & à eux jusqu'au moment où il me fut permis de le revoir. Pour en régler le récit par le temps de mes connoissances, je devrois le remettre après celui de ma propre aventure; mais ma narration vous paroîtra plus claire en suivant l'ordre des événements.

Après la maniere dont je me suis expliqué sur le caractere du Ministre & sur sa malignité, lorsqu'il étoit question de vengeance, vous pouvez concevoir d'où venoient mes chaînes & cette extrémité de misere où je fus précipité tout-d'un-coup. Ecoutez l'horrible plan de sa haine. Il n'eut pas plutôt appris de moi la grossesse d'Angélique, qu'il se rendit chez Madame Eliot, comme je vous l'ai rapporté, pour se faire confirmer ce fait important par le propre témoignage de mon épouse. Il alla de même chez les épouses de mes Compagnons; &, par la maniere adroite dont il leur parla de la mienne, il réussit à tirer d'elles assez d'éclaircissement pour s'assurer qu'elles n'étoient point dans le même cas. Il se crut alors au comble de ses desirs & le maître absolu de sa vengeance. Ses victimes s'étoient livrées à lui d'elles-mêmes. Il résolut de laisser désormais mes Compagnons en repos, & de faire tomber tous ses traits sur Angélique & sur moi. Par la Sentence du Consistoire, la cérémonie du sort devoit être regardée comme un mariage saint & solemnel : or j'avois eu depuis un commerce avéré avec une autre femme que celle que le sort m'avoit donnée; j'étois donc dans le cas de Guiton, c'est-à-dire,

coupable d'adultere, & par conséquent digne de mort. Tel fut son raisonnement. Il prévit bien que mes Compagnons, & sur-tout Gelin, pourroient lui causer quelqu'obstacle en se reconnoissant atteints du même crime : mais, comme il avoit déjà su persuader aux Anciens que cette confession étoit un artifice, il s'imagina bien qu'il lui seroit facile de les confirmer dans la même opinion, en leur faisant remarquer qu'il n'étoit pas vraisemblable que de six jeunes gens qui eussent eu le commerce avec de jeunes filles de leur âge, il n'y en eût qu'un qui fût devenu pere. Effectivement il y avoit quelque chose de si extraordinaire dans cet événement, que j'étois embarrassé moi-même à l'expliquer. Je le regarde encore comme une preuve sans replique de la réalité de quelque puissance maligne qui s'est comme emparée de mon sort, & qui change le cours même de la nature pour assurer ma perte.

Quelqu'infaillible que ce projet parût au Ministre, il le tint caché dans son cœur, jusqu'au sixieme mois de notre prison. Le but de ce délai étoit de vérifier de plus en plus que nous étions, Angélique & moi, les seuls coupables. Il eut seulement la précaution de nous faire resserrer plus étroitement dans nos chambres, pour empêcher sans doute qu'il ne me revînt quelque chose qui pût me faire soupçonner son dessein, & me porter à prendre, de concert avec mes Compagnons, des mesures pour le prévenir. Pendant près d'un mois qu'il nous tint dans cette contrainte, il affectoit en public de ne pas croire la grossesse d'Angélique réelle. A Dieu ne plaise, disoit-il, que ces horreurs se renouvellent dans la Colonie. L'exemple de Guiton & de ma Belle-Sœur est un frein qui retiendra éternellement nos filles dans les bornes de la modestie & de la vertu. Ces af-

fectations hypocrites durerent pendant quelques semaines. Enfin la grossesse de mon épouse étant si visible qu'elle n'étoit plus ignorée de personne, il leva le masque tout-d'un-coup. Il fit assembler le Consistoire. Là, par une harangue artificieuse, il anima tellement les anciens contre moi, qu'il n'y en eut presque pas un qui ne fût prêt, dans le premier moment, à souscrire ma mort. Son éloquence empoisonnée s'exerça principalement sur deux articles : premiérement, à bien établir la solidité de notre prétendu mariage du sort, & la justice du Consistoire à le confirmer par sa sentence : en second lieu, à détruire le penchant que quelques anciens pourroient avoir à croire mes compagnons aussi criminels que moi, supposé que je le fusse, & à leur persuader que j'étois seul dans le cas de l'adultere. Mon crime & la nécessité de ma punition suivoient nécessairement le premier de ces deux articles. L'autre m'ôtoit tout espoir de pardon ; car le grand nombre des coupables excite quelquefois l'indulgence ; au lieu que c'est ordinairement du crime d'un particulier qu'on prend l'occasion de donner un exemple de sévérité pour le maintien des Loix ; & naturellement il sembloit que, d'après ce qui étoit arrivé à Guiton, un jeune homme tel que moi, sans crédit & sans protection, avoit peu de droit de prétendre à des graces. Le Ministre fit donc remarquer qu'outre la preuve claire & évidente qu'on pouvoit tirer en faveur de mes Compagnons de ce qu'Angélique se trouvoit seule enceinte, il y avoit d'autres témoignages qui ne déclaroient pas moins leur sagesse & leur innocence; que ceux qui étoient dans une prison différente de la mienne, qui avoient nié d'abord avec fermeté d'avoir commis la moindre indécence avec les filles qu'ils avoient prétendu épouser dans la prairie ; qu'ils avoient fait cette

premiere déposition volontairement & sans contrainte; qu'ayant changé ensuite de langage après m'avoir parlé à l'Eglise, il étoit visible que c'étoit à ma sollicitation ; qu'il paroissoit aussi certain que ceux qui étoient renfermés avec moi ne s'étoient conduits que par mes conseils ; que, prévoyant les suites du commerce criminel que j'avois eu avec Angélique, j'avois fort bien senti que je ne pouvois me sauver, qu'en tâchant de grossir le nombre des coupables, & que j'avois eu l'adresse de persuader à mes compagnons que leur intérêt demandoit d'eux ce que je ne les engageois à faire que pour le mien ; que les filles avoient aussi varié dans leurs dépositions ; qu'étant captives, elles avoient protesté que jamais elles ne s'étoient écartées de leur devoir ; qu'au moment qu'elles avoient été libres, c'est-à-dire, aussi-tôt que j'avois pu former leur langage par les conseils que je leur avois donnés dans mes lettres, elles en avoient tenu un tout opposé ; qu'il avoit intercepté quelques-unes de ces lettres, soit de ma main, soit de celles de mes compagnons, & qu'il les avoit trouvées si malignes & si dangereuses, que c'étoit sur cette raison qu'il avoit sollicité le Consistoire de nous donner un Geolier dont la fidélité fût à l'épreuve de mes séductions. En un mot, tout ce qu'un ennemi violent & artificieux peut mettre en usage pour verser son poison dans le cœur des autres, & y allumer la haine, le Ministre l'employa dans cette occasion ; & son discours eut en effet tous les succès qu'il s'étoit proposés. Les Anciens me regarderent dès ce moment, non-seulement comme atteint & convaincu d'adultere, mais encore comme l'unique auteur de ce que j'avois fait de concert avec mes compagnons ; &, rejettant sur moi la résistance qu'ils apportoient à leurs ordres, ils me jugerent le seul coupable.

Il n'y avoit pas loin de ce Jugement à la résolution de me faire mourir. Elle fut prise par un accord unanime ; &, quoiqu'il se trouvât plusieurs personnes dans l'Assemblée à qui la considération qu'ils avoient pour Madame Eliot faisoit souhaiter qu'on eût quelque indulgence pour sa fille, sa cause étoit liée trop nécessairement à la mienne, pour la séparer de mon sort. On n'eût osé d'ailleurs solliciter pour elle en présence du Ministre, qui avoit été autrefois le plus ardent à demander la punition de sa sœur dans les mêmes circonstances. Sa perte & la mienne furent donc conclues. Cependant, comme il n'appartenoit point au Consistoire de prononcer définitivement des Arrêts de mort, on se contenta suivant la forme établie, de rédiger en articles tous les chefs d'accusation du Ministre, pour les exposer à la Colonie. L'usage étoit, dans ces occasions, d'attacher à la porte de l'Eglise une espece de manifeste, qui contenoit les crimes des personnes accusées. Chaque particulier les examinoit, pour se mettre en état de porter son jugement avec connoissance. Tous les habitants de l'Isle s'assembloient ensuite après une proclamation publique, & l'on procédoit régulièrement à la Sentence. Nous fûmes donc regardés mon épouse & moi dès ce jour, sinon comme des criminels déja condamnés, du moins comme des accusés dont le crime étoit si notoire & si certain, que notre condamnation paroissoit infaillible. Nous fûmes traités aussi-tôt comme nous devions l'être dans cette supposition. Angélique fut arrachée des bras de sa mere, & renfermée dans une obscure prison. Je fus chargé de chaînes, & averti par le Ministre de penser de bonne heure à me préparer à la mort. Pour mes compagnons, qui étoient en quelque sorte justifiés par mes crimes, ils furent mis en liberté. Le

Ministre prit sur soi le soin de leur conduite ; &, raisonnant toujours sur les principes de sa haine, il assura le Consistoire que n'étant plus désormais corrompus par mes conseils, on pouvoit se répondre de leur sagesse & de leur docilité. Tels furent les préludes de la scene funeste qui se préparoit.

Gelin & Johnston se voyant libres, eurent peine à concevoir pourquoi l'on me retenoit captif après eux. Ces deux chers amis, qui étoient accoutumés par une longue société de miseres à m'aimer & à me souhaiter du bien, ne purent cacher la douleur qu'ils ressentoient de me voir excepté de la grace qu'on paroissoit leur accorder. Ils le témoignerent hautement dès le même jour. Mais leur colere égala leur étonnement, lorsqu'ils apprirent, par le bruit qui ne tarda pas à se répandre, que mon épouse avoit été arrêtée, & qu'elle & moi ayant déja été déclarés dignes de mort par le Consistoire, on ne parloit plus que d'assembler les Habitants de la Colonie pour la confirmation de cette Sentence. Gelin se rendit chez le Ministre sans perdre un moment. Il lui parla de ce qu'il venoit d'entendre, avec une vigueur qui le déconcerta ; & lui ayant fait connoître que, quelque respect qu'il eût pour le Consistoire & la Colonie, il n'y auroit jamais de considérations qui pussent le détacher de mes intérêts, il lui déclara nettement qu'avant que de rien entreprendre contre ma vie, il falloit le mettre en état de ne pouvoir sacrifier la sienne pour me défendre. Mon ennemi qui s'étoit attendu que le plaisir de se revoir en liberté, rendroit mes compagnons moins sensibles à mon malheur, eut besoin de toute son adresse pour calmer l'emportement de Gelin. Le parti auquel il s'arrêta,

fut de confesser que le Consistoire avoit pris des résolutions qui ne m'étoient point favorables : mais il ajouta que c'étoit une affaire qui ne pouvoit manquer de traîner en longueur, & que, de quelque façon qu'elle tournât, on ne devoit point appréhender qu'on en vint aux extrémités avant qu'Angélique fût délivrée de ses couches ; & qu'il pouvoit arriver pendant cet intervalle mille changements dans les dispositions du Consistoire & de la Colonie, & que ma cause enfin n'étoit point encore désespérée. Cette réponse étoit sincere en partie ; car on ne pouvoit penser à la condamnation d'Angélique, ni par conséquent à la mienne, avant le temps de ses couches ; mais le but du Ministre, en faisant faire cette réflexion à Gelin, étoit de l'appaiser sur l'heure, dans la pensée qu'il lui seroit facile de le gagner par ses caresses, lui & ses Compagnons, ou de les tromper par ses artifices. S'étant même apperçu que son discours avoit produit quelque effet sur Gelin, il en prit occasion de lui faire entendre que sa bonne conduite & celle de nos compagnons pourroient contribuer plus que tout le reste à mon salut & à ma liberté.

Gelin avoit le défaut de tous les cœurs droits & généreux ; il ne se portoit point aisément à la défiance. On venoit de lui accorder la liberté, & le Ministre n'avoit pas manqué de lui faire connoître que c'étoit à ses sollicitations qu'il en étoit redevable. Cette pensée jointe à une apparence de bonté & de modération, qu'il croyoit lui trouver en s'expliquant sur mon sujet, lui persuaderent non-seulement qu'il n'étoit point notre ennemi, mais que le conseil qu'il venoit de lui donner étoit le plus avantageux pour moi, & qu'il ne pouvoit me servir mieux

qu'en s'attachant à le ſuivre. Il fit entrer Johnſton & nos autres compagnons dans ce ſentiment. Tous s'accorderent à ſe faire violence en ma faveur, juſqu'au point de ſouffrir ſans murmurer qu'on continuât à leur interdire la vue de leurs épouſes, & qu'on en revint à les preſſer de prendre celles qu'on vouloit leur faire recevoir. Ils ſe contentoient de marquer avec douceur, que leurs diſpoſitions n'étoient point changées, & ils s'employoient inceſſamment à viſiter le Miniſtre & les Anciens, pour obtenir d'eux ma liberté. Je ne ſais s'il eût été à ſouhaiter pour mon intérêt qu'ils euſſent tenu une autre conduite; mais il eſt certain que leur douceur & leur honnêteté n'étoient point des vertus qui puſſent faire impreſſion ſur le Miniſtre : elles ne ſervirent qu'à lui donner occaſion d'abuſer de leur foibleſſe, en lui procurant le moyen de les gagner peu-à-peu, comme il ſe l'étoit propoſé, & de les rendre enfin parjures à leurs épouſes, & infideles à leur ami. Je parle de trois d'entr'eux ſeulement; car Gelin & Johnſton pouvoient bien être trompés; mais ils étoient auſſi peu capables que moi de parjure & d'infidélité.

Ce fut avec les trois que je ne vous ai point encore nommés, que cet adroit ennemi trouva bientôt de quelle maniere il falloit s'y prendre pour entrer en compoſition. L'un étoit françois: il s'appelloit *Rouſſel.* Les deux autres étoient Anglois : l'un ſe nommoit *Gréen*, & l'autre *Blakmore.* Je n'ai point ſu préciſément par quelles eſpérances ils s'étoient laiſſés ſéduire; l'inconſtance y eut ſans doute plus de part que l'intérêt. On les obligeoit à voir ſans ceſſe les filles dont on vouloit qu'ils fuſſent les époux, tandis qu'on leur interdiſoit la vue de celles dont

ils l'étoient véritablement : on ne se lassoit point de leur remettre la crainte du Ciel devant les yeux, & de leur faire valoir la solidité de leurs premiers engagements. Un nouvel amour, un scrupule d'esprit foible, les insinuations continuelles du Ministre, eurent enfin la force de leur faire oublier ce qu'ils devoient à leurs serments & à leur honneur. Ils consentirent à ce qu'on avoit en vain exigé d'eux depuis si long-temps; &, en s'attachant à leurs nouvelles épouses, ils perdirent toute l'affection qu'ils avoient eue jusqu'alors pour leurs Compagnons. C'étoit ce que le Ministre se proposoit principalement. Il fut facile d'en juger par les mesures qu'il garda dans la conclusion de leur mariage. Comme il appréhendoit Gelin & Johnston, qu'il avoit toujours trouvés inflexibles, il voulut que cette cérémonie se fît secrétement, de peur qu'ils ne s'y opposassent par leurs plaintes, ou du moins par les reproches qu'ils auroient pu faire à leurs foibles amis. Ils ne l'apprirent donc que plusieurs jours après qu'elle fut achevée; ou plutôt ils la devinerent à l'air & aux manieres embarrassées de nos trois Infideles. Gelin, toujours vif & impatient, ne put s'empêcher de leur donner des marques éclatantes de mépris & d'indignation : mais elles ne servirent qu'à les aigrir contre nous, & à les mettre entiérement dans le parti de nos ennemis.

*Fin du Tome second.*


YA1 15237799

